

Selma Lagerlöf

LE MONDE DES TROLLS

Titre original : Troll och människor
Traduction : T. Hammar

1924 (1915-21)

édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
[*www.ebooks-bnr.com*](http://www.ebooks-bnr.com)

Table des matières

DEUX PRÉDICTIONS

Tout le monde comprendra que la journée ait été pénible et mouvementée au vieux domaine de Mårbacka le 20 novembre 1858. Un enfant venait de naître dans la soirée, et c'est un événement qui amène toujours du trouble, même dans une maison où on a l'habitude de prendre la vie simplement et de ne pas faire plus d'affaire d'une chose qu'elle ne vaut.

Le soir est sombre : vers les neuf heures, la femme du pasteur dont le presbytère avoisine Mårbacka, apparaît à la porte de la cuisine. C'est une petite vieille, alliée et amie de la maison, que tout le monde appelle Tante Wennervik. Elle n'a pu tenir en place ; un fichu sur la tête, elle a allumé une lanterne pour suivre l'étroit sentier qui court le long du jardin, et la voici venue aux nouvelles.

On la fait entrer directement dans une petite chambre à côté de la cuisine. La vieille madame Lagerlöf, veuve de l'officier d'administration Lagerlöf, y habite. Elle y a vécu toute sa vie de jeune fille et de femme. Soixante-dix ans, les cheveux blancs, elle est assise dans le coin du canapé, et comme toujours elle tricote des chaussettes pour ses petits-enfants. Chez elle, le calme règne : elle est calme elle-même : son fils, le lieutenant Lagerlöf, qui exploite le petit domaine après son père, vient de lui annoncer que le pire moment est passé et que l'enfant est venu au monde.

Bien qu'il soit tard, la gouvernante a préparé du café et apporte un plateau bien garni. Tante Wennervik et la vieille madame Lagerlöf prennent leur café en causant. Tante Wennervik apprend que c'est une fille qui vient de naître ; et les deux vieilles femmes, si proches des limites de la vie, discutent les chances de bonheur et de malheur de celle qui vient de faire son entrée dans le monde.

– Sa vie sera ce qu'elle vaudra elle-même, conclut enfin Madame Lagerlöf.

– Ah, il y a aussi la chance, il ne faut pas l'oublier, riposte Tante Wennervik.

À ce moment Madame Lagerlöf se penche en avant et tâte de la main le grand réticule que Tante Wennervik promène toujours à son bras. Il contenait mille choses, car tante Wennervik est de celles qui sont de bon conseil dans toutes les circonstances ; aussi est-elle toujours prête à rendre service. Elle n'a épousé que sur le tard le pasteur Wennervik, frère de Madame Lagerlöf ; auparavant elle avait été gouvernante dans plusieurs grandes maisons. Aussi s'entend-elle à tout : préparer un repas de noces, monter la chaîne des plus fines nappes de damas, guérir des malades et éduquer les jeunes paysannes pour en faire des maîtresses de maison émérites.

La vieille Madame Lagerlöf, en tâtant le réticule, s'est tout de suite aperçue qu'outre les lunettes, le trousseau de clefs, le nécessaire de couture, les pastilles pour la gorge, le flacon de médicament, le manuel de tissage et les sels, il contient encore un objet carré, dur.

– Je vois que vous avez apporté vos cartes, dit-elle.

Un peu de rougeur monte aux joues fanées de Tante Wennervik ; elle sait tirer les cartes, et jamais elle ne les étale sans y découvrir ce qui doit arriver. Elle aime assez qu'on fasse appel à son art, mais ne l'avoue pas. Elle affirme maintenant qu'elle ne

comprend absolument pas comment les cartes se trouvent là. Elle ne se rappelle pas les avoir mises dans son réticule.

– Mais puisqu'elles y sont, vous devriez bien les interroger pour cette pauvre petite qui est venue au monde, dit Madame Lagerlöf.

Tante Wennervik se fait un peu prier, mais pas trop ; on repousse le plateau pour faire de la place ; puis elle se met à étaler son jeu. Elle manie les cartes avec une grande dextérité ; et la vieille Madame Lagerlöf qui la regarde ne se dissimule pas que sa belle-sœur a l'air d'une véritable sorcière. Elle a la peau brune, des yeux noirs et vifs qui dansent et un long nez crochu. Sur la tête elle porte une coiffure de dentelles noires qui descend en pointe au milieu du front, et à chaque tempe sont rangées trois boucles. Elle n'a pas un seul cheveu blanc, mais il n'est pas un coin de sa figure qui ne soit sillonné de rides.

Tante Wennervik dispose quatre rangées de neuf cartes ; puis elle pose l'index sur la première carte et commence à compter : une, deux, trois, quatre, jusqu'à seize. Elle compte en montant et en descendant, en allant à droite et à gauche, et son index suit le compte. Arrivée à la seizième carte, elle s'arrête et marmonne tout bas, comme mécontente.

– Que voyez-vous ? demande Mme Lagerlöf.

– Il y a une maladie qui semble la suivre, répond tante Wennervik, et j'ai bien peur qu'elle ne la traîne toute sa vie.

– À chacun sa croix ! Sans cela on ne devient jamais grand'chose, dit la vieille Madame Lagerlöf qui, d'un tempérament optimiste, cherche toujours à voir le bon côté des choses. Si elle est maladive, elle mènera une vie sédentaire ; et c'est au fond le plus heureux.

Tante Wennervik pose de nouveau l'index sur toutes les cartes et recommence son calcul.

– Il y a de longs et de nombreux voyages devant elle, dit-elle en clignant de l'œil un peu narquoise. – Et elle est souvent forcée de déménager et de changer de résidence.

– Pierre qui roule n'amasse pas mousse, soupire Madame Lagerlöf. Elle qui, sa vie durant, a habité la même maison n'apprend pas sans déplaisir que sa petite-fille sera de celles qui n'ont pas de demeure fixe. Mais je comprends que si elle est maladive et ne peut gagner sa vie, elle vivra çà et là chez des parents. L'existence n'est pas gaie pour celle qui ne peut pas travailler et se rendre utile.

– Mais elle travaillera au contraire toute sa vie, annonce tante Wennervik après un nouveau calcul. Elle travaillera, n'ayez pas peur !

– Eh bien, alors cela signifie peut-être qu'elle sera forcée de gagner son pain chez les autres et qu'elle changera souvent de patron, propose Madame Lagerlöf avec un nouveau soupir.

Une existence pareille, à la solde d'étrangers, lui parait le pire malheur.

– Cependant il y en a comme vous, mon amie, pour qui tout s'arrange bien à la fin, reprend-elle, et sa figure s'éclaircit. Pourvu qu'elle devienne une personne aussi capable que vous !

– Elle ne montera pas un métier à tisser de toute sa vie ! s'écrie tante Wennervik, le nez plongé dans les cartes, et qui est maintenant si prise par son jeu qu'elle ne songe plus à ce que ses prédictions ont d'agréable ou de désagréable pour son auditoire. Elle aura beaucoup à faire avec des livres et du papier, il me semble.

La vieille Madame Lagerlöf se penche sur les cartes comme pour y chercher le sens des choses étranges que lui annonce tante Wennervik.

– Beaucoup à faire avec des livres et du papier ? répète-t-elle étonnée. Cela signifie peut-être qu'elle épousera un pauvre vicaire adjoint qui sera envoyé de paroisse en paroisse avant de pouvoir se fixer quelque part. Mais pourvu qu'il soit bon pour elle…

Tante Wennervik l'interrompt et lève l'index en l'air.

– Voulez-vous, ma bonne amie, que je vous dise la vérité ?

– Certainement, répond Madame Lagerlöf.

– Elle ne se mariera jamais !

– Elle ne se mariera pas ? répète Madame Lagerlöf étonnée. – Et cette fois elle est forcée de faire un effort sur elle-même pour ne pas montrer combien elle est désappointée. – Eh bien, elle évitera peut-être ainsi bien des chagrins, soupire-t-elle. Mais pouvez-vous au moins me dire qu'elle sera une bonne et brave personne ?

– Elle ne sera pas méchante, dit tante Wennervik, de nouveau plongée dans les secrets de son jeu. Mais la vieille Madame Lagerlöf l'interrompt en disant un peu sèchement :

– Ne cherchez pas à trouver autre chose. Je suis contente puisque je sais qu'elle sera une personne brave et honnête. Au fond c'est la seule chose qui importe.

*

*   *

Il y a un livre qui s'intitule Océola, du moins je le crois, mais je peux me tromper et peut-être ce livre porte-t-il un autre beau nom exotique. Ce sont des récits d'aventures chez les Peaux-rouges, mais elles n'ont pas dû être écrites à l'intention

des enfants. J'ignore qui en est l'auteur, et à quelle époque il a paru. Il doit être assez vieux car il y a plus de quarante ans que je le vis pour la première fois.

Comment ce livre s'est-il égaré jusque chez nous en Vermland ? Il ne faisait point partie de notre bibliothèque qui se composait surtout de poésie et ne contenait que peu de romans. Peut-être un voyageur l'avait-il apporté, ou ma tante, grande liseuse de romans, l'avait-elle emprunté à un de nos voisins. Quoi qu'il en soit, je le trouvai un beau jour, – je pouvais avoir sept ou huit ans, – sur une table du salon et je me mis à le feuilleter.

J'aimais déjà lire. Tous les jours, assise sur une chaise basse à côté de ma mère qui travaillait à sa couture, je lui faisais la lecture dans l'Histoire universelle à l'usage des femmes, de Nosselt. Nous avons ainsi parcouru les sept volumes. Je reviens toujours avec plaisir aux beaux contes du premier. J'ai toujours le même plaisir à relire le retour d'Ulysse qui tue les prétendants ; mais les adieux d'Hector et d'Andromaque, je les saute, car je ne puis les lire sans pleurer.

La Saga de Frithiof, les aventures d'Andersen, les contes de l'Enseigne Stål me sont de chers amis ; mais Océola est le premier roman qui me soit tombé entre les mains. Je ne songe même pas à lire ce gros volume, – il me semble qu'il faudrait des années pour le parcourir, – je le feuillette. Et le hasard, ou la chance, veut que je tombe sur l'endroit pathétique où l'héroïne, la jeune et belle fille d'un propriétaire de plantations, est surprise dans le bain, par un alligator. Elle fuit, elle est poursuivie et se voit perdue. Jamais je n'ai rien lu d'aussi palpitant. Hors d'haleine, je continue à lire, jusqu'à l'endroit où le jeune et courageux Indien apparait et, après une lutte terrible, plonge son couteau dans le cœur de l'alligator.

Je continue à lire page sur page, tant qu'on ne me dérange pas. Dès que j'ai un moment de loisir et qu'on ne me tient pas dans la salle d'étude pour m'apprendre à écrire, à calculer et à

bien lire, je retourne vers Océola, qui est toujours resté à la même place ; et je poursuis ma lecture.

Je suis fascinée, ensorcelée. J'y pense nuit et jour. Je viens de découvrir un monde nouveau : c'est toute la richesse de la vie qui se dévoile pour la première fois à mes yeux. C'est l'amour, les exploits héroïques, des hommes nobles et beaux, d'épouvantables coquins, des périls et des joies, le bonheur et la défaite. C'est aussi une série d'événements merveilleusement enchevêtrés qui vous tiennent en haleine et vous charment. C'est une multitude de choses dont une fillette de sept ans, élevée dans une maison tranquille à la campagne, n'avait jamais soupçonné l'existence.

Après avoir terminé Océola, je me mets à dévorer tous les romans qui me tombent sous la main. Il serait difficile de déterminer ce que j'y comprends, mais j'en jouis indiciblement. La plupart se sont entièrement effacés de ma mémoire.

En songeant à ces temps-là, je m'étonne un peu qu'on m'ait permis de lire tout ce que je voulais. Mais je me rends compte qu'on trouvait pénible de me refuser quoi que ce soit. Cette maladie que tante Wennervik avait prédite était venue. J'avais une jambe très faible, et pendant de longues périodes je ne pus même pas m'en servir. On n'estimait pas bon pour moi les jeux de plein air où l'on court et les exercices physiques : je devais me tenir tranquille. Et comme mes parents voyaient que j'étais parfaitement heureuse pourvu que j'eusse un livre en main, ils n'avaient pas le courage de me refuser ce plaisir.

Or, la connaissance que je viens de faire de ce livre d'aventure, cet Océola, sera décisive pour toute ma vie. Il éveille en moi un grand et profond désir de faire un jour quelque chose d'aussi merveilleux. C'est ce livre qui est cause que, dès mon jeune âge, je sais que ma vocation dans la vie, c'est d'écrire des livres.

Mes sœurs et notre bonne d'enfants m'ont raconté les prédictions de tante Wennervik la nuit de ma naissance. Il n'y a guère que moi qui en sois satisfaite. Mais je le suis puisqu'il y est dit que j'aurai beaucoup à faire avec des livres et des écritures. C'est tout ce qui m'intéresse au monde en ce temps-là.

*
*   *

Quand j'ai neuf ans, une autre des mauvaises prédictions de tante Wennervik se réalise : je pars pour un grand voyage. On m'envoie à Stockholm consulter les médecins pour ma mauvaise jambe ; et les médecins prescrivent une cure dans un institut de gymnastique. Je reste donc à Stockholm tout l'hiver, et le traitement me fait beaucoup de bien : de retour chez nous le printemps suivant, je suis aussi forte que les autres enfants de mon âge, et c'est à peine si l'on s'aperçoit que je boite légèrement.

À Stockholm, j'habite chez des parents qui sont très bons pour moi, ce qui n'empêche pas que j'aie souvent le mal du pays. J'ai de la peine à m'habituer à la vie d'une grande ville : je trouve insupportable d'avoir à mettre un chapeau et un manteau chaque fois que je sors, et je déteste les longues rues droites où les petits enfants doivent marcher aussi posément et aussi droit que les grandes personnes. Je ne m'entends pas non plus aux jeux des enfants de Stockholm. Je ne sais pas me servir de leurs petits traîneaux, et je n'aime pas les poupées. Je me sens gauche et bête dans la société de ces jeunes filles et jeunes gens vifs et coquets, et j'ai peur qu'on se moque de mon accent du Vermland.

Mais il y a à Stockholm des choses qui sont indiciblement merveilleuses, au delà de toute description, et qui compensent

mes peines. Ainsi, par exemple, il y a chez mon oncle une bibliothèque où tous les romans de Walter Scott s'alignent sur une étagère ; et l'oncle me les prête l'un après l'autre, jusqu'à ce que je les aie tous parcourus.

Et puis il y a le théâtre !

Chez mes parents vit une vieille femme qui a été la gouvernante de mon oncle avant son mariage. Elle est trop âgée pour prendre une part active aux travaux de la maison : elle passe ses jours dans un bon fauteuil de sa petite chambre où elle tricote et fait du crochet. Mon oncle est très bon pour elle. Comme il a toujours peur qu'elle ne s'ennuie, il lui glisse assez souvent un billet de théâtre. Et lorsque la vieille gouvernante va au théâtre, elle m'emmène. Mes parents ont découvert l'énorme plaisir que cela me donne et, d'autre part, on aime autant que la vieille Ulla ne soit pas seule. Nos visites au théâtre ne coûtent d'ailleurs rien à personne. Ma compagne dit un mot aimable à l'ouvreuse qui me laisse passer. Bien entendu, je n'ai pas de place assise, mais qu'importe ? Le temps est si court au théâtre. Avant que je ne songe même à être fatiguée, c'est fini.

Il y a sans doute encore des gens qui se rappellent les escaliers usés et les étroits passages de l'ancien opéra. Et peut-être se rappelle-t-on aussi l'odeur qui régnait dans les couloirs. Il m'est arrivé, en entrant dans quelque vieux théâtre de l'étranger de retrouver cette odeur. Cela me suffit pour sentir la béatitude de l'attente. Je redeviens une petite enfant attendant devant la porte des loges que l'ouvreuse vienne ouvrir.

Ulla et moi sommes toujours placées à la seconde galerie, au fond, premier rang. D'ailleurs ce n'est pas toujours à l'Opéra que nous allons mais aussi au Théâtre Dramatique, où nous avons la même place.

Nous voyons ainsi Robert le Diable, la Muette, le Freischütz, les Vermlandais, la Belle Hélène, l'École des Femmes, Ma rose dans la Forêt Sauvage. C'est encore un autre

monde qui s'ouvre devant moi. Il y avait certes de quoi me tourner la tête.

Quelle chance pour moi d'avoir passé tant d'heures aux pieds de la table à ouvrage de ma mère à lire l'histoire générale de Nosselt ! Autrement ne serais-je pas perdue dans ce monde nouveau ?

Mais est-ce au fond un monde si entièrement nouveau pour moi ? N'est-ce pas plutôt le monde familier des romans qui s'anime devant mes yeux ? C'est tout à fait ainsi que je me les figurais, mes sauvages, mes chevaliers vêtus de cottes d'armes. C'est ainsi que s'habille un roi ; c'est ainsi qu'est construit le cloître d'un couvent ; c'est sous ces longues capes grises que se promènent les moines et les nonnes ! Je fais la connaissance de mers en fureur, de paysages tropicaux et de volcans crachant le feu et la fumée. Et je prends tout au grand sérieux. Jamais un instant l'idée ne m'a effleurée que La Belle Hélène n'était qu'une vaste plaisanterie. Je crois que les choses se sont réellement passées ainsi lors du rapt d'Hélène, bien que Nosselt ait négligé de le relater.

Nous avons le même goût, la vieille Ulla et moi. Nous aimons les beaux décors, les jolis costumes, les grands spectacles où la scène est pleine de monde. Et c'est l'action bien entendu qui nous intéresse : le chant et la musique ne nous enchantent pas ; ils nous gênent plutôt en nous empêchant d'entendre les paroles.

Nous avons une préférence pour les pièces où il y a des rois et des chevaliers. Pour ma part, j'aime une pièce populaire comme les Vermlandais, mais c'est parce que cela me rappelle mon pays. La vieille Ulla regrette de ne voir que des paysans sur la scène et me blesse en établissant un parallèle avec la Belle Hélène. Je suis froissée à cause de mes compatriotes, mais tout au fond de moi je suis de son avis.

Cependant l’hiver tire à sa fin, et au printemps on me ramène à la maison. Mais le souvenir de tout ce que j’ai vu me hante, et je le raconte souvent à mes frères et sœurs.

Un jour que, pour une raison ou une autre, nous avons congé, l’idée nous vient de jouer au théâtre, de représenter une de ces pièces que j’ai vues à Stockholm. Notre choix tombe sur « Ma Rose Sauvage » comme étant la plus simple à reproduire.

Ce sera une journée fatigante pour moi : c’est moi qui apprendrai aux acteurs et aux actrices leurs rôles. Nous n’avons pas de livre ; il n’y a que ma mémoire qui doit suppléer à tout. C’est moi qui, à l’aide de tapis et de couvertures, transformerai notre chambre d’enfants en une scène de théâtre. C’est encore moi qui arrangerai les costumes et les coiffures.

Une jeune fille de douze ans, qui est en pension chez nous, joue la jeune première. Elle est très mignonne dans une vieille robe de bal de ma mère. Ma sœur aînée, qui a également douze ans, a revêtu le plus ancien dolman de mon père pour jouer l’amant. Elle déploie dans ce rôle de véritables dons d’actrice. Notre bonne d’enfant a consenti à jouer une gouvernante, et moi-même me suis chargée du rôle d’un vieillard de soixante-dix ans à longs cheveux blancs. Ce sont mes cheveux, très longs et presque blancs à force d’être blonds qui ont décidé de mon personnage.

Le soir tout est prêt. La salle se compose de père, mère, notre tante paternelle, l’institutrice, la gouvernante et deux ou trois des bonnes. Nous avons un grand succès. Je me demande si l’auteur aurait reconnu sa pièce jouée de cette façon !

Depuis ce jour-là je ne rêverai que théâtre.

Il me tarde d’avoir l’âge de quitter le banc d’école où je perds mon temps à apprendre le calcul et à faire des devoirs, pour me consacrer enfin à la composition de romans et de pièces de théâtre.

*

*   *

C'est un bel après-midi de printemps, et je me promène dans le petit bois qui fait suite au jardin. Dès que, dans une des allées touffues, j'arrive à la limite du bois, c'est un éblouissement. De vastes champs se déroulent devant moi, et la lumière du soleil ondule, bercée dans l'humidité qui monte des champs fraîchement labourés. D'un côté l'air a un reflet de pourpre ; d'un autre, on le dirait parsemé de poussière d'or. Mais sous les arbres la fraîche obscurité surprend. Leur feuillage est nouvellement éclos. Je ne me suis pas encore habituée à la pénombre verte qui règne sous leurs rameaux. Et soudain, comme je tourne de nouveau le dos à la lumière et que je m'engage sous leurs ombres, deux petites rimes me viennent aux lèvres.

Je m'arrête, saisie. Mais ce sont des vers ! Je fais des vers !

J'ai lu tous les volumes de poésie de la maison, Tegnér, Runeberg, Stagnelius, Vitalis, Bellman, etc., mais jamais je n'ai songé un seul instant à faire des vers moi-même. La poésie est quelque chose d'élevé et de sacré, un don qui n'appartient qu'à quelques élus de l'humanité.

Imaginez que vous avez grandi comme une petite mendiante : et soudain on vient vous annoncer que vous êtes une fille de roi ! Imaginez que vous avez été aveugle et que brusquement vous recouvrez la vue ! Ou que vous avez été pauvre et que vous êtes devenu riche ; que vous avez vécu seul et sans un ami et que vous rencontrez un grand et ardent amour ! Imaginez n'importe quel bonheur soudain : vous n'en imaginerez pourtant pas de plus grand que celui qui m'inonde à ce moment.

Je garde pour moi-même la découverte. Mais j'en reste étourdie toute la soirée, n'entendant rien de ce qui se passe autour de moi, répondant de travers à tout ce qu'on me demande.

Je nous vois encore aujourd'hui réunis autour du souper. Voici mon père, ma mère. Voilà mes sœurs, ma tante, l'institutrice. Et me voilà moi-même, petite et pâle avec de grands cheveux blond clair. Mon père cause comme à l'ordinaire et plaisante avec ma tante et l'institutrice. On rit ; et la conversation ne roule qu'autour de choses très banales. Qu'auraient-ils dit, les autres, s'ils avaient pu soupçonner les folles espérances qui m'emportaient ?

Ce qui m'inquiétait un peu, c'était la prédiction de tante Wennervik : rien dans les cartes n'avait indiqué que je deviendrais grande et remarquable. Or, un poète, qui fait des vers, c'est un génie. C'est presque davantage que d'être roi. Je suis prise peu à peu de crainte de m'être trompée et de n'avoir pas la vocation divine.

Mais je me répète tout bas mes deux petits vers, et cela suffit pour me sentir de nouveau immensément fière et heureuse.

Quand, enfin, le soir, je me trouve seule, je me mets, pleine d'espoir, à composer un poème. Je trouve des rimes et j'aligne des vers et je ne ferme pas l'œil de la nuit. Le matin j'ai achevé un assez grand nombre de strophes ; mais mon poème n'est pas pour moi d'une grande importance : l'essentiel, c'est que j'ai le don, que je fais partie des rares élus.

Depuis ce jour je fabrique des vers du matin au soir, et cela pendant des années.

La plupart de mes œuvres sont perdues ; le peu qui reste est très mauvais. De toute ma poésie il n'y a que deux petits vers rimés qui me sont chers et que je murmure parfois tout bas, lorsque je me trouve dans la pénombre des arbres et que je vois la flamme claire du couchant sur la plaine et la vallée.

*

* *

J'ai vingt-trois ans, et je me retrouve dans la même maison bonne et accueillante qui m'avait reçue et hébergée lorsque j'avais neuf ans. Je suis venue cette fois pour essayer d'entrer à l'École Normale Supérieure. J'ai passé mon examen, et j'attends le résultat.

La journée se traîne interminable. L'examen a duré près d'une semaine et ne m'a pas paru aussi difficile que je l'avais craint. J'ai vécu des journées de forte tension nerveuse, d'excitation, de lutte, et parfois même de plaisir. Les examinateurs ont été très aimables. D'une façon générale, je crois que j'ai assez bien répondu. Malheureusement, cela ne suffit pas : il s'agit de répondre mieux que les autres candidates.

L'école ne reçoit que vingt-cinq nouvelles par an, et nous sommes quarante-neuf candidates. C'est là ce qui m'effraie. On nous a examinées par petits groupes de trois ; je ne puis donc pas me rendre compte de la force des autres. Mais je suis persuadée qu'elles sortent toutes de bons lycées et de bonnes écoles. Elles n'ont pas toujours vécu à la campagne ni passé leur temps à faire de pauvres vers. Il serait naturel qu'elles fussent plus fortes que moi.

Pendant cette dernière année, j'ai suivi à Stockholm un cours préparatoire. Mais ce n'est qu'un an d'études sérieuses, peu de chose en comparaison de leurs huit ans de lycée !

Je ne saurai le résultat que tard dans l'après-midi. Si j'ai échoué, le concierge de l'école m'apportera un mot où l'on me dira que je ne puis être admise cette année. Si j'ai réussi, on ne viendra pas m'avertir. Je n'aurai alors qu'à me rendre tout tranquillement à l'école, demain matin, pour commencer les études.

Mais nous ne sommes encore qu'au milieu de la journée. C'est seulement dans plusieurs heures que je pourrai attendre l'arrivée redoutable du concierge.

Mes parents ont certainement pitié de moi, mais ils ne peuvent rien faire pour m'aider. On cause ; mais j'ai du mal à suivre la conversation. Je ne pense qu'à l'examen, à mon désir et à mon espoir ardents de réussite ; non que je me croie meilleure que mes camarades, mais je pense être celle qui a le plus besoin de réussir.

C'est une chose dont je suis sûre. Personne n'a plus besoin que moi de ces trois ans d'enseignement gratuit de l'école. Si j'échoue, c'est fini, je n'aurai qu'à chercher une place d'institutrice dans une famille ou bien à retourner chez moi, à la campagne, pour aider au ménage, je ne suis plus assez enfant pour croire qu'il suffit dans la vie d'espérer et de rêver : je sais qu'il faut travailler et acquérir des connaissances, quand on veut devenir écrivain. Je sais aussi qu'il faut acquérir des connaissances pour simplement vivre, car nous sommes très pauvres depuis quelques années, et je dois apprendre à gagner ma vie.

Les autres candidates n'agissent peut-être pas contre la volonté de leur père. Elles n'ont peut-être pas dû forcer la main à leurs parents pour avoir le droit de quitter la maison. Chez elles on n'estime peut-être pas qu'une femme n'a besoin de rien apprendre. Et si elles ne sont pas reçues cette fois, elles reviendront l'année prochaine. Tandis que moi, je n'aurai jamais la permission de mon père de revenir à Stockholm, si j'échoue maintenant.

Les autres ne sont peut-être pas pauvres comme moi. Elles pourront peut-être continuer leurs études à d'autres écoles. Moi, non ! Mon père n'a pas d'argent à me donner, et c'est sans doute pourquoi il lui répugne tant de me laisser quitter la maison. Mais, si seulement je suis reçue, ma carrière est toute tracée : je trouverai à emprunter de l'argent pour vivre à Stockholm pendant les cours. Si j'échoue, qui voudra m'aider ?

Le temps se traîne péniblement. Je ne puis m'occuper. Je ne puis sortir : si le messager venait pendant mon absence ! Étudier ne sert plus à rien, l'examen passé. Il ne me reste qu'à attendre.

J'ai connu l'attente pendant toute ma vie : j'ai attendu d'être découverte, attendu que quelqu'un lût mes romans, mes drames et mes vers et les trouvât superbes et géniaux. Chaque fois que je les ai montrés à quelqu'un, j'ai espéré le miracle.

Une fois, j'ai bien cru que c'était arrivé. C'était à un mariage chez un de nos voisins, et j'étais demoiselle d'honneur. Au dîner de noces, un des garçons d'honneur fit un discours en vers pour les demoiselles, et je fus chargée de répondre en vers. Nous eûmes un grand succès, bien entendu.

Après le repas ma mère m'appela près d'elle ; Eva Fryxell voulait me parler.

Eva Fryxell était la fille du grand historien Anders Fryxell, qui était pasteur d'une paroisse voisine. Elle était auteur elle-même et femme de haute culture. Elle passait ses hivers à Stockholm où elle fréquentait tous les milieux littéraires. Personne ne serait mieux qualifiée qu'elle pour me faire sortir de l'ombre.

Elle assistait au mariage. Elle m'avait entendu réciter mes vers et désirait me parler !

Elle me demanda si j'écrivais souvent des vers. Elle me pria de lui envoyer mes meilleurs morceaux qu'elle essaierait de faire passer dans une revue.

Elle était très aimable, et je croyais que la fortune me souriait. Je lui envoyai mes poèmes, puis j'attendis de les voir paraître. Mais l'automne passa, et l'hiver, et rien ne parut.

Au printemps je reçus un mot d'Eva Fryxell : elle me renvoyait mes pauvres vers n'ayant pu les caser nulle part ; elle me

conseillait de chercher à voir un peu plus de monde et à acquérir des connaissances, faute de quoi je n'arriverais jamais à rien.

C'est d'ailleurs, je crois, à la suite de ses exhortations que je me suis arrachée au foyer pendant un an, un an où je n'ai rien écrit, où j'ai seulement étudié, travaillant d'arrache-pied pour acquérir ce qui me manquait.

Pendant ce temps, l'amour des études s'était éveillé en moi. Aussi désirais-je de tout mon cœur ces trois années de cours que l'examen seul pouvait peut-être me donner, trois années de travail intense et de progrès.

« Elle travaillera et peinera sa vie durant », avait prédit tante Wennervik ; j'espérais ardemment qu'il en serait ainsi.

De temps en temps on sonne à la porte l'entrée. Je sursaute chaque fois, bien qu'on m'ait prévenue que le message ne peut arriver qu'après cinq heures.

L'espoir diminue toujours. Les autres quarante-huit camarades ont sans doute toutes été plus fortes que moi. J'ai probablement dû mal répondre plus d'une fois sans même m'en douter.

Trois heures. On sonne de nouveau.

C'est une jeune parente et camarade qui, comme moi, cherche à entrer à l'École. Nous appartenons au même groupe pour l'examen.

Elle vient m'annoncer que nous sommes reçues toutes les deux. Elle ne veut dire par qui elle le sait ; mais c'est de source sûre. Aussitôt qu'elle a appris la bonne nouvelle, elle est venue me l'annoncer.

Je ne sais ni ce que je dis ni ce que je fais. Je ne sais même pas si je l'ai remerciée. Je me sauve et me réfugie au fond de l'appartement pour être seule. Je tremble comme une feuille et ne tiens pas en place. Et mes larmes jaillissent et coulent à flots.

Je sens que, dans ma vie, le plus dur est fait. Je ne suis plus sans moyens, dépendante des autres. J'ai une carrière devant moi. Je gagnerai ma vie et serai maîtresse de mes actions.

Ce sera maintenant mon affaire à moi d'arriver où je veux arriver.

*

*   *

Un soir de mars, en 1900, au Grand Hôtel, à Jérusalem. J'ai été appelée au hall par Djemil, notre drogman syrien, pour recevoir une visite. C'est une personne qu'on ne pourrait introduire chez moi ni dans le salon de réception de l'hôtel. Le drogman n'estime pouvoir la faire pénétrer plus avant que dans le hall de l'hôtel.

Je ne m'en étonne pas en l'apercevant, car le visiteur ne paie certes pas de mine. C'est un vieux nègre d'un type effroyablement laid, un homme qui, avec ses grosses lèvres, ses bras démesurés de singe, ses muscles gonflés, son corps lourd et sa peau rude et tannée pareille à de l'écorce, semble appartenir à une race d'homme d'avant le déluge. Et cet être n'est point habillé de ce qu'on est convenu d'appeler des vêtements : il est enveloppé, enroulé dans de longues pièces d'étoffe blanc sale. Il a les pieds nus, et sa tête est couverte d'un pan du même morceau d'étoffe dont il s'est emmailloté le corps.

Il y a quelques jours, Djemil nous a conduites, ma compagne de voyage Sophie Elkan et moi, à la vieille mosquée d'El Aksa, et dans une allée latérale nous avons remarqué un vieux tapis déchiré, étendu dans une niche. Djemil nous a expliqué que, d'ordinaire, dans cet enfoncement, se tenait un homme qui était à la disposition du public pour prédire l'avenir. J'exprimai le regret qu'il ne fût pas là en ce moment, car j'aurais trouvé

amusant de me faire dire la bonne aventure par un vrai devin dans la vieille mosquée d'El Aksa, construite sur les fondations même du Temple de Salomon. Et voilà que notre brave drogman était allé chercher cet homme et l'avait amené.

Ce n'est pas très solennel d'entendre des prédictions dans le vestibule d'un hôtel où domestiquas et voyageurs vont et viennent, mais je n'ai pas le choix. Nous nous retirons tous les trois dans un coin où il y a une petite table. Le nègre sort un sac qu'il gardait sous ses draperies, le dénoue et verse sur la table une couche de sable, un sable du bord de la mer sans doute, car il est mêlé de fins débris de coquillages.

Pendant ces préparatifs, je songe à Tante Wennervik. L'homme que voilà sera-t-il aussi bon prophète qu'elle ?

Le sable également étendu, le nègre dit quelques mots en arabe au drogman qui me les traduit en anglais.

« Je prie la lady de penser à quelque chose qu'elle voudrait connaître. La lady n'a pas besoin de le dire ; qu'elle y fixe seulement ses pensées pendant un moment, et elle aura la réponse. »

Je demeure un instant perplexe. Il y a, semble-t-il, un abîme entre un nègre arabe et une voyageuse de l'Occident. Quels points de contact pourraient bien exister entre nous qui avons vécu dans deux mondes différents ?

Que pourrais-je bien demander à sa science qui fût dans le domaine où se meuvent ses pensées ?

Pendant tout mon séjour à Jérusalem je n'ai guère pensé qu'à une seule chose. Je suis venue uniquement pour visiter un petit groupe de paysans suédois de Naas en Dalécarlie, qui, avec quelques Américains, y ont fondé une colonie. Je voulais les voir pour faire un livre sur eux.

Je les ai vus maintenant plusieurs fois ; j'ai mangé à leur table, visité leurs écoles et leurs ateliers, je me suis promenée dans des voitures fabriquées par eux-mêmes, j'ai foulé aux pieds des tapis, je me suis reposée sur des chaises qu'ils se sont faits eux-mêmes. Je les ai entendus exposer leur doctrine franchement et simplement. Je n'ai rien vu chez eux qui ne fût honnête et sincère.

J'ai été touchée jusqu'aux larmes lorsque, dans ce pays étranger, j'aperçus leurs bonnes figures suédoises et que j'entendis leur parler familier. J'ai assisté à leurs services religieux, je les ai entendus chanter pour nous, leurs hôtes de Suède, leur chant d'adieu au pays natal : « Nous nous reverrons un jour. » Je les ai trouvés simples, braves, courageux au travail et endurants, et je brûle du désir d'écrire un livre sur eux.

Mais les doutes me sont aussi venus : arriverai-je à le faire ? Il y a l'appréhension de mon impuissance à bien embrasser le sujet ; mais il y a encore d'autres raisons. Je suis ballottée dans une incertitude pénible et une indécision qui devient douloureuse.

C'est une chose très importante pour moi. Mon long voyage serait vain ; mon temps, ma peine, mon argent gaspillés. Aussi tous les jours je me tâte : ferai-je un livre sur eux ? Et si j'en fais un, sera-t-il lu ?

Mais est-ce là une question à poser à cette espèce d'homme préhistorique qui ne sait peut-être même pas ce que c'est qu'un roman ?

Toutefois, comme je ne désire guère savoir de l'avenir que cela, je fixe ma pensée sur la question : « Réussirai-je à écrire un bon livre sur les paysans suédois de Jérusalem ? »

Le devin lève la main au-dessus du sable, tend un gros index terminé par un ongle qui ressemble à une griffe, et fait deux ou trois trous dans la couche lisse. Il marmotte des choses et

calcule. Un bon moment se passe, puis il se tourne vers Djemil et lui parle en arabe.

– Il dit que la lady pense à quelque chose qu'elle compte écrire sur du papier, traduit Djemil. Il prie la lady de ne pas s'inquiéter. Ce à quoi elle pense réussira.

La réponse m'abasourdit un moment : il semble ne pas mal lire les pensées, ce vieux nègre.

Il me regarde d'un œil interrogateur et je dis au drogman de le remercier, car je suis contente de sa réponse.

Immédiatement il efface les petits creux dans le sable, en égalise la surface et me demande si je désire faire encore une question.

Cette fois, je ne cherche pas longtemps. Le lendemain nous comptions quitter Jérusalem pour visiter d'autres endroits. Je demande donc simplement : « Allons-nous faire un bon voyage ? »

Le devin semble ne faire aucun cas de ma question. Il demande à voir mes mains, mes deux mains.

Je lui tends les paumes. Il les regarde, fait un pas en arrière, et les paroles coulent de ses lèvres. Il est visiblement ému.

– Qu'a-t-il ? Que dit-il ? demandé-je au drogman.

– Il dit que la lady pense à une route qui est devant elle, et il affirme que la lady fera un bon voyage. Il dit que la lady a le signe du sultan Ibrahim il Kalil et du sultan Salomon dans ses mains. Il dit que tout réussira à la lady. La lady a une très forte étoile.

Je charge le drogman de dire au devin que je suis très contente de ses paroles et de le payer. Je comprends que, du moment que j'ai appris que j'ai le signe de Salomon dans mes mains, je dois m'en contenter.

« Je me demande ce que Tante Wennervik aurait pensé de cela ? » me dis-je en remontant dans ma chambre.

À peine ai-je formulé cette idée, qu'une voix âpre et rude se fait entendre tout près de mon oreille et avec le plus plaisant accent du Vermland : « Tu sais pourtant bien, ma fille, que ces Levantins ont beau être vilains comme des singes et se couvrir de loques, ils savent quand même bien mieux flatter les gens et faire des compliments que nous autres, surtout s'il y a quelques sous à gagner. Mais ma prédiction, tu peux t'y fier. Elle n'était pas payée, celle-là. Tu voyageras, tu travailleras, tu écriras des livres, et voilà. Tu ne seras jamais très bien portante, et ta vie s'écoulera ainsi.

– Ma bonne Tante Wennervik, dis-je dans un souffle, ne t'inquiète pas ! Tu ne saisis peut-être pas comme moi le sens des paroles de cet homme. Cela signifie que celui à qui il sera donné, dans son âge mûr, de réaliser ce qu'enfant il avait rêvé, celui-là possède le bonheur des anciens sages et vit sous une bonne étoile.

L’EAU DE LA BAIE DE L’ÉGLISE

Jadis, il y a quelque deux cents ans, vivait dans la commune de Jœsse en Vermland un pasteur très sévère et très énergique qui mettait en œuvre toutes ses forces pour faire de ses mécréants de Jœssehœrings un peuple pieux et doux. Il ne lui suffisait pas de lutter contre l’ivrognerie et l’esprit batailleur de ses paroissiens, contre leur commerce de contrebande avec la Norvège et autres délits, – bien des pasteurs s’y étaient employés avant lui, – il leur défendait aussi de craindre et d’adorer les êtres mystérieux qui règnent dans la forêt, les prés et les cours d’eau. C’était là une question à laquelle les pasteurs en général n’avaient garde de toucher.

Ses prédécesseurs s’étaient peut-être dit que, du moment qu’il y a des trolls dans la forêt, un « neck » dans le ruisseau et un « tomte » dans les fermes, il était difficile d’interdire aux gens de se protéger contre leurs maléfices par des offrandes ou de conclure des pactes avec eux ; mais notre pasteur ne voulait point en entendre parler. Dieu et sa sainte parole, on ne devait croire à rien d’autre, alors on n’avait rien à craindre : rien ne saurait vous nuire ou vous perdre.

Dès le début il fut évident que, malgré son éloquence, tous les discours du pasteur contre les « invisibles » seraient inutiles. La plupart de ses paroissiens craignaient qu’il n’excitât ainsi contre eux les esprits de la nature ; il en résulta une telle animosité à son égard qu’on n’écouta pas davantage ses autres enseignements. Finalement tout ce qu’il tâchait de combattre était

mis en honneur et vénéré, tandis que la cause de Dieu perdait du terrain de jour en jour.

Désolé de cet insuccès, il sortit un soir pour se distraire par une promenade. Sa maison était située sur le bord d'un lac. Il commença à faire son tour accoutumé : il suivait la grande route jusqu'à l'église, puis revenait par le village. Il contemplait le lac qui s'étendait gelé et couvert de neige et songeait à la peine qu'aurait le soleil du printemps pour fondre la couche de glace. Ce travail ne semblait d'ailleurs pas très avancé encore.

Le pasteur voyait même deux traîneaux sur la piste, rendue brillante et lisse par l'usure des patins, qui joignait la commune voisine en partant de la rive du presbytère et en traversant le golfe.

Mais qu'importait au soleil que la glace fût longue à fondre ?

Le soleil savait bien qu'il en viendrait à bout. Si lui, le pasteur, avait été aussi sûr de voir un jour couronner de succès ses efforts, il aurait tenu pour négligeables la résistance têtue de ses ouailles et sa propre douleur.

Au milieu de la route, il s'arrêta et joignit les mains, les yeux au ciel.

– Mon Dieu, pria-t-il, si vous voyez que mon travail ne doit jamais porter de fruits, accordez-moi un signe, et je cesserai d'être pasteur. Je vous jure que je suis prêt à devenir un journalier et à gagner mon pain à la sueur de mon front, aussitôt que vous m'auriez indiqué que je ne remplis pas mes fonctions comme il plaît à votre saint nom.

À peine eut-il prononcé cette prière qu'un phénomène curieux se produisit : il se fit autour de lui un grand silence ou, plutôt, ses oreilles semblèrent soudain fermées aux bruits accoutumés. Il n'entendait plus ses propres pas, ni le grincement des patins des traîneaux sur la neige durcie, ni la cadence régu-

lière des fléaux battant le blé sur les aires. Il semblait avoir reçu une autre ouïe : il percevait et comprenait des sons et des voix qui, d'habitude, n'atteignent pas les oreilles des hommes, et très sûrement il distingua un cri répété trois fois de suite et provenant du lac :

– « L'heure a sonné, mais l'homme n'est pas venu.

« L'heure a sonné, mais l'homme n'est pas venu.

« L'heure a sonné, mais l'homme n'est pas venu. »

Cela montait, assourdi et étouffé, des profondeurs du lac, de dessous la couche de neige. On eût dit l'horrible hurlement de loups affamés ; les vagues de sons sauvages et sinistres roulaient et se répercutaient sous la glace comme si une bête assoiffée de sang s'y tenait tapie réclamant sa proie.

Lorsque, pour la troisième fois, le cri eut retenti, le pasteur eut l'impression qu'une fenêtre se refermait soudain dans sa tâte, et, de nouveau, seuls les bruits familiers lui parvinrent : le vent murmurait doucement dans les osiers de la rive, la neige crissait sous les pieds ; un chariot venant à passer, un petit grelot jeta une note claire.

Mais le souvenir des appels du fond de l'eau ne quittait plus le pasteur. Il entendait encore résonner à ses oreilles le cri bestial et rapace, et toute la terreur, que son enfance avait ressentie des « necks » et des « trolls », ressuscita en lui et le fit trembler de la tête aux pieds. Cette terreur irréfléchie fut même si forte qu'il se mit presque à courir pour regagner le presbytère. Mais après quelques pas il la domina et s'arrêta : « Comment, moi, un chrétien et un serviteur de Dieu, je donnerais aux esprits impurs de la terre et des eaux la satisfaction de constater que je les redoute ! »

Il se força ensuite à marcher lentement mais malgré lui il rentrait la tête et avançait les épaules comme on fait lorsqu'on s'attend à une attaque par derrière. Peu à peu cependant il se

redressa. Son cœur se remit à battre à coups égaux et un sentiment d'espoir nouveau se réveilla en lui.

« Tu demandais un signe à Dieu, se dit-il. Oui, tu demandais un signe. »

En rentrant chez lui, il portait haut la tête et marchait à pas fermes et égaux.

Avant de s'enfermer dans son bureau, il entr'ouvrit la porte de la cuisine et donna l'ordre si l'on voyait un passant quitter la grand'route pour passer à travers le lac, de le rappeler pour lui dire que le pasteur désirait lui parler.

Un moment après, des pas étrangers retentirent dans le vestibule. La porte du bureau s'ouvrit pour livrer passage à un jeune homme. Il portait la courte veste de bure et les culottes de cuir jaune de tous les paysans de la commune ; mais à de certains indices, le pasteur comprit qu'il avait devant lui un homme aisé.

Le pasteur examina longuement l'inconnu avant de prendre la parole. Il se sentait attiré vers lui. C'était un homme assez petit, mais élancé et harmonieusement bâti, avec une jolie figure et des yeux gris qui brillaient comme l'eau frissonnante au soleil et un sourire qui illuminait toute sa personne.

« Si je peux sauver cet homme de la mort qui le menace en traversant le lac cette nuit, pensait le pasteur, ce sera pour moi un signe que Dieu me permet de continuer à le servir. »

*

*   *

Le pasteur avait longuement parlé avec l'étranger. La conversation venait de finir, et le silence s'était établi. Dehors

l’obscurité était tombée, mais dans la pièce une chandelle allumée au coin du bureau éclairait les deux hommes. Le paysan, assis sur le bord de sa chaise, souriait, les yeux toujours brillants, tandis que le pasteur, installé devant sa table à écrire, était visiblement en proie à une forte angoisse. Les coudes appuyés sur la table, il restait penché en avant la tête dans les mains. De temps en temps un soupir profond le secouait tout entier.

Toute l’éloquence du pasteur n’avait pu arracher au jeune homme la promesse de rentrer par la voie de terre. Il cherchait des échappatoires, disant qu’il était trop las pour suivre la très longue route contournant la Baie de l’Église. Le pasteur avait offert de le faire conduire en traîneau mais il n’avait pas voulu accepter : il avait peur, disait-il, de ce moyen de locomotion, les routes étant si défoncées et la nuit si noire. Il avait en somme peur de tout sauf de traverser le lac.

Le pasteur récapitulait mentalement toute leur conversation, cherchant une prise sur l’homme afin de le sauver. Mais le paysan était fuyant et lui échappait : on aurait pu aussi bien plonger la main dans une eau courante pour la saisir.

Le pasteur lui avait dit d’abord qu’il l’avait appelé pour lui déconseiller de prendre par le lac. La glace n’était pas sûre devant le presbytère. Le jeune homme avait répliqué que la glace avait une aune d’épaisseur le matin quand il était parti de chez lui. Il n’était guère admissible qu’elle eût tant fondu en un jour, bien qu’il eût fait un beau soleil. – Le pasteur admettait qu’il ne pouvait y avoir de danger sur le lac ailleurs que dans le voisinage où se déversait la rivière. – Là-dessus, l’étranger avait eu de la peine à s’empêcher de rire : il était pêcheur, il avait vécu toute sa vie au bord de ce lac ; le pasteur pensait-il donc qu’il ne saurait se garder de l’embouchure du ruisseau !

Le pasteur avait dû avouer qu’il avait une raison particulière pour redouter le lac ce soir-là. Et il lui avait raconté ce qu’il avait entendu sur la route pendant sa promenade ; mais, chose

étrange, le jeune homme n'y avait pas attaché plus d'importance qu'à une chanson qu'on entend fredonner tous les jours. « Si l'on s'occupait de pareilles choses, on ne se risquerait jamais sur l'eau », avait-il répondu.

Le pasteur lui avait demandé s'il ne croyait pas à son récit. Il y croyait parfaitement. Il « les » avait souvent entendus hurler et beugler dans les profondeurs, mais ce n'était que pour faire peur aux gens. C'étaient les petits « trolls » du lac qui s'amusaient : ils étaient des Jœssehœrings, eux aussi, et aimaient les farces.

Le sourire ne quittait toujours pas les lèvres du jeune homme : il était impossible de lui faire prendre au sérieux l'avertissement du pasteur. Celui-ci, le cœur serré d'angoisse devant son impuissance à le convaincre, sentait de plus en plus qu'il y avait quelque chose qu'il ne s'expliquait pas sous cette impassibilité. Il fallait certainement trouver quelque chose, mais quoi ? si on voulait arriver à peser sur la volonté de ce jeune homme.

Le pêcheur était d'ailleurs communicatif et racontait une foule de choses sur lui-même. Il s'appelait Gille Folkesson et demeurait sur l'autre rive du lac. Marié depuis peu d'années, il avait une femme jeune et jolie dont il était très fier. Elle n'était pas fille de pauvres journaliers comme lui, mais d'une famille de paysans. Il gagnait amplement sa vie, bien qu'il ne fût qu'un pêcheur. Elle n'aurait pas été plus heureuse comme fermière.

– Elle ne sera pas bien heureuse si tu te noies, avait objecté le pasteur. Mais Gille n'avait vu là qu'une plaisanterie ; sauf le respect dû au pasteur il aurait ri tout haut.

C'était l'homme le plus content qu'on pût voir, et très satisfait de lui-même par-dessus le marché. Il s'était construit son bateau tout seul et il en avait fait une embarcation si légère qu'elle volait sur l'eau au moindre coup de rames. Personne n'avait autant de chance à la pêche que lui. Aussi vivaient-ils

dans l'aisance, sa femme et lui, bien qu'ils ne possédassent point de terres. Un seul coup de filet remplissait parfois sa barque jusqu'aux bords.

Ce propos sur sa chance à la pêche répété à plusieurs reprises éveilla l'attention du pasteur.

– Tu es de ceux qui se fient à leur chance ? dit-il brusquement.

– Oui, répondit lentement le jeune homme. Mais soudain un scintillement plus vif fit briller ses yeux.

– Eh bien, oui, reprit-il, et j'ai des raisons.

Il se fit prier un peu pour expliquer le sens de ses paroles, mais le pasteur réussit à le faire parler ; on se rendait d'ailleurs compte que le silence sur ce sujet lui pesait : très certainement rien au monde ne l'intéressait autant.

Il raconta donc au pasteur que deux mois avant sa naissance à lui, Gille, sa mère était sortie se promener une nuit d'été. Elle avait suivi un chemin à travers un bois épais : la voûte des branches et des rameaux était si touffue au-dessus d'elle qu'il faisait presque noir, bien qu'on fût à la Saint-Jean et que les nuits fussent claires. Subitement la forêt s'était éclaircie, le sentier descendait en pente raide vers une grande baie arrondie presque aussi belle que la baie de l'Église devant le presbytère. Elle était encadrée de prairies verdoyantes et herbeuses où poussaient une multitude de grandes fleurs et où la rosée brillait. Un cheval blanc y paissait. Jamais la femme n'avait vu plus belle bête, avec une crinière si longue qu'elle pendait jusqu'aux sabots ; sa robe était pommelée, son poitrail large, ses jambes fines et souples comme des flèches, sa queue riche et fournie comme une javelle de seigle, et si longue qu'elle traînait à terre. Ce ne fut que le spectacle d'une minute brève : voyant la femme s'approcher à l'abri des fleurs aux hautes tiges du pré humide, le cheval s'enfuit aussitôt. Il ne s'enfuit pas du côté de la terre mais

vers le lac. Il courait dans l'eau basse qui jaillissait autour de lui. Arrivé au large, il plongea tout droit sans essayer de nager. La mère de Gille avait bien compris que ce ne pouvait être que le « neck » qui, lorsqu'il monte à terre, revêt l'apparence d'un cheval. Elle n'avait pas eu peur pour son propre compte, mais, pour l'enfant qu'elle portait, elle avait redouté les conséquences de cette rencontre. Voulant en avoir le cœur net, elle était allée consulter un « sage » : il lui avait affirmé que l'enfant ne risquait rien. Si c'était un fils, elle devait faire de lui un pêcheur, car le « neck » s'en occuperait certainement et le favoriserait. Mais en ce cas, il devait bien se garder d'une chose, c'était de jamais boire de l'eau du lac où il pêcherait.

Gille avouait avoir soigneusement observé ce précepte, bien que ce ne fût pas toujours facile. Il était pénible de ne pas pouvoir se rafraîchir de quelques gorgées d'eau quand, par les journées d'été brûlantes, on restait des heures durant au soleil. Et quand il était invité quelque part, il osait à peine porter un verre à ses lèvres. Il y avait des gens qui se moquaient de lui et qui, sans mauvaise intention d'ailleurs, essayaient de le faire boire par inadvertance. Ils ne croyaient pas sérieusement à un danger pour lui. Il n'était pas sans exemple que les petits trolls du lac de leur côté eussent tenté de lui faire enfreindre cette règle. Mais jusqu'ici il n'avait jamais oublié d'être sur ses gardes, et la chance qu'on lui avait prédite en récompense, il l'avait eue. De nombreuses, oui, d'innombrables fois, il avait vu les petites dames du lac, les toutes petites qui ne sont pas plus grandes qu'une perche et délicieusement jolies jusqu'à la taille – car une queue de poisson remplace leurs jambes – il les avait vues nager en bandes autour de sa barque lorsque, par les belles soirées d'été, il posait ses rames et péchait à la ligne. Elles s'empressaient d'accrocher les poissons à son hameçon. Elles l'avaient également aidé maintes fois en automne quand le mauvais temps et le vent embrouillaient ses filets.

En écoutant ce récit de la bouche de Gille, le pasteur ne s'indigna pas sur le moment. Il avait eu la vision très nette de

ces délicieux lacs du Vermland avec leurs petites criques pour le bain, leurs bas fonds pour la pêche où, gamin, il avait passé ses meilleures heures. L'eau scintillait et miroitait, elle pénétrait jusqu'à lui dans son bureau, ondulait, douce et câline, autour de lui. Il lui semblait que Gille et ses trolls et la pêche et la vie facile sur le lac faisaient un ensemble où rien ne lui paraissait choquant. Il avait été comme bercé et endormi par le clapotis des vagues. Il ne s'était pas inquiété de savoir si Gille parlait sérieusement ou plaisantait. Aussi s'était-il contenté d'objecter très doucement qu'il pourrait bien être dangereux d'accepter le secours d'êtres qui n'appartiennent pas à notre monde.

Gille avait répondu qu'il ne craignait rien tant que d'offenser le peuple lacustre en buvant de l'eau du lac : le jour où il oublierait cette précaution, il savait bien qu'il serait au pouvoir de ces êtres, qui jusque-là étaient ses alliés.

Et pour le prouver, il avait raconté une histoire qui datait du jour de ses noces.

Ce jour-là, il s'en était fallu de peu qu'il n'arrivât en retard à la cérémonie. Un de ses voisins devait lui prêter un cheval ; mais, à la dernière minute, le cheval était tombé malade, et Gille n'avait su que faire. Alors il avait tout à coup aperçu un cheval qui paissait dans un pré au bord du lac. C'était une noble bête d'un gris pommelé, presque blanc, la crinière si longue qu'elle touchait terre quand le cheval baissait la tête, et une longue queue, riche et fournie comme une javelle de seigle. Gille n'avait jamais vu cette bête et ne savait qui en était le propriétaire, mais il s'était dit que, dans une telle circonstance, il n'avait pas le choix des moyens. Il s'était donc mis en devoir d'attraper la bête qui se laissa prendre docilement.

Il n'eut aucun mal non plus à l'atteler ni a la conduire. Il crut bien voir qu'elle avait un pas bizarre et ignorait le sens des appels, mais, plongé dans ses rêveries de jeune époux, il n'avait pas prêté beaucoup d'attention au cheval : pourvu qu'il arrivât à la maison de sa future femme, il n'en demandait pas davantage.

Mais quand il s'était arrêté dans la cour de la ferme, les gens de la noce l'avaient entouré, curieux et émerveillés, oubliant l'époux et tout le reste pour admirer la belle bête et pour savoir où Gille l'avait achetée. Elle n'appartenait à aucun fermier de la commune : elle devait sortir, pour le moins, des écuries du roi ! Gille s'était hâté de dételer et de remiser le cheval avec ceux des invités. Il lui avait donné du bon fourrage, lui avait chuchoté un merci et avait eu soin de l'attacher avec un simple nœud coulant. Après la cérémonie, les invités avaient voulu aller le regarder encore, mais il avait disparu. Gille s'accusait de ne l'avoir pas bien attaché : sans doute le cheval était-il retourné à la maison de son propriétaire. Devant tant de monde Gille n'avait pas voulu avouer que cette aventure était assez mystérieuse ; mais il en était bien certain, ce ne pouvait être que le « neck » en personne qui avait voulu lui servir de cheval le jour de ses noces.

Il raconta bien d'autres histoires ; mais celle-là surtout l'avait convaincu qu'il pouvait compter sur des amis parmi le peuple des eaux et n'avait certainement rien à craindre de leur part.

Le pasteur éprouvait une vive sympathie pour le jeune homme dont les récits lui rappelaient sa jeunesse libre dans les bois et sur le lac : bercé par ce langage, il n'avait pas songé à lui intimer l'ordre de ne point parler de ces choses impies en présence d'un serviteur de Dieu.

Bien des gens niaient l'existence de ces êtres que les paysans affirmaient rencontrer dans la nature ; le pasteur n'était pas de ceux-là. Mais une chose était de croire à leur existence, une autre d'accepter leur aide et leur secours, comme faisait ce pécheur. Ces êtres étaient malins de leur nature ; et cela se terminait toujours mal pour qui se liait avec eux. L'Église le savait bien ; c'est pourquoi elle interdisait tout rapport. Gille Folkesson, comme tant d'autres, serait entraîné à sa perte, si le pasteur ne réussissait à le délivrer des chaînes de sa superstition.

Des milliers d'histoires semblables étaient parvenues aux oreilles du pasteur. Elles avaient toutes, infailliblement, le même terme : quiconque avait joui des faveurs de ces invisibles et goûté leurs bienfaits, les voyait, au moment où il se sentait au mieux avec eux, se jeter sur lui pour le perdre. Tout en eux était ruse, dissimulation, méchanceté. Ils appartenaient au monde souterrain et leur grand désir était d'entraîner les hommes dans leurs ténèbres.

Le pasteur comprenait que c'était leur intention à l'égard du jeune homme. Celui-ci se berçait d'une douce sécurité : il croyait fermement à leurs dispositions amicales. Aucun avertissement n'avait plus le pouvoir de lui dessiller les yeux. Bientôt il tomberait dans le piège tendu depuis sa naissance devant ses pas. Cela était inévitable, si le pasteur ne parvenait pas à le sauver.

Le pasteur tournait et retournait cette tâche dans son esprit. En somme, toute la confiance de Gille reposait sur un seul fait : il n'avait jamais bu l'eau du lac où il tendait ses filets et jetait son épervier. Sur quel pauvre fonds reposait sa foi ! C'était un faux appui qui le trahirait cette nuit même, puisque le pasteur avait entendu clamer qu'on attendait Gille dans les profondeurs. C'était une planche pourrie qui se déroberait sous ses pieds. C'était sa perte.

Il s'agissait donc de lui arracher cette croyance funeste avant qu'il ne fût trop tard. S'il la répudiait, il ne se fierait plus au « neck », aux trolls et aux ondines, mais au Dieu vivant. S'il y renonçait, il serait sauvé corps et âme et rentrerait heureux auprès de sa jeune femme.

Aucun de ses paroissiens n'avait intéressé le pasteur autant que ce Gille Folkesson. Il ne pouvait le réprimander aussi sévèrement qu'il aurait peut-être dû le faire sur ses rapports avec les esprits impurs du lac ; mais il éprouvait un désir ardent de le sauver. Son cœur se serrait douloureusement en regardant

l'homme assis en face de lui, jeune, beau, insouciant, et condamné à périr cette nuit même.

Le pasteur entrevoyait un moyen de le sauver : il l'avait entrevu dès le début, mais il n'arrivait pas à décider s'il ne commettrait pas un péché, un sacrilège même en l'employant. N'était-ce pas toutefois un autre péché que d'abandonner un être humain, corps et âme, au pouvoir des puissances ténébreuses ? Peut-être lui était-il permis de se servir de ce moyen dans un cas comme celui-ci. Il était tenté de le faire, et répugnait à s'y résoudre. Il y répugnait fortement. Il était dans un désarroi pénible. Dieu ne lui donnerait-il pas un signe ?

Si l'homme, privé de sa foi en la planche pourrie, pouvait devenir libre, pouvait trouver un nouvel appui et un nouvel espoir ? S'il pouvait se libérer de ses craintes, ne plus se sentir en danger, mais fort d'une sécurité nouvelle, ne serait-ce pas le plus grand bienfait qu'on pût lui apporter ?

Le pasteur tressaillit tout à coup, violemment arraché à ses méditations. Le pêcheur, las d'attendre, s'était levé pour partir. Au même instant la résolution du pasteur fut prise : il ne pouvait laisser cet homme s'acheminer à sa perte, il fallait à tout prix l'arrêter, il fallait du moins faire tout le possible pour l'arrêter.

– Je vois que tu es décidé à partir, Gille, dit-il en se levant. Ne crois pas que je te retiendrai de force quelque grande envie que je puisse en avoir. Tu es libre d'aller où tu voudras, et je suppose que tu passeras par le chemin du lac.

– Je crois bien que oui, monsieur le pasteur, répondit Gille. J'arriverai chez moi de toute façon.

– Eh bien, Gille, sache qu'en te laissant passer par le lac, c'est pour moi comme si je t'envoyais vers une mort certaine. Je suis aussi sûr, Gille, que tu ne verras pas le matin de demain si tu te risques cette nuit sur la glace ; j'en suis aussi sûr que si des

assassins te guettaient à ma porte. Aussi, Gille, j'estime devoir te préparer comme je le ferais si tu étais sur ton lit de mort. Je te donnerai les sacrements.

Gille mit involontairement la main sur la poignée de la porte comme pour se sauver ; mais le pasteur l'arrêta.

– Je ne veux pas que tu partes, Gille ! cria-t-il d'une voix puissante mais que l'émotion brisait. Je suis ton guide spirituel et il faut que je fasse mon devoir envers toi, sinon j'aurai à en répondre devant celui qui est notre maître à tous deux.

Le pêcheur eut l'air d'un homme contraint et forcé que son respect pour le pasteur immobilisait. Dès que celui-ci vit que Gille se soumettait, il commença ses préparatifs. Il sortit les vases sacrés qu'il employait quand on l'appelait près d'un malade, alluma encore une chandelle, et revêtit les habits sacerdotaux.

Il n'y avait pas de vin dans le calice mais il n'en envoya pas chercher à la cave. « Que la grâce de Dieu soit avec nous, dit-il. Je le remplirai du liquide qui est assez sacré pour servir au deuxième sacrement. »

Il fit agenouiller Gille, lui donna l'absolution, récita les paroles rituelles de la communion, lui tendit le pain et porta le calice à ses lèvres.

L'instant suivant, le pêcheur bondit à ses pieds, blanc de terreur.

« Que m'as-tu donné dans le calice, prêtre ? hurla-t-il en saisissant le bras du pasteur.

– Je t'ai donné ce qu'avec ton sombre paganisme tu n'as jamais osé goûter, répondit le pasteur solennellement. Je t'ai donné l'eau de la Baie de l'Église, mais je l'ai bénite et consacrée. Elle a coulé sur tes lèvres, non plus comme de l'eau, mais comme le sang du Sauveur.

Puisse-t-elle ainsi vaincre le pouvoir de l'eau naturelle ! Puisse-t-elle libérer ton âme de…

Il ne put continuer, car Gille Folkesson, qui ne l'écoutait pas, criait en gémissant comme un blessé :

– L'eau de la Baie de l'Église ! L'eau de la Baie de l'Église !

Il se précipita hors de la pièce, traversa le vestibule comme un fou et disparut dans la direction du lac.

Le pasteur le suivit mais ne put le rattraper, car Gille courait comme un homme possédé ou fou et tout en courant, il criait d'une voix aussi sinistre que celles venant de l'eau : « L'heure a sonné, l'homme vient. »

*

* *

Le pasteur, accompagné de ses valets et de quelques voisins, avait passé la moitié de la nuit sur le lac à la recherche de Gille Folkesson qui avait quitté le presbytère dans un état de démence. Ils avaient fini par découvrir un trou dans la glace plus mince de l'embouchure de la rivière ; un homme s'était risqué tout près en rampant sur le ventre : il avait trouvé le chapeau de Gille flottant sur l'eau. Il était donc inutile de chercher plus longtemps, on pouvait rentrer chez soi.

En route, les hommes causaient entre eux de Gille qu'on connaissait bien. Ils se racontaient aussi l'espèce d'alliance qu'il prétendait avoir conclue avec le peuple de l'eau. L'un d'eux prononça :

– Ce qui est certain, c'est que ceux de là-bas – il tapa du pied contre la glace – ceux de là-bas étaient à son service. Et

maintenant cela s'est terminé comme cela se termine toujours : il est tombé enfin en leur pouvoir.

– Il n'aura peut-être pas pris assez de précautions à cause de l'eau, dit un autre.

Une voix s'éleva alors entre eux pour répondre. C'était une voix faible et chevrotante, la voix d'un vieil homme brisé. Ses compagnons se demandaient dans l'obscurité qui était celui qui parlait. Il n'y avait point de vieillard parmi eux quand ils s'étaient mis en route.

Ils se rendirent enfin compte que c'était le pasteur, et ils se groupèrent autour de lui pour écouter ce qu'il disait. Ils le distinguaient mal mais il leur paraissait voûté, tremblant, presque incapable de se tenir debout.

Ils n'avaient jamais vu un être humain aussi écrasé. C'étaient des jeunes gens insouciants et gais qui l'entouraient ; mais, en l'entendant parler, ils pleuraient comme des enfants.

Après avoir terminé le récit de la soirée, le pasteur les écarta et se dirigea seul vers la rive. Les autres le suivirent en silence sans essayer de le rejoindre, mais d'assez près pour s'assurer qu'il avait la force de regagner en trébuchant le presbytère.

– C'est un homme fini, murmuraient-ils. Jamais plus il ne montera en chaire.

LE PETIT TROLL

La femme d'un vieux troll se promenait dans la forêt, avec son petit dans une espèce de hotte d'écorce, qu'elle portait sur le dos. Il était gros et laid, avec des cheveux drus et raides comme les soies d'un sanglier, des dents aiguës et, au petit doigt, une griffe à la place de l'ongle ; mais la mère le trouvait très beau.

Elle arriva à un endroit où la forêt s'éclaircissait. Un chemin y passait, défoncé et bosselé par les racines des arbres, et sur le chemin avançaient à cheval un paysan et sa femme.

En les apercevant la femme du troll eut un premier mouvement pour se sauver vers les profondeurs des bois ; mais, remarquant que la paysanne portait un enfant dans ses bras, elle changea d'avis. « Je voudrais bien voir, murmura-t-elle, si un enfant des hommes peut être aussi beau que le mien. »

Elle s'accroupit derrière un fourré de ronces et attendit.

Comme le paysan et sa femme passaient devant elle, elle tendit le cou pour regarder l'enfant, mais les chevaux apercevant soudain l'horrible grosse tête noire de la troll, se cabrèrent et prirent le mors aux dents. La paysanne, qui avait les bras encombrés par l'enfant, faillit être désarçonnée. Elle poussa un cri de frayeur, puis se pencha instinctivement en avant pour saisir les guides. L'instant d'après le père et la mère avaient disparu, emportés par la course folle des bêtes emballées.

La femme du troll renifla de dépit de n'avoir pu satisfaire sa curiosité, ni voir l'enfant. Mais brusquement elle se calma : l'enfant était là par terre, devant elle. Sa mère l'avait lâché quand son cheval se cabrait ; par bonheur, le petit était tombé sur un tas de feuilles sèches et de brindilles, et n'avait aucun mal. Il criait de frayeur, mais lorsque la troll se pencha sur lui, il fut si surpris et si amusé qu'il se tut immédiatement, et tendit la main pour tirer la barbe qu'elle avait toute noire.

Stupéfaite, la troll regarda l'enfant des hommes. Elle examina les doigts frêles et minces aux ongles roses, les yeux bleus limpides, et la petite bouche vermeille. Elle tâta les cheveux soyeux et passa la main sur les joues, de plus en plus étonnée. Elle ne revenait pas de le voir si blanc, si rose, si délicat.

Brusquement, elle se débarrassa de sa hotte d'écorce, en retira son propre petit et le posa à côté de l'autre. À les voir si différents, elle ne put se dominer, et se prit à hurler.

Pendant ce temps, le paysan et sa femme étaient enfin arrivés à maîtriser les chevaux, et avaient rebroussé chemin pour chercher l'enfant. La troll les entendit qui approchaient, mais elle ne pouvait se rassasier de regarder le bel enfant humain. Enfin, quand ils furent presque en vue, elle prit une brusque résolution : elle laissa son propre petit par terre, au bord du fossé, s'empara du petit homme, le fourra dans sa hotte d'écorce, la chargea sur son dos, et détala.

À peine avait-elle eu le temps de disparaître que le paysan et sa femme débouchaient sur le chemin. C'étaient des gens opulents, très estimés, propriétaires d'une belle ferme dans la fertile vallée, au pied de la montagne. Ils étaient mariés depuis plusieurs années et n'avaient pas eu d'enfant avant celui-ci, aussi étaient-ils désespérés de sa perte.

La femme, qui avait une petite avance, aperçut, la première, l'enfant par terre. Celui-ci criait de toutes ses forces, et elle aurait dû, à ce cri inhumain et féroce, reconnaître que ce

n'était pas son enfant ; mais l'angoisse où elle était l'empêchait de rien comprendre ; elle se félicitait seulement que le petit ne se fût pas tué dans sa chute.

– Voici l'enfant, cria-t-elle à son mari, puis elle se laissa glisser à terre.

Quand son mari la rejoignit, il la trouva assise sur le bord de la route, l'air égaré, ne pouvant croire le témoignage de ses yeux :

« Mais mon enfant n'avait pas des dents pareilles à des crocs, murmurait-elle. Mon enfant n'avait pas des cheveux pareils aux soies d'un sanglier, gémissait-elle d'une voix de plus en plus désespérée. Mon enfant n'avait pas de griffe au petit doigt. »

Le paysan crut que sa femme était devenue folle, et sauta rapidement en bas de sa monture.

– Regarde donc l'enfant, et dis-moi ce qu'on lui a fait ! dit-elle en lui tendant le petit. Il le reçut dans ses bras, mais à peine l'eut-il vu, qu'il cracha par trois fois et le jeta loin de lui.

– C'est un petit troll, cria-t-il. Ce n'est pas notre enfant.

La femme restait toujours assise par terre comme paralysée. Elle était lente à comprendre, et ne s'expliquait pas ce qui s'était passé.

– Que fais-tu de l'enfant ? s'écria-t-elle.

– Mais tu ne vois donc pas que c'est un enfant substitué ? Les trolls ont volé notre petit pendant que nos chevaux s'emballaient, et nous ont laissé un des leurs.

– Mais où est le mien alors ? gémit la femme.

– Il est chez les trolls, répondit le mari sans ménagement.

La femme comprit enfin toute l'étendue de son malheur. Elle pâlit affreusement, et le mari crut qu'elle allait rendre l'âme.

– Notre enfant ne peut pas être loin, dit-il pour la calmer. Nous allons explorer la forêt.

Il attacha les chevaux à un arbre, et pénétra dans le taillis. La femme se leva pour le suivre, mais elle s'aperçut que le petit troll était couché à portée des sabots des bêtes qui piétinaient, inquiètes de sa présence. Elle frissonna de dégoût à l'idée de toucher au petit monstre, mais elle le changea quand même de place, pour que les chevaux ne lui fissent pas de mal.

– Voilà le hochet que notre petit avait à la main quand tu l'as laissé tomber, cria le mari. Je suis donc sur la bonne piste.

La femme accourut, et ils s'enfoncèrent ensemble dans la forêt. Mais ils ne trouvèrent plus trace d'enfant ni de troll, et, comme la nuit tombait, ils durent renoncer à leurs recherches. La pauvre mère pleurait et se tordait les mains ; le mari, sombre, marchait les dents serrées, ne disant pas un mot pour la consoler. Il était d'une bonne vieille famille qui s'éteindrait avec lui s'il n'avait pas de fils ; il en voulait à sa femme d'avoir laissé tomber l'enfant, mais devant son désespoir, il ne lui en fit aucun reproche direct.

Il l'aida à remonter à cheval, et elle ne pensa au petit troll qu'une fois installée sur sa selle.

– Qu'allons-nous faire du petit troll ? dit-elle.

– Au fait, où est-il ?

– Il est là sous le buisson.

– Il est bien où il est. Qu'il y reste ! répondit le paysan avec un rire amer.

– Mais nous ne pouvons le laisser là en proie aux bêtes ! objecta-t-elle.

– Si, certainement, on va le laisser, riposta-t-il brièvement, en posant le pied dans l'étrier.

Au fond d'elle-même, la femme ne pouvait que donner raison à son mari : ce n'était pas à eux à s'inquiéter des enfants des trolls ; aussi fit-elle faire quelques pas à son cheval pour suivre son mari, mais ce fut plus fort qu'elle.

– C'est pourtant un enfant, dit-elle. Je ne puis le laisser manger par les loups. Donne-le-moi, veux-tu ?

– Jamais de la vie. Il est bien là.

– Si tu ne me le donnes pas maintenant, je sens que ce soir je serai forcée de revenir le chercher, dit la femme désespérée.

– Je crois que les trolls ne se sont pas contentés de voler mon enfant. Ils ont aussi tourné la tête à ma femme, gémit le mari. Il alla cependant chercher le petit, et le lui tendit, car il avait un grand amour pour sa femme, et avait l'habitude de lui céder en tout.

Le lendemain, le bruit du malheur se répandit dans tout le pays, et les gens expérimentés et sages venaient donner des conseils et des avertissements. « Celui qui a eu le malheur d'avoir eu son enfant échangé contre un troll doit le battre avec un gros gourdin », disait une vieille femme.

– Pourquoi être si dur pour lui ? demanda la paysanne. Il a beau être vilain, il n'a pourtant pas fait de mal, lui.

– C'est parce que si l'on bat le petit troll jusqu'à ce que son sang coule, la mère troll arrive en coup de vent, se jette sur son petit, vous lance le vôtre, puis s'envole avec le sien. Je connais bien des gens qui ont ainsi retrouvé leur enfant.

– C’est vrai, acquiesça une voisine, mais ces enfants-là n’ont jamais vécu longtemps.

La paysanne les écoutait, mais se disait qu’elle n’aurait jamais le cœur d’user de ce moyen-là.

Le soir, comme elle restait un moment seule avec le petit troll, un regret douloureux la saisit, et un désir violent de revoir son enfant.

« Peut-être devrais-je quand même essayer du bâton, comme on me l’a conseillé », pensa-t-elle ; mais il lui fut impossible de s’y décider.

À ce moment, le mari entra, un gros gourdin à la main. La femme comprit qu’il allait faire ce qu’elle n’avait pas osé : « Tant mieux, songea-t-elle. Je suis trop bête. Je ne pourrais jamais faire souffrir un enfant innocent, même pour sauver le mien. »

Mais à peine le paysan eut-il administré le premier coup au petit que la femme se précipita et lui arrêta le bras :

– Non, non, cria-t-elle. Ne le bats pas, je t’en prie, ne le bats pas !

– Tu ne tiens donc pas à revoir ton fils ? dit le mari en essayant de se dégager.

– Si, si, mais pas de cette façon-là, protesta la femme.

Le paysan leva le bras pour frapper encore, mais la femme s’était jetée sur le petit, de sorte que ce fut elle qui reçut le coup.

– Seigneur Dieu ! s’écria le mari. Je vois que tu comptes faire tant et si bien que notre enfant restera toujours chez les trolls.

Il resta un moment à attendre, mais la femme couvrait toujours le petit de son corps. Alors il jeta le bâton et sortit, dépité et désolé. Il se demandait pourquoi il n’avait pas exécuté sa vo-

lonté malgré sa femme, mais il y avait quelque chose en elle qui le dominait.

Quelques jours passèrent encore avec des larmes et du chagrin. Il est toujours dur pour une mère de perdre un enfant, mais il est plus dur encore de le voir remplacé par un autre. La vue de l'intrus ranime toujours les regrets qui ne peuvent plus alors s'apaiser.

– Je ne sais que donner à manger au petit, dit un matin la paysanne à son mari. Il ne mange rien de ce que je lui offre.

– Ce n'est pas étonnant, dit le paysan. Tu ne sais donc pas que les trolls ne se nourrissent que de grenouilles et de souris ?

– Je ne peux pourtant pas aller à la mare lui pêcher des grenouilles, dit la femme.

– Certes, non, répondit le mari. Je trouve d'ailleurs que ce serait une chance s'il mourait de faim.

La semaine se passa presque tout entière, sans que la paysanne pût arriver à rien faire manger au petit. Elle alignait autour de lui de bonnes choses, mais le troll faisait la grimace, et crachait, quand elle voulait essayer de les lui faire goûter.

Un soir que le petit semblait mourant de faim, le chat entra, une souris à la gueule. La paysanne se précipita, la lui arracha, la jeta au petit troll, et sortit vivement pour ne pas le voir manger.

Lorsque le paysan s'aperçut que sa femme ramassait des crapauds et des araignées pour le petit troll, il en eut un tel dégoût, qu'il ne put le cacher. Il lui devenait impossible de lui dire un mot de tendresse. Elle possédait cependant encore un tel pouvoir sur lui qu'il restait à la maison.

Malheureusement les domestiques perdirent tout respect pour leur maîtresse. Ils commencèrent à ne plus lui obéir comme auparavant. Le maître fit semblant de ne rien remar-

quer, et la femme comprit que si elle gardait le petit troll, la vie lui deviendrait un long calvaire. Mais elle était ainsi faite : devant un être que tout le monde haïssait, elle sentait un devoir impérieux de lui venir en aide. Et plus elle eut à souffrir pour le petit troll, plus elle veilla fidèlement à ce que personne ne lui fît aucun mal.

Deux ans se passèrent ainsi. Un jour, la paysanne, seule à la maison, s'occupait à rapiécer un sarrau d'enfant. En cousant elle soupirait : et se disait, « on n'est pas heureux quand on est forcé d'élever un enfant étranger. »

Elle se dépêchait, car les trous étaient larges et nombreux, et les larmes lui obscurcissaient souvent la vue. « Il est certain, poursuivait-elle, que s'il s'était agi du sarrau de mon fils, je n'aurais pas plaint ma peine.

« J'ai bien du mal avec le petit troll ; je ferais certes mieux de l'emmener au fin fond des bois et de l'y perdre.

« Il est vrai que je pourrais m'en débarrasser à moins de frais, reprit-elle un moment après. Je n'aurais qu'à le laisser sans surveillance, et infailliblement il se noierait dans le puits, ou bien, en jouant devant la cheminée, il mettrait le feu à sa robe ; ou encore il se ferait mordre par le chien, ou tuer d'un coup de pied par les chevaux. Il est si hardi, et si méchant. Bêtes et gens à la ferme le haïssent, et si je le perdais de vue, on le ferait bien vite disparaître. »

Elle se leva, et alla jeter un coup d'œil au petit, qui dormait blotti dans un coin de la pièce. Il avait beaucoup grandi, et était plus laid encore que lorsqu'on l'avait trouvé : la bouche avançait comme un groin, les sourcils pointaient comme deux touffes de crins, et la peau du visage était noirâtre.

« Raccommoder tes vêtements, et veiller sur toi, ce ne serait encore rien, disait-elle tout bas. Ce sont les moindres des maux que je subis à cause de toi. Mais mon mari m'a prise en

horreur, les valets me méprisent, les filles de ferme se moquent de moi, le chat crache en m'apercevant, le chien grogne et me montre les dents, et tout cela uniquement à cause de toi.

« Je supporterais peut-être encore d'être détestée par les gens et les bêtes, soupira-t-elle, mais le pis de tout, c'est que je ne puis te voir sans sentir le regret brûlant de mon fils à moi. Hélas ! mon trésor, où es-tu ? Dors-tu sur la mousse et les feuilles, loin chez les trolls, dans la forât sombre ? »

La porte s'ouvrit, et la jeune femme retourna vivement à sa couture. Le mari entrait. Il avait une bonne figure ; il parla plus gentiment qu'il ne l'avait fait depuis longtemps.

– C'est la foire au village, dit-il. Si on y allait faire un petit tour, qu'en penses-tu ?

Heureuse de cette proposition, la femme répondit qu'elle ne demandait pas mieux.

– Prépare-toi alors aussi vite que possible ! lit le mari. Nous serons forcés d'aller à pied, car les chevaux sont aux champs. Mais en prenant par la montagne, nous aurons le temps.

Quelques minutes après, la paysanne réapparut sur le seuil, habillée et coiffée. C'était la chose la plus heureuse qui lui fût arrivée depuis longtemps, et toute à sa joie, elle avait complètement oublié le troll. Soudain une pensée l'éclaira : « Mon mari ne cherche-t-il pas à m'éloigner pour que les valets le tuent en mon absence ? » Elle rentra vite à la maison, et revint, avec le gros bébé sur le bras.

– Ne pourrais-tu pas le laisser à la maison ? dit le mari, mais sans colère et d'une douce voix.

– Non, je n'ose le quitter.

– C'est ton affaire, répondit-il, conciliant, mais il sera lourd à traîner à travers la montagne.

Ils se mirent en route. La marche était, en effet, pénible, caria montée était raide. Il fallait franchir la crête de la montagne avant de rejoindre la route carrossable du village. La femme fut bientôt si fatiguée qu'elle pouvait à peine faire un pas, et elle eut beau supplier le gros gamin de marcher un peu seul, ce fut en vain.

Le mari était aimable, et paraissait plus gai qu'elle ne l'avait jamais vu depuis la perte de leur enfant.

– Donne-moi le petit un moment, proposa-t-il. Tu n'en peux plus.

– Ça va, dit la femme ; je ne veux d'ailleurs que tu n'aies quoi que ce soit à faire avec le troll.

– Et pourquoi t'en laisserais-je toute la charge, répondit-il, en lui prenant le petit.

À cet endroit, le chemin était très mauvais. Glissant et inégal, il courait en corniche au bord d'une profonde gorge, et il était si étroit, qu'il y avait juste la place pour une personne. La femme marchait derrière, et tout à coup elle eut peur que son mari ne butât avec l'enfant sur le bras.

– Va doucement, cria-t-elle, car il semblait avancer vite et sans précaution. À peine avait-elle parlé qu'il fit, en effet, un faux pas, et faillit lâcher le petit.

« Si l'enfant était tombé, on en aurait été débarrassé à jamais », dit une voix au fond d'elle. Mais au même instant elle comprit que l'intention de son mari avait été de jeter l'enfant dans la crevasse, puis de faire semblant de l'avoir lâché accidentellement.

« Oui, oui, se disait-elle, il a arrangé cette promenade pour nous débarrasser du petit troll, sans que je me rende compte qu'il l'a fait exprès. Au fond, le mieux serait de le laisser faire. »

De nouveau le mari buta contre une racine, et de nouveau le petit faillit lui glisser des mains.

– Donne-moi l'enfant ! Tu vas tomber avec lui, dit-elle.

– Mais non, répondit-il, je ferai attention.

Mais aussitôt il glissa pour la troisième fois.

Il tendit les bras pour se raccrocher à une branche, et laissa échapper l'enfant. La femme lui emboîtait le pas, et bien qu'elle se fût dit que ce serait un bonheur d'en être quitte, elle se précipita en avant, réussit à saisir un pan du vêtement de l'enfant et le ramena sur la route.

Le mari fit demi-tour. Son visage était transformé, devenu mauvais.

– Tu n'étais pas aussi vive le jour où tu laissas tomber notre enfant, dit-il avec colère.

La femme, frappée au cœur, ne répondit pas. L'amabilité de son mari avait donc été feinte. Elle en était si affligée qu'elle se prit à pleurer.

– Pourquoi pleures-tu ? fit-il durement. C'aurait donc été un si grand malheur si le troll était tombé ? Viens maintenant, autrement nous arriverons trop tard.

– Je n'ai plus aucune envie d'aller à la fête, dit-elle.

– Comme tu voudras ; je n'y tiens pas non plus d'ailleurs, répondit le mari.

Ils rebroussèrent chemin, et, en route, le mari se demandait combien de temps il pourrait encore supporter de vivre avec sa femme. S'il faisait un dernier effort, en lui arrachant l'enfant de force, peut-être pourraient-ils plus tard redevenir heureux ensemble. Il se préparait à lutter avec elle, lorsqu'il rencontra tout à coup son regard qui se posait sur lui, doulou-

reux et tourmenté. Ce regard le vainquit encore une fois, et les choses en restèrent là.

Deux ans se passèrent encore. Alors il arriva, une nuit d'été, que le feu prit, à la maison. Quand les habitants se réveillèrent, les pièces étaient remplies de fumée, et le grenier était un vaste brasier. On ne pouvait songer à combattre le fléau ni même à rien sauver : on avait juste le temps de se précipiter dehors.

Le paysan comptait son monde : on était au complet, et au premier instant personne ne songea au petit troll. Entouré de ses gens, le paysan regardait brûler sa maison.

– Je voudrais bien savoir, dit-il, qui est cause de ce malheur.

– Il ne faut pas le demander, répondirent les valets. C'est certainement le troll. Ne s'est-il pas amusé tous ces temps-ci à ramasser des bouts de bois et des brindilles et à y mettre le feu ?

– Pas plus tard qu'hier, il avait réuni un tas de rameaux secs au grenier, dit une des servantes. Il se préparait à les allumer quand je suis intervenue.

– Il les aura allumés ce soir au lieu d'hier, dit le valet. Vous pouvez être sûr que c'est à lui que vous devez ce désastre.

– Si au moins il pouvait y rester ! dit le paysan. Je ne me plaindrais pas alors de voir brûler ma vieille ferme.

À ce moment, on aperçut la femme qui sortait de la maison en feu, en traînant le troll par la main. Hors de lui, le paysan se précipita, lui arracha le gamin, et le rejeta dans les flammes.

Des langues de feu sortaient par toutes les fenêtres ; la chaleur et la fumée étaient intenses. Une seconde, comme étourdie, livide de terreur, la paysanne regarda son mari. Puis, sans qu'on ait eu le temps de l'en empêcher, elle se précipita de nouveau dans la maison derrière l'enfant.

– Restes-y donc, toi aussi ! cria le mari exaspéré.

Elle ressortit cependant avec l'enfant. Ses mains et ses cheveux étaient brûlés. Personne ne lui adressa la parole quand elle traversa la cour. Elle alla au puits, éteignit quelques étincelles qui s'attachaient à sa jupe, puis s'assit dans l'herbe, le dos contre la margelle. Le petit troll, étendu sur ses genoux, ne tarda pas à s'endormir, mais elle resta toute droite, les yeux tristement fixés devant elle. Des gens passaient sans faire attention à elle ou l'évitaient, tant elle paraissait sinistre.

À l'aube, quand la maison ne fut plus qu'un tas de cendres et de pierres calcinées, le mari vint la trouver.

– Je ne puis plus supporter cette vie, dit-il. Tu sais que je te quitte à regret, mais je ne puis vivre avec un troll. Je m'en vais, et ne reviendrai plus.

En attendant ces paroles et en voyant partir son mari, il lui sembla qu'on lui arrachait le cœur de la poitrine. Elle aurait voulu courir après lui et le retenir, mais le petit troll sur ses genoux était trop lourd. Elle ne se sentait pas la force de le rejeter.

Le paysan s'engagea dans la forêt, en se disant que c'était sans doute la dernière fois qu'il prenait ce chemin familier. Au moment où il arrivait à mi-côte, un petit garçon courut à sa rencontre. Il était mince et élancé comme un jeune arbre. Ses cheveux étaient souples comme de la soie, et ses yeux avaient l'éclat de l'acier : « C'est ainsi qu'aurait dû être mon fils, si on ne l'avait perdu ! soupira le paysan. C'est l'héritier que j'aurais dû avoir, au lieu du sinistre monstre que ma femme s'obstine à garder à la maison… »

– Bonjour, mon petit bonhomme ! salua le paysan. Et où allez-vous donc ?

– Bonjour, dit l'enfant. Si vous pouvez deviner qui je suis, je vous dirai où je vais.

En entendant la voix du petit, le paysan avait pâli.

– Tu parles comme ceux de ma famille, dit-il. Si mon fils n'était pas prisonnier des trolls, je t'aurais pris pour lui.

– Vous avez deviné juste, père, fit le petit. Et puisque vous avez deviné juste, je vous dirai que je vais retrouver ma mère.

– N'y va pas ! dit le paysan. Elle n'a de cœur que pour un horrible troll noir.

– Vous croyez, père ? dit le petit, en regardant son père dans les yeux.

Le paysan était si heureux d'avoir retrouvé son fils, que les larmes lui montaient aux yeux.

– Oui, reste avec moi ! dit-il en prenant le petit dans ses bras, et en le soulevant en l'air. Il avait si peur de le perdre de nouveau qu'il continuait son chemin en portant l'enfant.

Celui-ci se mit à bavarder.

– Heureusement que vous me portez plus prudemment, que vous ne portiez un jour le troll ! fit-il.

– Que veux-tu dire ? demanda le paysan étonné.

– Vous ne vous rappelez pas cette fois-là ? La mère du troll marchait de l'autre côté de la crevasse avec moi dans ses bras, et chaque fois que vous butiez, et que vous étiez sur le point de laisser tomber son fils, elle faisait les mêmes gestes. Je n'ai jamais eu aussi peur. Quand vous vouliez jeter le petit dans la gorge, elle s'apprêtait à m'y lancer à mon tour. Si ma mère ne l'avait pas rattrapé…

Le paysan avait ralenti ses pas ; il interrompit l'enfant :

– Il faut que tu me racontes comment tu vivais là-bas, chez les trolls, dit-il.

– C’était dur parfois, répondit l’enfant ; mais tant que mère était bonne pour le petit troll, eux n’étaient pas méchants pour moi.

– Te battait-on parfois ? questionna le paysan.

– Seulement lorsque vous battiez leur enfant.

– Et on te donnait bien à manger ? poursuivit le père.

– Chaque fois que mère donnait des crapauds et des souris au petit troll, on me donnait du pain blanc et du beurre. Mais lorsque vous offriez de la viande cuite et du pain au petit troll, on m’offrait des serpents et des chardons. La première semaine j’ai failli mourir de faim, parait-il. Heureusement que mère a eu pitié du petit troll !...

À ces mots, le paysan qui avait encore ralenti son pas, fit demi-tour et commença à redescendre le chemin de la forêt.

– Je ne sais si c’est une idée, dit-il après un moment de silence, mais il me semble que tu sens la fumée.

– Ce n’est pas étonnant, répondit l’enfant. On m’a jeté dans le feu la nuit dernière, lorsque vous repoussiez le petit troll dans la maison brûlante. Si mère n’avait pas été là...

Le paysan allongea le pas, mais soudain il s’arrêta net.

– Tu vas me dire comment il se fait que les trolls t’ont laissé partir, dit-il.

– Lorsque ma mère sacrifia ce qui lui était plus cher que la vie, ils n’eurent plus de pouvoir sur moi, dit l’enfant.

– Elle a sacrifié ce qui lui était plus cher que la vie ? fit le paysan.

– Mais certainement, père, en vous laissant partir pour sauver le petit troll, répondit l’enfant.

*

*   *

La paysanne était toujours assise au même endroit, à côté du puits. Elle ne dormait pas, mais était comme engourdie ; elle ne pouvait bouger et ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle, comme si elle avait été morte. Elle s'entendit tout à coup appeler par la voix de son mari, de très loin, et son cœur se reprit à battre. La vie revenait. Elle ouvrit les yeux, et regarda autour d'elle comme sortant d'un profond sommeil. Il faisait grand jour, le soleil brillait, l'alouette chantait ; il semblait impossible qu'on pût être condamné à traîner un gros malheur par un jour pareil. Mais ses yeux tombèrent sur les poutres noircies et les pierres calcinées de ce qui avait été sa maison, sur des gens aux mains noires et aux figures en feu. Elle se dit qu'elle se réveillait à une vie encore plus triste que l'ancienne. Et, pourtant, le sentiment subsistait, tenace, que sa longue misère était terminée. Elle chercha des yeux le troll. Il ne dormait plus sur ses genoux, et elle ne le voyait nulle part. En temps ordinaire, elle se serait immédiatement mise à sa recherche, mais le même étrange pressentiment lui disait que c'était inutile.

De nouveau, elle entendit la voix de son mari qui l'appelait. Cette voix venait du côté de la forêt. Il apparut d'ailleurs au même moment, sur la sente étroite qui menait à la ferme, mais tous les gens qui avaient aidé à éteindre l'incendie coururent au-devant de lui, et le cachèrent à sa vue. Elle l'entendait seulement qui appelait avec insistance.

Sa voix apportait le message d'une grande joie, et elle restait comme clouée sur place. Elle n'osait bouger. Enfin, le mari se détacha du groupe, et vint mettre sur ses genoux un bel enfant.

– Voici notre fils ! Il nous est rendu, dit-il, et c’est toi, toi seule qui l’as sauvé des trolls.

L’ESPRIT SERVITEUR

Krus, Erik Ersson, le cordonnier, et son apprenti, Konstantin Karlsson, avaient été occupés une semaine entière au presbytère à faire des chaussures pour toute la maisonnée, et le samedi soir, vers neuf heures, ils regagnaient leurs foyers qui étaient loin, à l’autre bout de la commune.

On était en automne ; le soleil s’était couché depuis longtemps ; mais ils ne marchaient cependant pas dans l’obscurité, car le ciel était clair et la lune brillait. C’était une belle nuit. Le lac devant le presbytère s’étendait poli comme un miroir, traversé d’un chemin argenté, et le long des champs, tous les brins d’herbe portaient à leur pointe une goutte de rosée que la lune transformait en perle fine. Ils ne rencontraient la nuit qu’en traversant quelque boqueteau. L’automne n’était pas encore très avancé ; les feuilles restaient aux arbres, et les dômes de verdure formaient au-dessus de leurs têtes des voûtes profondes et noires.

Ils se sentaient comme rouillés, déshabitués de la marche, après ces six jours de travail assidu ; ils soufflaient sous le poids des sacs à outils, et ni l’un ni l’autre ne parlait.

Le chemin du presbytère passait devant le cimetière. Lorsque Krus Erik Ersson vit, au-dessus de l’enclos, les antiques croix des tombes, il ralentit la marche, absorbé par ses pensées.

– Ah oui, Konstantin, soupira-t-il enfin, – et sa voix chevrota d'envie comme celle d'une personne qui passerait devant un beau verger dont les fruits ne sont pas pour elle, – si seulement on pouvait avoir un peu de terreau des tombes !

– Du terreau des tombes ? répéta l'apprenti, si surpris qu'il s'arrêta net. Mais vous pouvez en avoir tant que vous voulez, je suppose. Qu'est-ce que vous en feriez ?

Krus Erik s'arrêta également. Il était si saisi par la gravité de ce qu'il allait dire que sa voix ne sortait pas. Enfin il chuchota tout bas :

– C'est ainsi qu'on se procure un « spiritus ». Et celui qui possède un spiritus obtient tout ce qu'il désire. On n'aurait plus jamais besoin de faire une seule paire de chaussures. On pourrait se bâtit une maison haute comme un beffroi, si on en avait envie ; et on pourrait acheter des chevaux et une voiture ; on n'aurait jamais besoin de faire un pas à pied.

L'apprenti, qui était d'une famille pieuse d'où la superstition était bannie, resta stupide, ne pouvant croire que Krus Erik parlât sérieusement.

Ce n'est pas possible que vous croyiez à une pareille baliverne, maître Erik, dit-il.

– Certainement j'y crois, répondit le savetier. Et au lieu de reprendre sa marche il se mit à énumérer des gens qui s'étaient procuré un « spiritus » et à qui tout réussissait :

Il n'arrivait pourtant pas à convaincre l'apprenti. Celui-ci était un jeune gars de dix-sept ans avec une figure bonasse et un peu somnolente. Après un moment de réflexion, il demanda :

– Mais si vous y croyez si fermement, pourquoi ne vous procurez-vous pas un de ces esprits serviteurs ?

Krus Erik répondit d'une voix sombre :

– Je n'en aurai jamais. Ce serait au-dessus de mes forces de m'en procurer un.

Il soupira, remonta d'un coup d'épaule son sac et reprit sa marche.

Konstantin demeura immobile. Un faible intérêt semblait s'être fait jour en lui.

Après quelques pas, Krus Erik s'arrêta de nouveau et se tourna vers son apprenti.

– Tu ne penses pas, Konstantin, commença-t-il, – et sa voix tremblait à l'idée d'une chose aussi inouïe, – tu ne peux pas vouloir dire que je devrais entrer au cimetière ramasser du terreau ?

– Peut-être pas, fit l'apprenti lentement. Puisque vous y croyez je comprends que cela vous serait impossible.

– Je ne passe jamais de nuit devant un cimetière sans songer au spiritus et sans en souhaiter un, reprit Krus Erik ; mais je n'en aurai jamais. Ce n'est donc pas la peine de nous attarder ici, Konstantin.

Il repartit, mais lentement comme espérant d'être arrêté.

L'apprenti ne le suivit pas encore cette fois. C'est que, s'il y avait au monde quelqu'un pour qui il avait de l'affection, c'était Krus Erik. Ses parents étaient si sévères qu'ils n'admettaient ni qu'on rit ni qu'on jouât. Le cordonnier, lui, était de caractère enjoué, toujours des histoires et des plaisanteries aux lèvres, et facile à vivre comme s'il avait eu dix-sept ans, lui aussi. En le voyant se remettre en route, si vieux, si usé, si brisé, Konstantin éprouva une grande envie de lui faire plaisir.

Il donna un coup de pied à une motte d'herbe, ce qui fit voler en l'air des perles de rosée.

– Vous voyez, Krus Erik, s'écria-t-il, je n'ai pas plus peur d'une motte de terre que d'une autre ; et si vous voulez seulement m'attendre un moment, j'irai vous chercher ce que vous désirez.

Tout en parlant il s'était dégagé de son sac et l'avait jeté sur le bord de la route. Puis d'un bond il sauta le fossé, escalada le mur et se trouva dans l'enceinte sacrée avant que Krus Erik eût même le temps de le retenir.

Il fallait d'ailleurs que tout allât vite et surprit le maître, car Krus Erik était un bon père pour ses apprentis et n'aurait jamais laissé Konstantin se risquer la nuit dans un cimetière, s'il avait eu le temps de le lui défendre.

Konstantin aurait très bien pu ramasser quelques poignées de terre sur une tombe près du mur ; mais telle n'était pas son idée. Il n'avait pas souvent l'occasion de se distinguer ; il avait du courage, et il ne lui déplaisait pas que Krus Erik le constatât.

Il s'arrêta enfin devant un tertre au milieu du cimetière, fit sauter du pied une motte d'herbe puis écarta des mains les premières couches de terre. Quand il jugea qu'il était arrivé à une profondeur suffisante, il ramassa un peu de terreau et en remplit les poches de son veston. Comme il ignorait quelle quantité de terre était nécessaire pour un bon « spiritus », il en fit une assez ample provision.

Tout en travaillant, il s'amusait beaucoup, sans la moindre peur. Ses pensées s'occupaient de Krus Erik. Que ferait-il quand il aurait son esprit serviteur à commander ?

Un grand silence et une grande paix régnaient autour de lui. C'était presque vexant de ne rien voir, de ne rien entendre de ce que les gens prétendent voir et entendre la nuit au cimetière. Il n'aurait aucune aventure à raconter au maître en le retrouvant.

Il ramassa la terre éparse, en combla le trou, puis remit soigneusement la motte d'herbe à sa place, le tout très lentement pour faire passer encore quelques moments : Krus Erik ne s'imaginerait pas qu'il s'était trop pressé.

Au milieu du travail, il s'interrompit net et resta immobile. Ce n'était point un revenant qui lui était apparu, mais une pensée, une petite pensée. Il lui sembla soudain qu'il était bien bête de se donner tant de mal pour procurer un « spiritus » à Krus Erik. Pourquoi ne le garderait-il pas lui-même ? Qui, plus que lui, avait besoin de secours ?

En une vision rapide il aperçut une petite maisonnette grise d'une seule pièce, qui était sa maison, et grand homme maigre et triste, malade d'une maladie mortelle, qui était son père, et une femme émaciée, usée, qui était sa mère. Certes oui, il avait besoin d'un spiritus plus que personne autre.

Une feuille se détacha et tomba d'un arbre au-dessus de sa tête. Elle tournoya avec un froissement sec et lui effleura la tête. Il bondit sur ses pieds, jetant autour de lui des regards égarés. Était-il arrivé quelque chose pendant qu'il était à genoux devant le tombeau ? Les morts se réveillaient-ils ? Il y avait comme des chuchotements de tombe à tombe. Il y avait une blancheur qui bougeait dans l'ombre opaque et noire des arbres. Les morts s'y pressaient les uns contre les autres. Ils y avaient été tout le temps. Il sentait que dans un instant il les verrait.

Il eut un moment de terreur, mais il ne se sauva pas. Il demeurait immobile, fixant les yeux sur le même point, n'admettant pas que son regard errât éperdument partout pour guetter des revenants. Il ne voulait pas s'affoler, ne voulait pas revenir, hors d'haleine et tremblant, près de Krus Erik.

Sous son regard ferme les spectres, s'évanouirent. L'air fut comme purifié des maléfices, et il put s'apprêter au retour, ayant recouvré son calme. Quant à garder pour lui-même la terre, il n'y pensait même plus.

À quoi bon ? Ce n'était en somme que de la terre.

Un homme sensé comme Krus Erik pouvait-il croire et aspirer à une chose aussi enfantine ? Voilà bien un objet digne d'envie !

Konstantin enfonça ses mains dans ses poches : un peu de terre ; rien d'autre.

Au même moment, il poussa un cri aigu, prolongé, un cri aussi angoissé et sauvage que si un revenant lui était apparu.

Ses mains enfouies dans les poches n'y avaient point rencontré de la terre mais de pauvres restes d'hommes morts : c'étaient des doigts, des orteils, des globes glissants, des yeux, de la peau, des cheveux emmêlés, de la chair, des éclats d'os, des tendons.

Et tout cela était froid, visqueux, mou, en pleine putréfaction. Konstantin arracha ses mains de ses poches et se mit à courir comme un fou vers la sortie, tout en essayant de retourner ses poches pour les vider et se débarrasser de leur ignoble contenu. Et tout le temps il hurlait, moins de terreur que de dégoût.

Lorsqu'enfin il eut regagné la route, il découvrit Krus Erik qui se sauvait à toutes jambes.

Konstantin ramassa rapidement le sac qu'il avait laissé au bord de la route et le jeta sur son dos. Il aurait voulu courir lui aussi, mais il ne voulut pas se rendre ridicule. Il serra les dents et se força à marcher de son pas ordinaire, ni plus ni moins vite que d'habitude, jusqu'à ce qu'il eût rejoint le savetier qui l'attendait au coin de la mairie.

– Comment vas-tu ? demanda Krus Erik, et comme Konstantin répondait qu'il allait bien, le maître ne fit plus de questions. Car Krus Erik n'ignorait pas que si l'on soupçonne une personne d'avoir vu quelque chose de bizarre, il vaut mieux pas-

ser quelque temps avant de lui en parler. Que le jeune homme eût réussi à ramasser de la terre des tombes, ses poches retournées l'indiquaient assez.

*

*   *

En été et en automne, tant qu'il ne faisait pas trop froid, Konstantin couchait au grenier ; au moyen de quelques planches il s'y était arrangé un petit coin qu'il appelait sa chambre. Ce refuge n'était pas très spacieux : un étroit lit pliant l'occupait presque en entier ; mais son charme résidait en ceci qu'on pouvait y faire la grasse matinée le dimanche. En bas, il aurait été forcé de se lever à temps pour que la mère pût faire le ménage avant d'aller à l'église.

Depuis qu'il travaillait avec Krus Erik, il n'était pas rare qu'il restât au lit jusqu'à ce que la vieille pendule en bas sonnât midi ; mais le lendemain de son aventure au cimetière, il se réveilla à dix heures. Tout lui fut immédiatement présent à la mémoire. Il lui restait comme un dégoût au bout des doigts ; il y sentait des fourmis rien qu'en pensant à l'horreur où ils s'étaient enfoncés.

Ce n'avait certes été que de l'imagination, de la peur, en somme. Il savait bien qu'il n'avait versé dans ses poches que de la terre. Mais Krus Erik avait raison : il n'était pas facile d'entrer la nuit au cimetière pour ramasser de la terre des tombeaux.

Soudain il se leva d'un bond. Si la mère et Krus Erik se rencontraient sur le chemin de l'église et que le maître s'avisât de raconter que Konstantin la veille au soir était entré au cimetière pour chercher à se procurer un « spiritus » ! La mère serait hors d'elle. Il fallait à tout prix tâcher de voir le cordonnier auparavant et lui faire promettre le silence.

Quelque pressé qu'il fût, il n'eut pas le courage de mettre ses chaussures sans les nettoyer d'abord, car elles étaient couvertes de poussière. Il sortit de son sac une boite de cirage et une brosse, et se coiffa la main d'un de ses souliers : des paquets de terre s'en échappèrent.

Konstantin aspira brusquement une forte gorgée d'air, puis la ressouffla avec un sifflement. Il comprenait pourquoi ses souliers étaient pleins de terre : elle y était tombée quand il vidait ses poches. Ses chaussures trop larges bâillaient autour de la cheville. Il n'y avait pas d'autre explication.

Curieusement Konstantin examina les grains de terre : ils ressemblaient à n'importe quelle autre terre. Il le savait bien : ce qu'il avait senti en enfonçant les doigts dans les poches n'était qu'une imagination.

Il vida les deux souliers, et, du bout du pied, réunit en un petit tas la terre éparse.

Il n'y en avait pas beaucoup… Peut-être y en aurait-il quand même assez pour un « spiritus » ?

De nouveau il ouvrit son sac d'apprenti, en tira une petite boîte de métal, plate et ronde, où il conservait des clous et des pointes, la vida et y versa le terreau des tombeaux : Krus Erik allait avoir son « spiritus » ; il verrait que Konstantin était homme à le lui procurer…

Bien que Konstantin se fût à peine donné le temps de goûter au pain et au lait que sa mère avant de partir lui avait préparés, il arriva trop tard à la maison de Krus Erik : le savetier était déjà parti pour l'église. Konstantin pressa le pas dans l'espoir de le rattraper en route, ce qu'il aurait d'ailleurs certainement fait, si ses chaussures ne s'étaient mises à le gêner.

Il ne comprenait pas ce qu'elles avaient : à chaque pas elles quittaient son pied, ce qui n'était jamais arrivé auparavant, et

elles lui écorchaient le talon. La douleur devenait si cuisante qu'il dut s'arrêter.

Il se déchaussa et s'assit au bord de la route. Se rendre à l'église pieds nus lui paraissait une chose impossible ; d'autre part, chaussé, il n'avançait pas. Il avait déjà une ampoule à chaque pied. Comme il restait là, irrésolu et perplexe, une voiture approcha, et dans la voiture il y avait Ost Samuel Andersson et un étranger qui avait l'air d'un monsieur. Ils allaient doucement, ce qui étonna fort Konstantin, car Ost Samuel était marchand de chevaux et conduisait ordinairement son cheval ventre à terre.

Ost Samuel était un vieil ami des parents de Konstantin. Leur maisonnette se trouvait bâtie sur ses terres, et souvent Ost Samuel les avait aidés de ses conseils, notamment depuis que le père de Konstantin avait contracté cette grave maladie qui le retenait presque toujours au lit.

En arrivant en face de Konstantin, Ost Samuel tira sur les guides et demanda au jeune homme où il allait.

Konstantin lui répondit qu'il se rendait à l'église, mais qu'il s'était écorché les pieds et se voyait forcé de regagner la maison.

Ost Samuel lui offrit de monter derrière lui dans la charrette : il ne se rendait pas à l'église, certes, mais à Aspnæs, chez le marguillier, ce serait toujours au moins la moitié du chemin qu'il n'aurait pas à faire à pied.

Konstantin se hissa dans la voiture : c'était un petit commencement de chance.

Devant lui, les deux hommes échangèrent d'abord quelques proposa son sujet. L'étranger avait dit quelque chose si bas que Konstantin n'avait pu distinguer les paroles, mais Ost Samuel avait une voix forte qu'il ne savait modérer. Konstantin entendit qu'il admettait que le jeune homme était un beau garçon et qu'il n'était pas méchant ; mais malheureusement, ajoutait-il, il

manquait d'énergie, et il en aurait eu besoin. Le père était toujours malade, la mère se tuait de travail ; le fils, lui, aimait mieux ne rien faire. Récemment, on l'avait placé en apprentissage chez le cordonnier.

Celui-ci le trouvait plein de bonne volonté, mais ne pensait pas qu'il ferait jamais un cordonnier habile. Il n'avait pas la main, et il était lent.

L'étranger dit encore quelque chose à voix basse : sans doute faisait-il observer à son hôte que Konstantin entendait leur conversation, car Ost Samuel répondit négligemment qu'il n'y avait pas de danger : ce gamin-là n'entendait jamais rien, il dormait debout.

C'était peut-être vrai la plupart du temps, mais, par extraordinaire, ce jour-là Konstantin ne dormait pas. Il entendit non seulement tout ce qu'ils disaient de lui mais leurs autres propos pareillement.

Ost Samuel fit arrêter la voiture à la croisée des chemins pour que Konstantin descendît. Puis les deux hommes s'engagèrent dans le chemin qui montait à Aspnæs.

– Il faudra que tu te dépêches si tu veux arriver à l'église avant que le pasteur descende de la chaire, cria Ost Samuel.

Hélas ! il n'était pas facile pour Konstantin de se dépêcher : l'ampoule de son talon le faisait souffrir à chaque pas. Il n'avançait pas plus qu'une limace. Serait-ce que le « spiritus » ne voulait pas être cédé à une autre personne ?

Quoi qu'il en soit, le service divin avait pris fin et les paroissiens sortaient de l'église avant que Konstantin eût atteint le village.

Un des premiers qu'il rencontra fut le marguillier d'Aspnæs en personne. Il avançait, large et imposant, au milieu de la rue, comme s'il avait voulu la garder pour lui seul. Le jeune apprenti,

qui avait travaillé dans toutes les fermes, le reconnaissait. Il se planta en face de lui et lui tendit la main.

Le marguillier lui tendit à son tour sa main droite qui tenait une canne à grosse pomme d'argent. Il ne se donna pas la peine de changer la canne de main, et Konstantin dut serrer comme il le put le poing fermé autour de la pomme. Il fit comme s'il ne s'en apercevait pas, et annonça promptement :

– Je voulais vous avertir que vous avez du monde chez vous. C'est Ost Samuel et un monsieur de la ville. Je le sais parce qu'ils m'ont laissé monter derrière eux.

– Bon, bon, voilà de grandes nouvelles. Y a-t-il longtemps qu'ils sont arrivés ?

– Il y aura bientôt une heure, mais ils vous attendront car ils veulent acheter votre jument grise.

Chose étrange, Konstantin n'éprouvait ce jour-là aucune timidité devant le marguillier, aucun respect même. Il osa plaisanter avec lui :

– Je sais aussi qu'ils vous ont roulé l'année dernière en vous achetant un cheval, et je sais ce que vaut votre jument et combien ils donneraient, si vous teniez bon.

Au moment de lancer ces derniers mots, Konstantin se remit en route. Il marchait rapidement sans penser à sa souffrance. Le marguillier l'appela, mais le jeune homme fit la sourde oreille et poursuivit son chemin. Alors le gros homme lourd se mit à courir derrière lui pour le rattraper. Konstantin ne fit que presser le pas. Le marguillier apprendrait peut-être à ne plus saluer une autre fois la canne à la main.

Au bout d'un instant, il trouva bon de ralentir. Le marguillier le rejoignit, essoufflé et cramoisi. « Il se vantait, n'est-ce pas, d'en savoir plus qu'il n'en savait réellement ? C'était sans

doute pour avoir le plaisir de voir un homme âgé courir derrière lui à perdre haleine ? »

Konstantin prit un air froissé. À quoi bon raconter ce qu'il savait puisque le marguillier croyait qu'il mentait ?

Le marguillier sembla le mesurer du regard. Puis il mit la main à son gousset, en tira un portefeuille et tendit au jeune homme un billet de cinq couronnes.

– Je ne crois pas que tu mentes, dit-il. Raconte-moi ce que tu as entendu, et je te donnerai ce billet.

L'apprenti cordonnier, qui travaillait encore sans salaire, fut ébloui à la vue d'un si beau billet. Qu'est-ce qu'Ost Samuel aurait dit s'il avait vu cela, lui qui croyait que Konstantin ne voyait, n'entendait rien, toujours endormi ?

Il raconta donc ce qu'il savait et reçut sa récompense.

Comme il continuait sa route, le billet de cinq couronnes dans sa poche, il rencontra soudain Krus Erik.

Immédiatement il se rappela le « spiritus ». L'occasion était bonne pour le lui donner, puisqu'ils étaient seuls sur la route, mais il passa devant son maître sans s'arrêter. C'est tout juste s'il le salua et lui raconta qu'il comptait aller au lac pour pécher la perche : il avait arrangé cette partie la veille avec les jeunes gens du presbytère.

Le « spiritus », au fond de sa poche, y semblait collé. Pour s'excuser vis-à-vis de lui-même, Konstantin se dit qu'il voulait au moins éprouver s'il valait quelque chose avant d'en faire cadeau à Krus Erik.

*

* *

Le lundi matin, quand Konstantin se retrouva devant l'établi étroit et bas en face de Krus Erik, il se sentit malheureux comme il ne l'avait jamais été. Il savait du moins une chose, c'est qu'il donnerait le « spiritus » à son maître : il ne voulait plus jamais avoir rien à faire avec ce sortilège.

La veille à la pêche il avait eu une veine inouïe. Tout l'après-midi il avait tiré de l'eau de grosses perches l'une après l'autre, alors que les autres gamins n'avaient rien pris. Il était difficile de se rendre compte d'où cela venait. Évidemment, il avait guetté sa ligne, ne quittant pas un instant le flotteur des yeux, tandis que les autres bavardaient et riaient, mais enfin… Alors ses camarades, agacés, s'étaient lassés de la pêche et avaient repris les rames pour rentrer, et cela au moment même où Konstantin était le plus en train. Et comme les engins de pêche et le bateau étaient à eux, ils avaient gardé aussi les perches. S'ils n'avaient pas été aussi furieux contre la chance insolente de Konstantin, ils auraient partagé les poissons avec lui. Maintenant il rentrait les mains vides.

C'était vexant, mais un ennui autrement sérieux l'attendait chez lui ; Ost Samuel était venu trouver ses parents pour se plaindre de Konstantin. Il avait voulu aider un ami à acheter un cheval pour faire la paire avec un autre qu'il avait déjà. Et par la faute de Konstantin, ils avaient dû payer beaucoup trop cher la jument grise du marguillier.

C'était le marguillier lui-même qui avait éventé la mèche, une fois la vente conclue. Et voilà que les parents de Konstantin connaissaient ainsi l'histoire des cinq couronnes.

Ils étaient outrés et effrayés : que deviendrait-on si Ost Samuel les abandonnait ? La mère ne s'expliquait pas quel mauvais esprit s'était emparé de son fils. Jamais il n'avait rien fait de pareil. Comment avait-il pu avoir l'idée de trahir un se-

cret qui ne lui appartenait pas et de faire payer son indiscrétion ? Il était donc un Judas ?

Quant à la coupure de cinq couronnes, la mère l'avait réclamée pour la rendre au marguillier. C'était de l'argent du péché.

Konstantin essayait encore de se persuader qu'il ne croyait point que cette terre du cimetière y fût pour quelque chose. Mais, au fin fond de lui-même, il était convaincu que c'était la faute du « spiritus ».

Aussi, ce matin, en partant de la maison, avait-il bien résolu de s'en défaire. Mais, chose étrange, cela lui avait été impossible. Plusieurs fois, il avait mis la main à la poche et avait saisi la boîte pour la tendre à Krus Erik, mais il n'en avait rien fait. C'était merveilleux quand même de posséder une pareille chose ! Et de se demander et d'éprouver si elle avait réellement une pareille force ! Jusqu'ici elle ne lui avait attiré que des misères ; il ne lui semblait pas moins impossible de s'en séparer.

Il était si préoccupé qu'il travaillait plus mal qu'à l'ordinaire, et Krus Erik s'en apercevait. Mais le maître avait une si bonne méthode avec ses apprentis ! Il ne les grondait jamais mais il usait de petites ruses innocentes pour les faire travailler.

– Dis donc, Konstantin, dit-il tout à coup, je viens de dessiner le patron de deux paires de chaussures qu'il faudra que nous achevions aujourd'hui. Si nous faisions chacun une paire et que nous nous amusions à voir qui aura le plus vite terminé la sienne, qu'en dis-tu ?

Le « spiritus », qui était à moitié sorti de la poche, la réintégra rapidement. Konstantin accepta avec joie la proposition de Krus Erik. Quelle meilleure façon de se rendre bien compte si cette espèce de sortilège valait quelque chose ou non ?

Les deux cordonniers sortirent couteaux, marteaux, tenailles, embauchoirs, cuirs, pointes, bref, tous les outils de leur

travail, et les alignèrent devant eux. Puis le maître compta : une, deux, trois, et la lutte commença.

Ils taillèrent d'abord les empeignes et y collèrent la doublure avec de la colle de farine de seigle ; pendant qu'elles séchaient près du feu, ils tordirent le lin pour en faire du fil solide, puis adaptèrent des soies au bout des fils.

Ils achevèrent en même temps ces premiers préparatifs ; mais Krus Erik voyait avec étonnement la façon adroite dont Konstantin tordait son fil et appliquait les soies. Il n'avait plus sa lenteur ordinaire.

Il s'agissait ensuite de tailler la semelle et de la mettre à tremper pour l'assouplir. De nouveau Krus Erik se réjouit de voir avec quelle promptitude le couteau de Konstantin coupait le cuir épais et dur.

Krus Erik avait au début travaillé un peu plus lentement que d'habitude pour ne pas décourager le jeune apprenti, mais bientôt il se rendit compte qu'il fallait y mettre du sien s'il ne voulait pas être distancé.

Ce fut le tour des poinçons et du fil pour coudre la chaussure.

Les mains de Konstantin s'agitaient comme des ailes d'alouettes.

Krus Erik ne résista pas au désir d'examiner de près son travail : l'apprenti ne bousillait-il pas l'ouvrage ?

Konstantin lui montra une piqûre droite et égale, une véritable broderie de perles.

Jusqu'ici l'idée n'était même pas venue à Krus Erik qu'il ne sortirait pas vainqueur de leur tournoi. Mais à cette vue, sa certitude fut un peu ébranlée. Konstantin avait déjà pris de l'avance. Et ses doigts allaient aussi vite que ceux d'un prestidigitateur dans une foire.

Lorsque la cloche sonna le repos de midi, la première chaussure de Konstantin coiffait déjà l'embauchoir, et il tapait à coups de marteau sur la semelle pour la rendre égale et dure. Krus Erik n'était pas aussi avancé. Aucun d'eux ne leva la tête bien que ce fût leur heure de récréation.

Konstantin donna une rapide pensée à la joie dont il saluait en général ce signal ; mais ce jour-là c'était différent, le travail marchait tout seul ; il ne se sentait point fatigué, et rien ne lui paraissait difficile. Il n'avait jamais encore pensé que le travail pût être un plaisir.

On les appela pour dîner. Dès qu'ils eurent avalé quelques bouchées, ils regagnèrent en courant la chambre des valets où ils avaient installé leur atelier.

Les gens de la ferme avaient eu vent de ce qui se passait et, au lieu de faire la sieste, ils venaient regarder les deux cordonniers.

Au début tout le monde considérait comme une chose certaine que Krus Erik allait l'emporter haut la main. Mais, après avoir regardé le travail pendant un moment, on commençait à changer d'avis. L'un après l'autre, les valets félicitaient Krus Erik d'avoir un aussi habile apprenti.

Krus Erik clouait sa semelle. Il frappait inégalement et trop violemment, et tous les spectateurs, sans rien dire, étaient d'avis qu'il ne faisait pas un aussi bon travail que d'ordinaire.

Pour Konstantin, tout allait comme par enchantement, tout s'adaptait, tout s'organisait. Chaque coup de marteau frappait juste.

– Ça fera de belles chaussures, disaient les spectateurs. Tu pourras bientôt t'établir à ton compte.

Les valets partis, les deux cordonniers continuèrent leur travail acharné sans mot dire. Tout à coup Krus Erik poussa un

petit cri : il s'était donné un coup de marteau sur l'ongle du pouce.

Konstantin lui jeta un regard rapide. Personne n'avait jamais été aussi bon pour lui que Krus Erik ; personne n'avait eu autant de patience. Le jeune homme se dit soudain que le maître serait peut-être affligé si l'apprenti arrivait à faire des chaussures mieux et plus vite que lui. Le vieux cordonnier avait l'air presque misérable, courbé et peinant sur sa besogne. Ce n'était peut-être pas franc jeu non plus, car Konstantin s'avouait que, sans le « spiritus », il n'aurait pu travailler ainsi.

Il observa aussi que Krus Erik ne se donnait même pas le temps de plonger son pouce dans l'eau : sans doute craignait-il que Konstantin ne prît trop d'avance sur lui.

L'apprenti eut conscience qu'il devait ménager son vieux maître et aller un peu moins vite ; mais il ne put s'y résoudre. Il avait un si grand plaisir cette fois à travailler.

Comme cinq heures sonnaient, les deux chaussures, posées devant lui, étaient prêtes. Il les poussa vers Krus Erik.

Le maître reposa le soulier qu'il tenait en main et qui n'avait pas encore de semelle, et il inspecta le travail de l'apprenti.

– Tu n'as pas besoin d'en faire davantage aujourd'hui, fit-il lentement. Tu peux t'en aller.

– Nous travaillons ici demain aussi ? demanda Konstantin.

– Je travaille ici, répondit Krus Erik, en levant la tête, – et un regard aigu et haineux vola vers le jeune homme, – mais pas toi. Comment veux-tu que je garde un apprenti qui connaît son métier mieux que moi ?

Konstantin ne répondit pas ; il prit sa casquette et s'approcha de la porte. Sur le seuil, il se retourna. Sa main

s'enfonça résolument dans sa poche, mais elle y resta, ne remonta pas.

– Alors au revoir, et merci ! dit-il en fermant doucement la porte sur lui.

*
*   *

Au clair de lune, Konstantin s'amusait devant la maison à tirer à la cible avec une arbalète.

Il se l'était fabriquée lui-même il y avait des années, quand il était un gamin de douze ou treize ans ; mais il s'était vite lassé de son jouet n'étant jamais devenu habile à tirer : il ne lui était peut-être jamais arrivé de toucher le but.

Et voilà que, ce soir, il enfonçait coup sur coup sa flèche dans le point central d'une petite cible qu'il avait tracée sur le mur de l'étable.

Il était superbe à voir, et fier de lui. Une de ses sœurs était sortie pour le regarder et, l'air avantageux, il plastronnait et tirait gloire de son habileté.

Il sentait un besoin infini de se distinguer et de se faire admirer. Il espérait que la mère le regarderait aussi par la fenêtre.

Mais, au fond de son cœur, il était inquiet et troublé. Le tir à la cible était un dérivatif qu'il avait imaginé pour ne pas penser à Krus Erik, au « spiritus », et à ses malheurs.

Si misérable qu'il se sentît, il s'avouait qu'il aimait le « spiritus » plus que toute autre chose. Il devait en être ainsi des gens adonnés à l'eau-de-vie : ils ne peuvent s'en passer bien

qu'ils sachent que c'est leur ruine. Le « spiritus » ne lui avait attiré jusqu'ici que des ennuis ; néanmoins il se sentait fier et fort et capable de tout, tant qu'il l'avait en poche. Quand les gens ont bu, ils se sentent aussi heureux et crânes, comme lui en ce moment. Cependant ils inspirent l'horreur aux autres.

Il aurait voulu pouvoir demander à quelqu'un si c'était très mal de garder le « spiritus ». Mais à la mère il n'osait parler d'une pareille chose, et il ne pouvait être question d'en causer avec Krus Erik.

Il cessa subitement son jeu et se tourna vers sa sœur qui le regardait. Et cédant soudain au besoin de la conscience, il se mit à lui confier les choses étranges qui lui étaient arrivées.

Elle l'écoutait en silence. Elle ressemblait étonnamment à la mère pendant qu'elle le laissait parler sans l'interrompre, tout le visage empreint d'une muette désapprobation.

Lorsqu'il se tut enfin, elle exigea qu'il racontât toute cette histoire à la mère.

– Alors, tu vas faire la rapporteuse ? fit-il.

– Non, mais je vais aller demander à mère qu'elle vienne ici pour que tu lui parles.

Il eut beau s'y opposer avec véhémence, elle tenait à sa résolution et se leva pour passer outre.

– N'en fais rien, ou je tire sur toi ! cria-t-il en levant l'arbalète et en y ajustant une flèche.

Elle se retourna en riant. L'arme était petite et fragile, la flèche un éclat de bois sans pointe. Ce jouet n'eût pas tué un moineau.

– Tire tant que tu voudras ! J'irai quand même trouver la mère, répéta-t-elle avec obstination.

Au même moment, la flèche s'envola en sifflant et vint la frapper droit dans l'œil.

Elle dut rester longtemps à l'hôpital. Et quand, « près plusieurs mois, elle en revint, elle n'avait plus qu'un œil.

Konstantin était redevenu lui-même pendant cette absence. Il était rentré en apprentissage chez Krus Erik. Il était bon et gentil, un peu maladroit et indolent comme avant.

– Il ne faut pas croire que je visais ton œil, dit-il à sa sœur, je tirais vers le faîte de la maison ; mais, au moment où la flèche partait, on aurait dit que quelqu'un abaissait l'arbalète.

– J'ai bien vu que tu ne me visais pas, répondit-elle.

– Je suis allé « le » reporter au cimetière la nuit même, chuchota-t-il. J'ai eu trop peur.

Elle réfléchissait. Depuis son malheur, elle était devenue comme une vieille femme très sage ; ce n'était plus une enfant.

– Je me demande ce que c'était, dit-elle enfin.

– Ce n'était sans doute rien. Mais je le regrette.

Il ne se passe pas de jour sans que je le regrette.

– Je pense… commença-t-elle avec hésitation. – Si seulement tu croyais, si tu t'imaginais que tu l'avais… tu saurais peut-être tirer, et faire des chaussures aussi bien que si tu le portais sur toi, dans ta poche.

– Non, dit-il. J'ai essayé mais c'est inutile. C'est comme si l'on te disait qu'en t'imaginant que tu as encore tes deux yeux, tu verrais aussi bien que par le passé. Ce sont de ces choses sur lesquelles on n'a aucun pouvoir soi-même.

VIEILLE HISTOIRE DES MONTAGNES

Une jeune vachère travaillait dans un chalet des pâturages en haut de la montagne. Elle faisait du fromage : les deux mains plongées dans la forme, elle pétrissait le caillé de toutes ses forces pour faire écouler le petit-lait.

À côté d'elle, sur l'âtre, une grosse marmite ventrue, pleine de caillé et de petit-lait, bouillait tout doucement en chantant, et la jeune fille trouvait que c'était une société dans sa profonde solitude. Le petit pâtre était parti dans la forêt avec les vaches, et l'aide qu'elle avait eue pendant l'été était redescendue au pays avec une partie du bétail. De fait, elle aurait dû être partie elle aussi. L'automne était venu, tous les autres chalets étaient abandonnés et fermés pour l'année ; mais elle avait été forcée de rester, la meilleure vache laitière n'ayant pas encore vêlé.

En écoutant la marmite, il lui sembla soudain qu'elle changeait de ton. Après avoir chanté et mijoté amicalement et doucement, elle paraissait inquiète et plaintive. On l'aurait dite mécontente de quelque chose.

– Qu'est-ce que tu as ? dit la vachère. N'es-tu pas bien d'aplomb sur tes trois pieds, ou n'as-tu pas assez de bois sous ton ventre ?

Elle se pencha en avant pour examiner la situation ; mais elle ne vit rien d'anormal : la marmite était bien installée dans la

cheminée ou, du moins, dans ce qui servait de cheminée, c'est-à-dire une large dalle reposant sur quatre pierres.

C'est un long travail que de presser un fromage. Et comme cela n'occupe guère les pensées, la vachère continuait à écouter la voix de la marmite. Celle-ci semblait toujours se plaindre, et même elle gémissait.

– Mais quoi donc ? questionna railleusement la jeune fille. Je ne t'ai jamais entendu cette voix pendant l'été. Serais-tu mécontente d'avoir été laissée ici, alors que la plupart des gens, des bestiaux et des ustensiles, ont regagné le pays ?

La marmite ne voulait point entendre raison. Elle allait toujours bougonnant, crachant même avec fureur. Elle rappelait à la vachère la vieille grand'mère, là-bas, à la ferme, qui passait son temps à marmotter, à gronder et à se fâcher parce que personne ne l'écoutait.

La laitière éclata de rire.

– Tu avoueras cependant qu'il n'y avait pas autre chose à faire qu'à patienter puisque la vache à grelots n'avait pas vêlé et qu'on pouvait attendre son veau à chaque instant, dit-elle. Mais maintenant que c'est fait, on partira dès que le veau tiendra sur ses pattes.

Mais elle eut beau raisonner la marmite, celle-ci geignait sur les longues soirées sombres, sur l'éternelle pluie, ronchonnait quelque chose sur les routes défoncées et détrempées et sur les vaches qui s'égaraient dans le brouillard ou s'enlisaient dans les marais.

– Je trouve que vous n'avez franchement pas lieu d'être aussi mécontente, reprit la laitière après un moment – elle était si bien arrivée à se figurer que c'était à sa vieille maîtresse qu'elle répondait qu'elle ne tutoyait plus la marmite. – Vous savez bien que je ne tenais pas tant que ça à rester au chalet avec le petit pâtre, mais vous savez aussi pour l'amour de qui je

cherche à vous montrer que vous pouvez compter sur moi plus que sur les autres domestiques.

La marmite ne répondait que par un ronchonnement furieux.

« Maintenant elle a fini ses jérémiades sur le temps, se dit la laitière. Elle va commencer ses histoires sur les trolls, je l'entends à sa voix ».

La jeune fille savait bien, elle comme tout le monde, que les trolls guettent impatiemment le moment où les gens des chalets sont partis pour s'installer à leur place. Rien de plus naturel. Ils étaient forcément mieux dans les chalets que sous les éboulis de rochers et les amas de fagots où ils habitent d'ordinaire. Mais elle n'avait pas un grand respect des trolls. Ils devaient être assez intelligents pour avoir le bon goût de rester à distance tant qu'il y avait encore du monde aux pâturages.

Mais la marmite tenait bon. C'était tout à fait l'intonation de la grand'mère quand elle voulait imprimer aux jeunes la crainte des trolls dangereux qui hantaient cette partie de la montagne. Car elle-même, la vieille maîtresse, du temps qu'elle était jeune fille, était restée en arrière au chalet pour attendre une vache, comme la laitière maintenant. Or, un soir qu'elle se trouvait dans l'enclos en train de traire les vaches, elle avait entendu une espèce de beuglement qui provenait d'une montagne située un peu au nord de leur pâturage. Cela s'était répété plusieurs fois, et, à force de bien écouter, elle avait fini par distinguer les paroles suivantes : « Trillibacken, Trillibacken, quand pourras-tu quitter la fourmilière ? »

La grand'mère avait immédiatement compris que c'était le troll qui habitait Norrfiœll qui demandait à un autre troll réfugié dans une fourmilière quand il pensait pouvoir emménager dans un des chalets. Elle avait prêté l'oreille pour savoir de quel chalet il s'agissait. Et, en effet, elle entendit la réponse de Trillibacken qui semblait venir de dessous terre. Il n'était pas facile

de le comprendre non plus, car les trolls ont des voix si rauques et si âpres que les mots se distinguent mal. Elle se rendit pourtant compte que Trillibacken répondait : « La vache n'a pas vêlé, Sigrid n'a pas déguerpi. »

« Sigrid », c'était elle-même, la vieille grand'mère. Elle attendit avec impatience la suite de la conversation, et enfin, elle entendit le premier troll qui conseilla l'autre :

– Tue-la avec tes griffes. Cuis-la sur la braise. Une jeunesse de dix-sept ans, saine et grasse, a meilleur goût qu'une chevrette d'un an.

La vieille grand'mère avait compris que les trolls se proposaient de la rôtir et la manger ; et c'est elle qui ne resta pas au chalet. Elle était descendue au pays avec le bétail la nuit même.

Là-bas, à la ferme, les domestiques avaient toujours du mal à garder leur sérieux, lorsque la vieille femme racontait comment les trolls avaient voulu la cuire. Mais ici, au chalet, lorsque la jeune vachère, dans son isolement, songeait à cette aventure, un frisson la secouait.

– Dieu du ciel ! s'écria-t-elle en se tournant vers là marmite. Je crois que vous allez finir par m'effrayer.

Au même moment elle tressaillit comme un poisson dans l'eau, car elle entendit des pas devant la maison.

Il n'y avait plus personne dans la forêt qu'elle-même et le petit pâtre, – qui était loin. C'était donc un troll qui arrivait !

Mais ce ne fut point un troll qui ouvrit brusquement la porte et franchit le seuil : c'était bien un homme, si cela valait mieux. C'était un grand homme maigre avec des cheveux, en broussaille et une barbe sauvage. Pas un seul bout de vêtement tissé par des mains humaines ne le couvrait ; la forêt seule lui avait donné son équipement. L'ours lui avait fourni sa veste,

l'élan ses culottes, l'écureuil son bonnet et le bouleau ses chaussures d'écorce.

Il avait en mains une espèce de long javelot qu'il apporta dans la cabane en entrant. Trois couteaux étaient fixés à sa ceinture.

La jeune fille reconnut immédiatement qu'elle avait en face d'elle un de ces malfaiteurs qui, fuyant la justice humaine, vivaient dans les profondeurs de la forêt. C'était autrement dangereux que ce Trillibacken qui avait voulu manger la grand'mère.

Dans l'étroite pièce où elle se trouvait, il n'y avait qu'une petite lucarne derrière elle et en face l'unique porte où se tenait l'assassin. Les pensées lui trottaient vite par la tête : peut-être l'homme était-il venu pour voir si le chalet était évacué et pour pouvoir, tout comme les trolls, s'y installer. Mais peut-être aussi avait-il des intentions plus dangereuses. Ce qui paraissait certain, c'est qu'il ne s'agissait pas de crier ni d'implorer la pitié : cela ne servirait à rien.

Elle se pencha donc sur le fromage et travailla à le pétrir avec une ardeur redoublée. Mais elle entendit que l'homme s'approchait d'elle à pas feutrés, et soudain il lui avança sous le nez une grosse main velue qui tenait un couteau.

– As-tu jamais vu couteau plus effilé ? demanda-t-il. Et il avait l'air du chat qui joue avec la souris.

Jusque-là, la jeune laitière avait seulement eu peur, mais à l'apostrophe railleuse du voleur elle vit rouge ; sa colère lui inspira soudain la façon de se défendre. Elle saisit l'écuelle qui lui avait servi à ramasser le caillé dans la marmite.

– As-tu jamais senti petit-lait plus chaud ? cria-t-elle en lançant une pleine écuellée du liquide bouillant à la face du malfaiteur.

Celui-ci laissa échapper couteau et javelot, rugit de douleur et recula d'un bond jusqu'au mur. Il resta là, le dos des mains pressé contre les yeux, poussant des hurlements sauvages.

La jeune fille ramassa rapidement le couteau et l'enfonça dans la ceinture de sa jupe ; puis elle reprit son posté près de la marmite, sa meilleure sauvegarde.

Elle écouta un moment en silence les cris de l'homme, puis, comme ils semblaient se prolonger indéfiniment, elle le menaça tout bas :

– Si tu ne te tais pas et ne pars pas immédiatement, je te lancerai encore une écuellée de petit-lait.

– Au secours ! au secours ! au secours ! hurla l'homme en proie à une terreur épouvantable. Au secours, Toste ! À moi, Henrik ! à moi ! au secours, Luder et Broms !

La jeune fille crut entendre un bruit de pas lourds et mous, et, comme malgré elle, elle courut jeter un coup d'œil par la lucarne. Elle aperçut cinq ou six hommes de la même espèce que son agresseur qui se sauvaient éperdument le long de la pente herbue vers la forêt. Elle comprenait que c'était une bande de brigands ; l'un avait devancé les autres pour s'assurer que le chalet était vide. À ses cris désespérés, les camarades croyaient évidemment qu'il était tombé entre les mains d'un ennemi redoutable, et au lieu d'accourir à son aide, ils regagnaient au plus vite la forêt.

– Ceux que tu appelles détalent à toutes jambes, et plus tu appelles, plus ils courent, lança-t-elle.

Le bandit se tut et fit un bond en avant, les bras tendus comme pour l'attraper et l'écraser en l'étreignant.

L'attaque fut si brusque qu'elle n'eut pas le temps de la parer par une nouvelle écuellée de petit-lait. Elle ne put que se

baisser et essayer de passer sous son bras comme en jouant à colin-maillard.

Le bandit courut jusqu'au mur opposé et demeura une seconde à tâter des mains. La laitière ne s'arrêta pas pour s'étonner de cette bizarrerie. Elle ne vit qu'une chose, c'est que le passage vers la porte était libre. Elle en profita : pour se précipiter dehors. Elle eut cependant assez de présence d'esprit pour fermer la porte derrière elle en poussant le verrou et en ajustant rapidement la barre ; puis elle s'élança dans la direction du village.

Elle était persuadée que le bandit la suivait de près, car la mauvaise serrure et la vieille barre pourrie ne devaient pas longtemps tenir enfermé un homme grand et fort comme lui. Il ne la laisserait pas s'échapper et répandre au pays le bruit qu'il y avait toute une bande de brigands dans la forêt. Elle n'osait même pas regarder en arrière. Elle courait toujours. Et tout le temps elle croyait entendre derrière elle le bruit lourd et mou des souples chaussons d'écorce. Elle s'attendait à être prise par ses cheveux qui flottaient derrière elle, à être renversée en arrière et à sentir le coutelas du bandit sur sa gorge.

Quand on descendait au pays avec le bétail, on mettait plus d'une demi-journée à faire le chemin. Mais la jeune fille se coulait à travers les ronces comme une couleuvre, et détalait le long de la sente comme un lièvre. Elle serait là-bas à la ferme à l'heure du dîner s'il ne l'attrapait pas ; et il avait dû perdre sa trace.

À cette idée, elle s'arrêta net. Elle savait que la première question serait pour lui demander ce qu'elle avait fait du petit pâtre et des bêtes.

Elle serra les dents et fronça les sourcils. Elle réfléchit un moment, puis, résolument, elle rebroussa chemin.

La vieille maîtresse n'était pas revenue à la ferme sans les vaches quand elle s'était sauvée par peur des trolls. Jamais plus on ne lui confierait de charges plus importantes qu'aux autres domestiques si elle ne pensait pas avant tout aux bêtes.

Elle remonta donc la pente qu'elle avait descendue si rapidement. Elle n'osait suivre les sentiers tracés ; elle prenait par les taillis et les fourrés, ce qui ne rendait pas la montée plus aisée. Impossible aussi de savoir dans quelle partie de la forêt se trouvaient le troupeau et le gardien.

Elle finit par les rencontrer. Les vaches paissaient paisiblement, aucun bandit ne s'était montré. Il s'agissait donc de reprendre encore une fois la descente. Mais quel cauchemar que de faire passer le bétail à travers la forêt sauvage quand on voulait aller vite et qu'on n'osait trop appeler ! Les vaches s'égaraient l'une après l'autre ; il fallait les chercher et les ramener dans la bonne direction. Le petit veau n'avait pas la force de faire le long chemin : le petit berger et elle devaient le porter alternativement.

Elle était pâle et chancelante de fatigue lorsqu'enfin elle entra dans la cuisine de la ferme. Il faisait déjà nuit, et les gens de la maison étaient attablés autour du souper. Elle aurait voulu se jeter au cou de quelqu'un et pleurer, en se retrouvant parmi ceux qui pouvaient la défendre. Mais il ne s'agissait point de pleurer ; il fallait raconter ce qui était arrivé et se faire aider pour ramener les bêtes à l'étable et pour les attacher.

Tout le monde se leva quand elle apparut. On n'avait qu'à la voir, les cheveux dans le dos, un couteau à la main, et l'on comprenait qu'un drame s'était déroulé dans la forêt.

Au premier instant, personne ne lui demanda ce qu'il y avait : on attendait qu'elle ait pu reprendre haleine.

– Est-ce une vache qui s'est enlisée dans le Marais Noir ? proposa enfin la vieille maîtresse. Elle était la première qui eût assez de présence d'esprit pour poser des questions.

La vachère ne pouvait toujours rien répondre, mais elle secoua la tête et agita les mains : ce n'était pas cela.

– Tu as le même air que ma fille le jour où elle vit notre meilleur cheval passer comme un éclair devant le chalet, un ours sur le dos.

Non, la laitière faisait signe que ce n'était pas encore cela.

Alors la vieille femme hasarda la plus épouvantable de toutes les suppositions.

– Sont-ce les trolls qui t'ont attaquée ?

Son air terrifié faillit faire éclater de rire la jeune fille, et cela la remit assez d'aplomb pour pouvoir enfin répondre.

– C'est bien pire que des trolls ! dit-elle. C'est toute une bande de brigands qui sont venus au pâturage.

Elle raconta la visite du bandit et sa propre fuite qui avait miraculeusement réussi.

On écoutait avec stupeur, et ils étaient tous si angoissés pour elle qu'on oubliait de demander des nouvelles du bétail.

Mais, après le premier moment de saisissement, le fils de la vieille maîtresse, qui était à son tour le maître de la ferme, alla décrocher sa hache pendue au mur.

– Alors nous allons monter au chalet, nous autres, dit-il, pour chercher les vaches et le pasteur.

– Les vaches ! fit la jeune fille en riant de plaisir, les vaches sont là dans la cour, et je voulais seulement vous demander de nous aider, le pâtre et moi, à les ramener à l'étable. Car je ne me sens plus beaucoup de force.

À ces paroles, tous écarquillèrent les yeux, et on vint lui serrer la main pour la remercier, la vieille maîtresse la première, puis son fils, le maître actuel, et enfin son petit-fils qui serait le maître un jour. Ils la traitèrent tous avec respect et estime comme si elle leur avait révélé qu'elle était la fille de l'homme le plus haut placé du pays.

*
*   *

C'était le printemps. Ragnhild montait les côtes en route pour les pâturages des montagnes. Elle n'était plus fille de ferme mais fermière établie. Le jour de Noël, elle avait épousé Egil, le petit-fils de la vieille maîtresse, et cette fois elle montait vers le chalet à cheval en tête du long cortège. Elle allait en arrière, assise dans la selle de bât au milieu des marmites et des seaux à lait, et entraînait le troupeau à grands appels. Egil conduisait le cheval. Le petit pâtre, l'aide vachère et deux valets de ferme suivaient, le dos courbé sous de lourds fardeaux.

On avait dépassé les prés et les boqueteaux de la plaine et gagné la forêt de sapins ; les animaux avançaient sans qu'on eût besoin de les appeler. Egil en profita pour causer avec sa jeune femme.

– J'ai du mal à comprendre Ragnhild, que tu aies voulu monter au chalet cette année, commença-t-il. Il me semble que tu oublies que tu es ma femme et que tu n'as plus besoin de travailler comme une servante.

Ragnhild étendit ses bras ronds et fermes et rit.

– À quoi alors me serviraient ces bras-là ? dit-elle. Mais sois persuadé qu'il est bien nécessaire au contraire que je m'installe au chalet cet été. Les gens ne songeraient qu'aux ban-

dits, et je ne suis pas sûre qu'on aurait pu les faire monter aux pâturages de la haute forêt si je ne m'étais pas offerte pour y rester avec eux.

– Il y a du vrai dans ce que tu dis, répondit-il, mais plus je pense aux dangers que tu peux courir là-haut, plus je me demande si je n'ai pas eu tort de céder à tes instances. Tu comprends que le bandit est resté dans la forêt ; et il pourrait avoir envie de se venger de toi.

La jeune femme ne fit que rire de ses appréhensions.

– Il y a des gens, dit-on, qui perdent tout courage en se trouvant sous la forêt, essaya-t-elle de plaisanter, et je commence à croire que tu en es. Mais moi, je t'assure que je voudrais revoir ce bandit pour le remercier, car c'est à lui que je dois mon bonheur. Tu n'aurais pas songé à m'épouser s'il n'était venu à mon aide.

– Si seulement nous étions montés tout de suite les chercher, poursuivit le mari, tout à ses appréhensions, nous aurions peut-être pu nous emparer d'eux ! Mais père et grand'mère étaient tous les deux opposés à cette idée, et disaient qu'il valait mieux pour nous autres paysans ne pas engager la lutte avec les bandits de la forêt. Maintenant je vais penser à cet homme tout l'été.

– Mais non, mais non ! fit la femme. Tu sais, bien que je suis née avec de la chance.

– Ah, la chance ! le bonheur ! reprit le jeune homme, cédant de plus en plus à son découragement. Je les vois souvent comme ce morceau de viande que je mets en appât aux loups pour les amener à portée de mon fusil. C'est au moment où tout vous réussit qu'il faut se méfier : le malheur vous a dressé un guet-apens et vous terrasse.

– Je crois que tu te forges autant de craintes que grand'mère, répliqua la jeune femme. C'est la première fois que je m'aperçois que j'ai un mari aussi geignard.

On était arrivé à un fort raidillon. Ragnhild sauta à terre, et les deux jeunes mariés poursuivirent en silence le chemin jusqu'à ce que la côte fût devenue moins abrupte. La jeune femme commençait à comprendre que son mari était sérieusement ennuyé, et elle cherchait un moyen de le tranquilliser.

– Tu me diras si tu trouves que j'ai abusé de ma chance, dit-elle.

– Non, ce n'est pas cela que je veux dire. Mais j'ai si souvent pensé à ce que je te racontais des loups et de l'appât. On dirait qu'ils deviennent sourds et aveugles dès qu'ils aperçoivent le gros morceau de viande. Ils devraient pourtant soupçonner que quelque chose qui s'offre si ouvertement cache un danger, mais ils se disent sans doute : « Aujourd'hui la chance nous sourit » et ils se précipitent dans le piège.

– Tu ne veux pas dire qu'il en est ainsi pour les gens ! s'écria-t-elle, le regardant presque avec effroi. Penserais-tu dire qu'il y a quelqu'un qui nous donnerait la chance et le bonheur simplement pour nous faire oublier la prudence et tomber dans un guet-apens ?

– Quelquefois on le croirait en effet, répondit Egil.

La montée redevenait rude et pénible. Ragnhild se sentait un poids lourd sur son cœur, elle aussi. Elle ralentit la marche et confia le cheval à un des valets. Elle se laissa même dépasser par le troupeau des vaches pour avoir le temps de réfléchir à loisir. Elle se rendait compte qu'il fallait renoncer au séjour dans le chalet des montagnes cet été, sinon son mari se tourmenterait à toute heure du jour.

– Si décidément tu n'aimes pas que je reste là-haut, je rentrerai avec toi, dit-elle enfin.

Le mari sembla très soulagé de cette promesse. Il aurait voulu pouvoir rebrousser chemin tout de suite avant même d'arriver au chalet, mais c'était évidemment impossible. Il fallait se contenter de l'idée qu'elle le suivrait le lendemain quand il redescendrait au pays.

Ragnhild était un peu dépitée d'avoir dû céder au désir de son mari, et pour lui prouver combien peu elle avait peur du bandit, elle dit avoir souvent pensé à lui et à ses camarades au cours de l'hiver : elle aurait même voulu pouvoir lui envoyer à manger. N'était-ce pas le bandit qui l'avait en somme aidée à obtenir ce qu'elle avait le plus souhaité ?

– Ç'aurait pu être une aventure dangereuse pour toi, répondit le mari. On prétend bien que les ours savent ce que c'est que la reconnaissance, mais je n'ai jamais entendu dire que ces malfaiteurs réfugiés dans la forêt la pratiquent.

– Il ne s'agissait pas uniquement de reconnaissance, avoua Ragnhild. Je l'aurais fait aussi pour ne plus rêver de lui. Il venait souvent dans mon sommeil me mettre le couteau à la gorge, m'ordonnant de lui donner à manger.

Une nuit, j'ai rêvé qu'un chien aboyait devant notre porte. Je la lui ouvrais, mais le chien avait pris la figure du bandit et, quand je lui avais refermé la porte au nez, il se prenait à hurler de faim d'une façon si lugubre que le son me restait encore aux oreilles lorsque je m'éveillais.

– Naturellement tu devais rêver de celui qui t'avait tant effrayée, dit le mari.

Il accéléra le pas et reprit son air soucieux et tourmenté. – Nous sommes restés en arrière, poursuivit-il, et nous devrions bien arriver au chalet en même temps que les autres pour surveiller le déballage et l'installation.

Ragnhild le suivit tout en continuant à parler.

– J'ai voulu bien des fois te prier de monter au pâturage avec les valets pour inspecter la maison.

– Tu aurais dû le faire, dit le mari promptement.

– Mais tu comprends que je n'ai pas voulu t'envoyer contre une bande d'assassins pour échapper à des rêves désagréables.

Le mari accéléra encore le pas. La pente était si raide que Ragnhild s'essoufflait en parlant, mais elle continuait quand même.

– Une nuit, je me suis levée en dormant, et j'ai rempli de provisions un havresac que j'ai pris sur le dos ; puis je suis partie pour la forêt. Ce n'est qu'arrivée sur la hauteur derrière la maison que je me suis réveillée. Je ne comprenais d'abord pas où j'étais, mais je savais que je montais au chalet porter de la nourriture aux bandits. J'ai vite rebroussé chemin, pour regagner mon lit.

Le mari ne répondait pas. Il marchait de plus en plus vite. La jeune femme dut courir pour le suivre.

– Tu trouves que j'aurais dû te raconter cela avant ? fit-elle en remarquant son inquiétude.

– Oui, répondit-il durement. Tu aurais dû me le dire plus tôt.

– Jamais un bûcheron ni un charbonnier ne sont descendus de la forêt sans que je leur aie demandé s'ils étaient passés devant notre chalet et s'ils avaient vu les bandits. Ils m'ont toujours affirmé qu'on ne voyait aucune trace de pas humains de ce côté-là.

– Te rappelles-tu ce que je te disais tout à l'heure ? demanda Egil. J'ai peur qu'il n'en soit de toi comme des loups : tu as négligé ce qui devait te servir d'avertissement. Tu as été trop sûre de ta chance. Tu es tombée dans le guet-apens.

Il avait tellement pressé le pas que sa femme pouvait à peine le suivre ; elle ne s'expliquait pas le sens de ces paroles. Elle ne comprenait pas ce qu'il craignait ; mais la contagion de son angoisse l'envahissait pendant qu'elle s'efforçait de lui emboîter le pas.

Enfin, ils arrivèrent en vue du chalet. Les petites maisons basses se blottissaient les unes contre les autres, pareilles à ce qu'elles étaient quand Ragnhild les avait quittées à l'automne. Elles, du moins, n'avaient aucun mal. Le troupeau et les gens s'engageaient justement en bon ordre dans le chemin qui menait à l'enclos.

À ce moment, le mari et la femme remarquèrent en même temps quelque chose de bizarre : dès que les vaches se trouvaient sur la pente herbue entre les maisons, elles se démenaient et se mettaient à se battre à coups de cornes, non pas en jouant mais férocement, furieusement, comme si elles voulaient se tuer. Bientôt ce fut une mêlée épouvantable de bêtes affolées.

– Qu'est-ce qu'elles ont donc ? cria Ragnhild.

Egil ne lui répondit pas. Il courut à toutes jambes vers l'enclos et se précipita au milieu du troupeau.

– Chassez-les loin d'ici ! cria-t-il. Faites-les redescendre dans la forêt.

À coups de gaules, aidé par les valets, il réussit à disperser les bêtes et à les chasser. Dès qu'elles se trouvèrent hors de l'enclos, elles se calmèrent soudain et se laissèrent docilement conduire vers la forêt.

Le bétail parti, Egil monta résolument vers le chalet, en ouvrit la porte mais ne franchit pas le seuil. Il revint vite vers Ragnhild : il était très pâle.

Ragnhild était enfin, à son tour, arrivée dans l'enclos. Elle s'était assise sur une pierre comme n'en pouvant plus.

– Egil, Egil, qu'est-ce que cette puanteur qu'on respire ici ? demanda-t-elle. En général ça sent si bon dans la forêt.

Le mari n'osa pas répondre. Elle reprit :

– Et dis-moi donc, Egil, pourquoi y a-t-il toute une rangée de corbeaux sur le faîte de la maison ?

– Ragnhild ! articula enfin le mari – et sa voix tremblait d'anxiété devant la réponse douloureuse qu'il fallait donner. – Ragnhild, nous allons redescendre tous à la ferme. Nous ne pouvons pas utiliser le chalet cette année. Cet homme qui t'avait menacée et à qui tu as jeté le petit-lait bouillant a dû en perdre la vue. Il n'a pu sortir de la maison, et ses camarades ne sont pas venus voir ce qu'il était devenu. – Mais, ma chérie, ne prends pas cela si à cœur ! C'était un malfaiteur, un assassin. Il est venu pour te tuer. Ce qui est arrivé n'est pas de ta faute. Tu t'es défendue… Non, non, n'y va pas ! Il a été enfermé là tout l'hiver. Il y est encore.

La jeune femme s'était levée d'un bond. Le mari essaya de la rattraper mais elle était trop agile. Elle courut vers le chalet, ouvrit la porte et regarda.

Puis son rire retentit, fort et discordant. Elle retraversa la cour en riant aux éclats, les bras levés en l'air.

– As-tu jamais vu chance plus grande ? cria-t-elle. As-tu jamais vu chance plus forte ?

Avant que le mari pût l'arrêter, elle se précipita vers la forêt, y disparut ; quand on la retrouva, elle était devenue folle.

LE « TOMTE » DE TOREBY

Je me rappelle qu'enfant je passais une fois devant un vieux domaine où l'on savait qu'il y avait un « Tomte ». Les maisons se dressaient, solitaires et laides, sur la rive plate et déserte d'un lac. Aucun jardin n'égayait la haute demeure blanche ; on n'apercevait que trois ou quatre arbres élancés et maigres. L'endroit respirait l'ennui malgré son aspect riche : les communs étaient vastes et bien bâtis ; dans les champs, le blé ondulait, si dru et si superbe qu'il m'en souvient encore aujourd'hui.

Ce qui frappait le plus, c'était une apparence d'ordre extraordinaire. Je me rappelle que nous contournions lentement le domaine pour admirer à loisir les fossés bien entretenus, les chemins droits et bien empierrés, les ponts solidement jetés sur les ruisseaux. Nous admirions aussi les petits bateaux fraîchement peints qui se balançaient au bord de l'eau, et une jetée démesurément longue qui s'en allait loin vers l'eau profonde. « C'est sans doute le « Tomte » qui veut qu'on rince la lessive dans l'eau claire et non pas dans l'eau trouble de la rive », disions-nous.

Personne ne doutait que ce ne fût au « Tomte » qu'il fallait attribuer cet état des choses, les gens de la maison le craignant et le respectant. C'est à cause de lui qu'il ne fallait pas qu'un brin de paille ou un éclat de bois traînât dans la cour ; à cause de lui que l'étable était tenue comme un salon, que les champs ressemblaient aux plates-bandes d'un jardin.

Ce « Tomte » habitait la ferme depuis des temps immémoriaux ; de tout temps il y avait eu des histoires sur lui. J'en raconte une qui date d'environ deux cents ans.

C'était une sombre nuit d'automne ; la pluie ruisselait le long des poutres grises des murs, car, en ce temps-là, la maison d'habitation n'était pas encore crépie ni peinte ; le vent agitait les branches et les rameaux du vieux pommier sauvage poussé contre le pignon de la maison et les faisait battre et fouetter le faîte de la demeure.

Au plus fort de la tempête, une chouette fendit l'air, s'approchant de la maison. Elle avait son nid sous les combles et rentrait et sortait par une petite lucarne sous la gouttière. Mais avant de trouver la petite ouverture, elle fut prise par le vent qui ébouriffa et gonfla son épais plumage et la transforma en une balle ronde qu'il lança contre le mur une ou deux fois. La chouette abandonna alors tout espoir de rentrer chez elle et se posa sur le pommier sauvage où elle hulula la nuit durant.

On aurait pu croire que tout le monde était couché dans la maison ; pourtant une lueur filtrait à travers les volets, un rire bruyant et des voix parfois rompaient le silence.

Sur les onze heures, la vieille gouvernante sortit dans le vestibule, tout habillée encore, les clefs pendues à sa ceinture. La lourde porte d'entrée était fermée par quatre serrures ; la vieille femme travailla un bon moment pour l'ouvrir. Dès qu'elle l'eut entrebâillée, le vent saisit l'occasion pour l'ouvrir brutalement toute grande, jeter une averse de pluie dans la figure de la gouvernante et enfin s'engouffrer triomphalement dans le corridor, où il soulevait les tapis et les « chemins » et les tordait comme des serpents.

La vieille femme réussit pourtant à refermer la porte sur elle ; puis elle plongea dans la nuit noire. Elle marchait vite, comme harcelée par la peur et ne cessait de marmotter : « Que

le Seigneur ait pitié de nous ! Que le Seigneur ait pitié de nous ! »

Elle s'éclairait avec une lanterne de corne, mais elle était si angoissée qu'elle ne profitait guère de sa lumière et barbotait dans les flaques d'eau qu'elle aurait pu éviter. À plusieurs reprises elle s'écarta du petit sentier battu et se trouva dans l'herbe ou dans les ronces qui accrochaient sa robe. Elle semblait ne guère s'en soucier, murmurant toujours la même litanie : « Que le Seigneur ait pitié de nous ! Que le Seigneur ait pitié de nous ! »

Elle atteignit enfin l'écurie, monta un escalier extérieur, qui, étroit et raide, s'accolait à la maison, et s'arrêta enfin devant la lucarne du grenier à foin.

Une lumière faible en sortait ; en se penchant en avant, la gouvernante plongeait les yeux dans une petite pièce, dont les parois supportaient des harnais, des guides, des selles, des courroies. En réalité, ce n'était pas une chambre mais un simple compartiment du grenier. Le foin dépassait les planches en claire-voie ; au milieu du plancher s'ouvrait une trappe par où l'on descendait dans l'écurie. Sur un lit, dans un coin de la pièce, le vieux valet avait pris place.

S'éclairant d'un bois résineux piqué dans un œillet de fer, il lisait la Bible. Il n'avait pas eu le courage de se coucher à cause de l'épouvantable tempête. À chaque instant, il interrompait sa lecture et levait la tête pour écouter le vent, la pluie et le cri de la chouette.

La gouvernante frappa à la porte ; le cocher vint immédiatement ouvrir. Il commença par s'excuser d'avoir une lumière allumée au grenier. Il semblait croire qu'elle était venue attirée par la lueur pour lui reprocher son imprudence. « Je sais bien que c'est dangereux, avouait-il mais j'avais besoin de lire la bonne parole par cette nuit épouvantable. »

La vieille femme ne répondait pas. Elle se laissa tomber sur le bord d'une caisse remplie de ferrailles et de bouts de cuir. Elle était dans une telle agitation que ses lèvres continuaient à murmurer des paroles indistinctes, pendant que ses mains tiraillaient nerveusement son tablier.

Le cocher s'était rassis ; à la regarder fixement il sentait la terreur s'emparer de lui. Ses vieilles et faibles mains se mirent à trembler ainsi que ses mâchoires édentées.

– Auriez-vous rencontré par hasard le « vieux père » ? hasardait-il enfin prudemment et à voix basse.

« Le vieux père », c'était le « Tomte ». On ne le désignait jamais dans la maison sous un autre nom.

– Oh non, répondit enfin la gouvernante, « le vieux père » ne me ferait pas tellement peur. Il ne nous veut que du bien.

– N'en soyez pas trop sûre, dit le cocher ; c'est un maître sévère. Et ces derniers temps, il s'est passé bien des choses ici qu'il n'a pas dû approuver.

– S'il était aussi sévère que tu le dis, je pense qu'il n'aurait pas laissé le commandant mener la vie qu'il mène.

Le cocher s'efforça de la calmer :

– Il ne faut pas oublier que vous parlez du maître.

– Il a beau être le maître, ça ne m'empêche pas de voir qu'il se ruine lui-même et ruine la maison.

– Le commandant est le maître. Il fait ce qu'il veut ici. Nous ne sommes que de pauvres domestiques, répéta le cocher d'un ton sentencieux. Mais soudain sa voix changea et comme secoué d'anxiété, il poursuivit :

– A-t-il donc trouvé encore une autre folie ?

– Je suis restée près de la poste du salon toute la soirée et je l'ai entendu jouer et perdre toute sa fortune, répondit la vieille femme en balançant son corps à droite et à gauche. Et quand il ne lui est plus resté d'argent, il a joué les chevaux et le bétail. Puis le domaine, y a passé, métairie sur métairie, bois sur bois, pré sur pré, champ sur champ, et il perd toujours.

Le cocher se leva à moitié en entendant ces paroles, mais se rassit immédiatement avec le sentiment de son impuissance.

– C'est le commandant qui est le maître, répéta-t-il. Il fait ce qu'il veut de ce qui est à lui. Mais je ne comprends pas que le vieux père n'intervienne pas.

– Il reste toujours ici à l'écurie et ne sait peut-être pas ce qui se passe là-haut, hasarda la gouvernante.

Un silence s'établit. Enfin le cocher le rompit :

– Avec qui joue-t-il cette nuit ?

– Avec le capitaine Duwe, celui qui gagne dès qu'il touche à un dé.

– Cet homme-là est aussi pauvre de cœur que de biens, fit le cocher en réfléchissant. Le commandant ne peut attendre aucune pitié de sa part.

– Bientôt il possédera tout Toreby, conclut la vieille femme.

Le cocher rouvrit la bible, se tourna un peu de côté pour voir clair et se mit à lire.

– J'ai cru perdre la raison en les écoutant, reprit la gouvernante, tant c'était sinistre. Au début ils étaient bien gais tous les deux, et le maître riait à chaque perte. Mais peu à peu ils s'assombrirent ; et maintenant ils ne disent pas un mot sauf leurs enchères, et, à chaque nouveau champ que le commandant perd, il lance un juron, et le capitaine rit.

Le vieux cocher murmurait des choses tout bas en lisant, mais ce n'étaient pas des versets de la Bible. Ses lèvres tremblantes répétaient machinalement : « Métairie sur métairie, bois sur bois, pré sur pré, champ sur champ. »

– À quoi cela nous avance-t-il que vous vous plongiez dans la Bible ? reprit la gouvernante. Si vous étiez un homme, vous iriez lui parler pour lui persuader d'une façon ou d'une autre de s'arrêter avant d'avoir tout perdu.

– J'ai servi assez longtemps dans cette maison pour savoir que, lorsqu'un Siflverbrandt a quelque chose en tête, il n'en démordra pas. Je pourrais aussi bien essayer de ressusciter les morts.

– Ce qui se passe devrait suffire pour faire sortir du tombeau son père et sa mère, dit la gouvernante.

Le cocher referma cependant son livre.

– Le pire, c'est qu'il devrait bien savoir qu'on ne peut pas impunément mener la vie qu'il mène sur un domaine comme celui-ci. Que de fois j'ai dit à feu son père : « Ne donnez pas Toreby à Monsieur Henrik. Il ne sera jamais un maître selon l'esprit du vieux père. Donnez-le plutôt à son frère qui est rangé et sérieux, et laissez à Monsieur Henrik un domaine où l'on a moins de responsabilité. »

– Et maintenant Toreby ne sera ni à l'un ni à l'autre, la maison est en train de passer à ce capitaine Duwe, jusqu'au jour où il la jouera et où elle ira à un autre encore.

Le cocher se leva comme animé d'une brusque résolution. Il boutonna sa veste et s'empara du brandon qui l'éclairait. Son intention était évidemment d'aller trouver le maître.

Mais au moment où il soulevait le bois brûlant pour le faire sortir du support, la flamme éclaira vivement la trappe par où l'on descendait à l'écurie. Et les deux vieux serviteurs aperçu-

rent soudain le « Tomte » sur l'échelle. Il se tenait sur le dernier échelon, petit et gris, en culottes courtes et veston gris aux boutons d'argent. Il écoutait la conversation avec une stupeur et une anxiété qui le clouaient sur place.

Le cocher et la gouvernante détournèrent immédiatement les yeux. Ils faisaient semblant de ne pas l'avoir vu.

– Je crois qu'il est temps qu'on aille se coucher, nous autres vieilles gens, dit enfin le cocher d'un ton qu'il s'efforçait de rendre naturel. Vous savez bien qu'ici on n'a point besoin de veiller la nuit, même si l'on craint un malheur. Il y a quelqu'un qui se charge de ce soin.

– Vous avez raison. Il y a quelqu'un qui s'en charge, acquiesça la gouvernante.

Et sans ajouter une parole, elle s'empara de sa lanterne, baissa la tête pour sortir de la lucarne et descendit l'escalier.

Rentrée à la maison, elle avait l'intention bien nette d'aller se coucher puisqu'elle savait que les veillées inutiles étaient ce que le « Tomte » réprouvait plus que toute autre chose. En outre, elle était persuadée qu'il saurait arranger les choses puisqu'il était renseigné. Mais elle se fut à peine débarrassée de sa lourde trousse de clefs que la curiosité la saisit et la poussa à descendre de nouveau et à s'approcher de la porte du salon.

Dès qu'elle eut mis l'œil à la serrure, elle constata que le commandant Silfverbrandt et le capitaine Duwe étaient toujours là autour de la table de jeu. Le commandant avait l'air affreusement las et épuisé. La gouvernante le trouva changé depuis le court moment qu'elle l'avait quitté : il ne restait rien du bel homme imposant, jeune encore ; il avait pâli et semblait affaissé, des poches sous les yeux, le front ridé et les mains tremblantes. Le capitaine Duwe, lui, était cramoisi, et ses yeux injectés de sang lui sortaient de la tête, mais il cachait son excitation, sous des plaisanteries et des rires forcés.

La gouvernante était là depuis deux minutes à peine, quand Silfverbrandt repoussa sa chaise et s'écria :

– C'est fini, Duwe. Il ne me reste plus que le petit lot de pins au milieu du lac. Il faut me le laisser pour qu'il y ait au moins quelque chose que je puisse appeler mien.

Duwe rit aux éclats, mais ne semblait pas content.

– C'est dommage d'interrompre la partie, dit-il. Puisque vous avez risqué tout le reste, vous pouvez bien aussi risquer cet amas de pierres.

Silfverbrandt s'était mis à arpenter la pièce. On voyait bien que la passion du jeu le possédait encore. Il était moins navré d'avoir tout perdu que de n'avoir plus les moyens de continuer la partie.

– Qu'est-ce que vous opposez à l'îlot ? demanda-t-il.

Duwe réfléchit un moment. La gouvernante comprenait qu'il cherchait un enjeu capable d'entraîner Silfverbrandt à continuer.

– Ton cheval de selle, dit-il enfin.

Silfverbrandt aimait son cheval plus que toute autre chose au monde : aussi se mit-il à jurer et sacrer. Duwe était donc le diable en personne pour le tenter ainsi ?

La gouvernante avait remarqué que chaque fois que le commandant dans sa marche nerveuse arrivait à un coin sombre de la pièce où Duwe ne le voyait pas, il joignait les poings de colère.

– Le plus grave, fit-il enfin, c'est que je commettrai certainement un crime en vous tuant si je vous vois jamais sur mon cheval ou commandant en maître ici.

– Vous ne voulez donc pas qu'un pauvre diable ait sa vieillesse assurée ? dit Duwe en riant. Vous êtes jeune et fort, vous gagnerez vite de quoi acheter un cheval et une maison ailleurs.

Depuis un moment, la gouvernante se demandait comment il se faisait que la porte du salon au vestibule s'entrebâillait et se fermait à chaque instant. En regardant mieux, elle crut bien découvrir chaque fois que le commandant approchait, une main minuscule qui s'avançait par la fente et lui faisait signe.

Silfverbrandt passa devant la porte plusieurs fois sans rien apercevoir, mais soudain il s'arrêta net et y fixa son regard.

– Venez-vous enfin ? appela Duwe.

– Je reviens à l'instant, répondit le commandant en sortant dans le vestibule.

La gouvernante, silencieuse comme une ombre, quitta son poste et passa dans l'office qui possédait une petite fenêtre ouvrant sur le vestibule.

Silfverbrandt se tenait penché sur le « Tomte ». Le « vieux père » avait à la main une petite lanterne qui éclairait faiblement la pièce sombre.

– Que me donnes-tu si je fais en sorte que tu regagnes le domaine ? demanda le « Tomte ».

– Je te donne ce que tu voudras, répondit Silfverbrandt.

Le « Tomte » mit la main à la poche et en tira deux dés.

– Si je te prête ces dés et que tu t'en serves cette nuit, je pense que tu le regagneras, dit-il.

Silfverbrandt tendit la main :

– Donne, donne ! fit-il.

– Pas si vite ! Je ne te les donne qu'à une condition : demain tu joueras avec moi, et c'est moi qui déciderai de l'enjeu, dit le « Tomte ».

À cet instant, la chouette du pommier cria lugubrement. Silfverbrandt leva la tête et écouta.

La vieille gouvernante remarqua que les yeux du « Tomte » étincelaient de haine et de méchanceté. Elle voulait cogner sur le carreau pour mettre son maître en garde contre une alliance pareille. Mais le « Tomte » leva les yeux sur elle et lui lança un coup d'œil terrible. Elle demeura silencieuse sans oser remuer un doigt.

Silfverbrandt aussi semblait s'être aperçu de quelque chose de sinistre. Il avait retiré la main et paraissait sur le point de regagner le salon.

Mais il resta.

– Je ne sais pourquoi je me méfierais de toi, vieux père, dit-il. Tu as toujours pris l'intérêt de cette maison. Tu ne nous veux que du bien. Donne-moi donc les dés. Demain, advienne que pourra, pourvu que cette nuit je rende Duwe aussi pauvre qu'il était en franchissant avant-hier le seuil de cette porte.

Là-dessus il rentra rapidement au salon.

– J'en ai assez de rester ici écouter les hiboux et le vent et la pluie, s'écriait Duwe. Je vais me coucher.

– Je croyais que tu voulais d'abord gagner cet îlot qui me reste ? dit Silfverbrandt en se rasseyant devant la table de jeu.

Il saisit le cornet et agita les dés. Puis Duwe et lui reprirent la partie, et Silfverbrandt gagna coup sur coup. Pendant ce temps, la tempête se calmait, la chouette put réintégrer son nid, la vieille gouvernante, cédant à la fatigue, s'en fut se coucher. Mais Silfverbrandt ne rejoignit son lit que lorsqu'il eut tout re-

gagné, champ sur champ, pré sur pré, bois sur bois, métairie sur métairie et que Toreby lui fut intégralement revenu.

*
* *

Un matin radieux suivit la nuit d'orage : ciel bleu, air frais ; le lac, redevenu calme, brillait comme un miroir.

La vieille gouvernante fut appelée près du maître avant qu'il ne fût levé.

En ouvrant la porte de la chambre à coucher, il lui sembla apercevoir quelque chose de petit et de gris qui passait rapidement devant elle. Elle ne fit que l'entrevoir une seconde, le temps de tressaillir.

Le commandant Silfverbrandt, très pâle, était étendu dans le lit :

– Vous l'avez vu ? fit-il.

– Non, répondit-elle par vieille habitude : on prétendait qu'il ne plaisait pas au « Tomte » que les gens l'eussent aperçu.

– C'était le « vieux père », dit le commandant. Il est parti au moment où vous entriez. Il a joué aux dés avec moi.

La gouvernante regardait son maître bouche bée.

– Le vieux père n'est pas content de moi, poursuivit celui-ci. Il préfère que mon frère ait le domaine. D'ailleurs, vous êtes peut-être du même avis ?

Le commandant avait un air si étrange que la vieille femme ne trouva pas un mot pour répondre.

– Oui. Mais ce ne sera toujours pas Duwe qui l'aura. J'ai au moins cette satisfaction, continua Silfverbrandt. J'avais pensé remercier le vieux père de son aide en veillant à ce que tout, dans la maison, devint comme il le désire. Mais il n'a pas confiance en moi. Il impose des enjeux étranges, le vieux père. Il est pire que Duwe.

La gouvernante se prit à trembler, et ses lèvres murmuraient comme la nuit précédente : « Que le Seigneur ait pitié de nous ? »

– Eh bien, ne restez pas là avec cette figure d'enterrement, interrompit Silfverbrandt. Mais dépêchez-vous d'aller chercher mon uniforme et de le faire brosser. Faites nettoyer le ceinturon et astiquer les boutons. Qu'on me selle aussi mon cheval et qu'on lui mette le harnais de parade ! Je veux qu'on lui peigne bien la crinière, qu'on polisse les étriers et qu'on fasse briller les courroies.

La gouvernante regarda son maître avec ébahissement. Elle obéit cependant et revint l'instant après avec l'uniforme : à Toreby il m'y avait rien qui ne fût propre, astiqué, poli, et soigné.

Le commandant Silfverbrandt se leva, endossa l'uniforme bleu, se coiffa du tricorne, ceignit son sabre et enfila enfin les longs-gants mousquetaires. Il apparut ainsi sur le perron, et sauta sur la selle du cheval qui l'attendait.

Deux fois il fit le tour de la cour, puis il dirigea sa monture vers la rive, à l'endroit où la longue passerelle où l'on rinçait du linge avançait dans l'eau. Il était si beau, si splendide à cheval que tous ses gens sortaient pour le regarder. Et le cocher aussi bien que la gouvernante virent le « Tomte » se pencher hors de la lucarne pour suivre des yeux le maître de la maison.

Arrivé au bord de l'eau, le commandant força son cheval à pénétrer sur l'étroite jetée. Il se tenait en selle, haut et fin comme un héros ; le cheval avançait à petits pas de danse.

Quand ils eurent atteint le bout de la jetée, il y eut une lutte brève entre le cavalier et la bête. Le cheval refusait d'avancer mais à coups de cravache et d'éperons le commandant le força à sauter. D'un bond superbe, le cheval s'élança dans l'eau.

Tous les gens de la maison se mirent à courir vers le lac. Mais le cheval et le cavalier avaient disparu : ils avaient coulé à pic et ne reparurent pas à la surface.

Les valets sautèrent dans les embarcations et parcoururent le lac en tout sens. Tout le monde discutait et proposait des mesures à prendre. Seule la vieille gouvernante restait tranquille. « Tout ce qu'on ferait serait inutile, disait-elle enfin. C'est le « Tomte ». Le commandant aura joué sa vie avec lui ce matin, pour payer l'aide que le vieux père lui a donnée cette nuit. »

Lorsque les gens de la maison, consternés et effrayés, revinrent à la maison, le « Tomte » de Toreby se montra à tous, debout dans la lucarne de l'écurie, agitant en signe de victoire son bonnet rouge.

Car il savait que dorénavant on trouverait de l'ordre et de la tranquillité et une existence grave à Toreby.

UNE HISTOIRE DE HALLAND

Il y a environ cent ans, on voyait dans le sud du Halland une vieille ferme, située en un endroit solitaire près de la côte. Les bâtiments étaient petits et bas, couverts de toits de paille noircie, et la maison d'habitation si vieille qu'elle n'avait pas de plafonds intérieurs et s'éclairait par des lucarnes.

Le nom de cette ferme était Brédané. Elle possédait de grandes terres, mais seules les plus rapprochées de la maison étaient cultivables. Les autres consistaient en vastes champs de sable volant, stériles.

Les vieilles gens racontaient que jadis il y aurait eu tout un village groupé autour de la ferme. C'était au temps où la province était encore boisée et, où de belles forêts de chênes et de hêtres s'étendaient depuis la côte jusqu'à la frontière du Småland. Le village et ses terres se trouvaient alors dans une vaste clairière protégée par les arbres. Mais peu à peu on avait coupé la forêt alentour, puis la forêt de toute la contrée, puis enfin toute la forêt du Halland.

Les paysans de Brédané se félicitaient d'étendre ainsi leurs champs, et de pouvoir lâcher leur bétail dans de grands pâturages, où il était facile de le garder. Il y avait bien quelques geignards : ils se plaignaient du vent qui soufflait constamment depuis que les arbres ne l'arrêtaient plus, ou regrettaient d'être forcés d'aller jusqu'en Småland, pour acheter du bois de chauf-

fage. Mais personne n’entrevoyait un danger dans le déboisement.

Le village de Brédané était situé, nous l’avons dit, près de la mer, et les champs s’étendaient jusqu’aux bords de l’eau. Or, on dit que quelques années après la disparition de la forêt, un automne, il arriva que le vent arracha deux mottes d’herbes flétries du rivage. Sous les mottes d’herbes il y avait le beau sable fin et léger de la mer. Il ne se composait que d’écailles de moules et de coquillages broyées et moulues dans le grand moulin de l’Océan : aussi le vent le souleva-t-il en l’air et le fit-il tourbillonner. Depuis ce moment, le vent ne laissa plus la rive tranquille. L’herbe, sèche comme de la poudre, depuis que la forêt ne maintenait plus l’humidité du sol, se laissait déraciner sans aucune difficulté par le souffle du large. Les taches blondes se multipliaient à vue d’œil, et le sable, s’envolait, dansait en l’air, puis retombait en formant des monceaux clairs et fermes comme en forment les petits grains durs du grésil.

Lorsque les paysans de Brédané virent, pour la première fois, ce jeu du vent, ils n’y attachèrent aucune importance. Mais le printemps suivant ils constatèrent que les champs les plus rapprochés de la mer se trouvaient ensablés.

Ce n’était qu’une mince couche de sable et qui, d’ailleurs, au début, ne semblait guère nuire à la fertilité. Malheureusement l’été fut extrêmement sec et avec de grands vents. Le blé séchait sur pied, laissant à nu l’humus, sec comme de l’amadou, et que tous les jours le vent emportait en tourbillons. Sous la mince couche de terre franche apparaissait de nouveau le sable léger, fin comme de la farine, prêt à entrer dans la ronde du vent. Et, l’été fini, les tempêtes d’automne trouvaient de vastes champs où s’ébattre. Dans le village de Brédané, les paysans les regardaient soulever les masses de sable, les élever dans les nues, puis les rejeter à terre ; les balayer, les amonceler sous forme de vagues et de petites dunes, que le lendemain elles s’amusaient à déformer et déplacer.

D’année en année, le vent ensabla des champs de plus en plus nombreux, laissant aux paysans toujours moins de terres labourables. Ceux-ci s’étaient bien ligués contre le sable, élevant des clôtures et creusant des fossés, mais toujours en vain. En labourant et en hersant, ils avaient l’impression de faire œuvre commune avec le vent ; s’ils laissaient les terres à l’abandon, elles se couvraient si vite d’une couche épaisse de sable, que pas un brin d’herbe ne pouvait la percer.

Outre que le sable volant ruinait les champs, il entraînait aussi une foule de désagréments : il avait formé de petits monceaux sur les seuils des portes quand on les ouvrait le matin ; il vous fouaillait la figure quand on sortait, pénétrait par les cheminées, et s’insinuait dans les casseroles, crissait sous les dents mêlé à la nourriture et, enfin, couvrait les chemins et les sentiers, ce qui rendait la circulation, à pied, comme en voiture, très pénible.

Les habitants du village, excédés, commencèrent, les uns après les autres, à démolir leurs maisons pour les rebâtir plus loin de la côte, dans l’intérieur du pays. Chaque printemps voyait quelqu’un émigrer, et à la fin, il ne resta qu’une seule ferme de tout le village.

On ne s’attendait guère à ce que cette ferme isolée demeurât longtemps ainsi au milieu des étendues de sable. Mais elle demeura. Le paysan propriétaire était de ces gens qui ne se laissent pas chasser. Ce n’est pas qu’il aimât passionnément le pays, et ne pût se plaire ailleurs, mais il ne voulait pas céder, ainsi contraint et forcé. Il préférait rester, s’obstinant à lutter contre l’envahissement du sable.

Son fils et tous ses descendants semblèrent avoir hérité de son esprit, car ils refusèrent tous de se laisser déloger tant qu’ils pourraient manier une bêche pour soutenir la lutte. Et ce n’était pas une lutte facile, personne ne leur ayant enseigné comment la mener. Au lieu de lier le sable par des plantations, ils éle-

vaient des clôtures autour des champs les plus proches de la maison, pour les conserver.

Ces gens-là ne reculaient pas devant la pauvreté que leur opiniâtreté leur imposait. Ils avaient mis leur point d'honneur à demeurer. Au lieu des grands troupeaux de bétail qu'ils avaient possédés jadis, il ne leur restait que quelques vaches et un seul cheval. Mais tant qu'ils pouvaient tirer de la terre de quoi les nourrir, ils pouvaient se maintenir dans leur vieille demeure.

D'ailleurs, ils puisaient du réconfort du fait que cette lutte obstinée et têtue leur assurait une grande estime. Quand le fermier de Brédané passait devant des gens assemblés, on se retournait pour voir celui qui bravait le sable et le vent.

Mais il y a cent ans, au moment où la lutte entre l'homme et les éléments battait son plein, on crut bien, certain jour, que le sable l'emporterait : le fermier de Brédané mourut soudain, à la fleur de l'âge ; le fils qu'il laissait sous la tutelle de sa femme n'avait que quinze ans. C'est donc elle qui devait poursuivre le combat, et bien qu'elle eût la renommée d'être une femme travailleuse et capable, personne ne la croyait assez persévérante pour mener à bien une pareille entreprise. Le fils s'appelait Sigurd. Extérieurement, il tenait de sa mère, qui était blonde et belle. Il semblait doué d'une heureuse nature. Mais le père, de son vivant, l'avait pris pour confident de tous ses soucis, ce qui l'avait fortement déprimé et rendu trop grave pour son âge. La mère et lui étaient de bons amis, très unis. Ils étaient d'accord pour essayer de se maintenir à Brédané et, de se montrer à la hauteur de leur renommée.

Un an environ après la mort du fermier de Brédané, on eut un nouveau valet. Sigurd ne l'avait pas vu avant qu'il entrât en service à la Saint-Michel. La fermière l'avait rencontré à une noce l'été précédent, et l'avait engagé sans demander l'avis de son fils. Le valet s'appelait Jan. Il était grand et élancé, avait des cheveux ardemment roux et des yeux noirs. La maîtresse le reçut presque comme un hôte : un vrai festin l'attendait : du pain

chaud, du beurre frais, du saucisson, un fromage, un gâteau de semoule et de l'eau-de-vie. La table était couverte d'une nappe comme aux jours de fête. Le valet mangea gloutonnement, et Sigurd s'étonna qu'il n'eût pas honte de montrer qu'il arrivait affamé. Pendant tout le repas et toute la soirée, Jan n'arrêta de causer. Il débitait des plaisanteries qui amusaient la mère et les autres domestiques, au point qu'ils se tordaient de rire. Sigurd ne le quittait pas des yeux, mais il ne riait pas.

La mère profita d'un moment où Jan s'en alla à l'écurie soigner le cheval, pour demander à Sigurd ce qu'il pensait du nouveau valet. Sigurd sentait que la mère attendait qu'il s'en déclarât content, mais il ne put se résoudre à donner cette réponse.

– Ne serait-il pas un romanichel ? demanda-t-il.

– Un romanichel, lui ! riposta la mère. Pourquoi veux-tu que ce soit un romanichel ? Ne sais-tu pas qu'ils sont tous bruns, et tu vois bien que celui-ci a les cheveux roux.

– Mais il a des boutons d'argent à son gilet.

– Est-ce une raison pour qu'il soit romanichel ? fit la mère – et dans sa voix se glissait un ton de dépit.

Les jours suivants, Sigurd suivit partout le nouveau valet, et quoi qu'il pût penser de sa race, force lui était bien d'avouer que c'était un rude travailleur. Il était si vif qu'il abattait plus de besogne en un jour que l'ancien valet en quatre. En outre, il était animé d'une telle bonne volonté qu'il en faisait plus qu'on ne lui demandait : il ne se bornait pas à scier et fendre le bois sous le hangar, il le portait aussi à la cuisine. À l'étable, il y avait un portillon qui, depuis des années, ne tenait plus que par un gond ; sans qu'on y eût même fait attention Jan l'arrangea. Il huilait toutes les serrures qui grinçaient, remettait des cercles aux cuves et aux tonneaux, bouchait les trous des clôtures. Et le travail avançait avec des plaisanteries et des rires. Il était indé-

niable que tout le monde se plaisait mieux à la maison depuis l'arrivée de Jan.

Il y avait, sur une planche, dans la grande salle, à Brédané, une bouillotte en cuivre qui, depuis longtemps, était hors d'usage. Un jour, Sigurd s'adressa à Jan, et lui demanda s'il ne pouvait la réparer.

– Je pense que oui, si vous voulez me la montrer, répondit celui-ci.

La maîtresse alla la chercher et la tendit à Jan en lui faisant un petit signe. Jan ôta le couvercle, examina l'intérieur de la bouillotte, puis la posa sur la table.

– Nous allons la faire arranger dès qu'il viendra des forains par ici, dit-il. Il n'y a qu'à la faire étamer.

Sigurd ressentit un grand soulagement à cette réponse : si Jan ne s'entendait pas dans l'art de l'étamage, c'est qu'il n'était pas de la race des romanichels. Le jeune homme n'avait pu résister au charme de Jan, et s'était attaché à lui. Si Jan n'était pas un romanichel, il pourrait rester avec eux.

Mais quelques jours plus tard, l'incertitude de Sigurd revint. La maîtresse avait parlé de la belle musique qu'elle avait entendue dans sa jeunesse, et Jan avait alors été chercher un violon et s'était mis à jouer. Au début, il maniait l'instrument d'une façon lente, comme hésitante, en homme qui ne serait pas très habile en cet art, mais, soudain, il avait rejeté la tête en arrière, ses yeux s'étaient mis à briller et l'archet courait sur les cordes avec force et maîtrise. Il se montra un maître violoniste. L'entrain de son jeu était tel que les femmes ne purent rester en place et commencèrent à danser. Sigurd resta immobile à écouter son jeu. Il n'avait guère entendu de bon joueur avant ce soir-là, et charmé et ravi, il buvait les notes. Mais pendant qu'il écoutait, il lui arriva une chose étrange : un souvenir pénible émergea dans son esprit et lui gâta sa joie. Il voyait une de ces bandes

de romanichels qui parcouraient le pays. Ils entraient dans la cour de la ferme : deux grandes voitures qui semblaient chargées de paquets de chiffons et que traînaient deux pauvres bêtes efflanquées et affamées. Les voitures étaient accompagnées de grands hommes maigres et nerveux, aux visages balafrés de cicatrices, de femmes jaunes et laides, et d'un grouillement d'enfants aux yeux noirs, qui se faufilaient partout et mendiaient tout ce qu'ils voyaient. Le fermier n'était pas à la maison, et les arrivants avaient forcé la maîtresse effrayée à leur donner tout ce dont ils avaient besoin : nourriture, eau-de-vie, foin, laine et vêtements ; lorsqu'ils partirent enfin, la maison avait l'air d'avoir été mise au pillage. Sigurd se rappela soudain cet événement en entendant jouer Jan. Il essaya de secouer ce souvenir opportun, mais quelque chose dans le jeu du valet évoquait la voix de maquignon, criarde, et aiguë de ces gens.

Quelques jours plus tard, Sigurd entra brusquement dans la grande salle où la mère filait.

– Je viens t'avertir que Jan est quand même un romanichel, dit-il.

La mère s'inclina un peu sur son rouet, mais ne cessa pas de travailler.

– Tiens, fit-elle seulement, voilà une nouvelle.

Il y avait quelque chose de moqueur dans le son de sa voix.

– Oui, il est passé à l'instant une roulotte pendant que Jan et moi étions dans la cour. Les gens ont crié quelque chose à Jan, et il a répondu.

– Je ne pense pas qu'il soit défendu de parler aux tziganes, répliqua la mère, sans paraître s'intéresser à la révélation de son fils.

– Mais ils l'interpellaient dans leur langue ; il leur a répondu quelque chose où je n'ai rien compris.

– Et alors tu conclus que Jan, puisqu'il connaît la langue des romanichels, en est un lui-même, répondit la mère du ton le plus insouciant du monde et toujours sans arrêter son rouet.

– Tu ne penses pas ainsi ? fit Sigurd.

Il s'étonnait que la mère prît cette nouvelle aussi placidement.

– Ne sera-t-il pas nécessaire de nous en débarrasser ? ajouta-t-il, car il avait toujours entendu dire qu'on ne pouvait garder un romanichel à son service. Il se rappelait l'ennui de son père le jour où, en rentrant, il avait trouvé la maison dévalisée par les forains. « Cette pauvre maison n'est donc pas assez éprouvée, avait-il soupiré. Ce n'était pas assez du sable, il fallait aussi que les romanichels nous tombent sur le dos. » Dans la soirée le père avait appelé Sigurd près de lui, l'avait placé entre ses genoux et lui avait parlé des romanichels.

« Rappelle-toi bien ce que je te dis, avait-il commencé, et ne l'oublie jamais ! Tu te garderas toujours d'avoir rien à faire avec les romanichels, car ils ne sont pas comme nous autres, et ne le seront jamais. Ils ont quelque chose de sauvage en eux, qui fait qu'ils ne peuvent pas habiter longtemps sous le toit d'une maison, et qui les pousse à errer sur les routes. Ils ne se domestiquent jamais assez pour travailler honnêtement et régulièrement, mais vivent de maquignonnage et de jeu, quand ce n'est pas de mendicité et de vol. Et si, par extraordinaire, un romanichel s'est civilisé assez pour travailler, tu ne le verras jamais rien exécuter de neuf : il ne fera que rapiécer et rafistoler des vieilleries. »

Sigurd revoyait nettement son père, et l'air solennel qu'il avait en lui donnant cet avertissement, où les paroles avaient eu un son grave et menaçant. « Rappelle-toi bien, de ne jamais te fier à un homme de cette maudite race qui n'est pas la nôtre, et qui nous trahira toujours. Ces gens-là sont plus apparentés aux trolls et aux « hommes des torrents » qu'à nous. C'est pourquoi

ils savent lire dans l'avenir, et être meilleurs musiciens que nous, mais c'est aussi pourquoi ils ne seront jamais d'honnêtes chrétiens. Ils ressemblent aux trolls en ceci aussi, qu'ils aiment à se glisser parmi nous, à nous cajoler, à nous flatter et à nous jeter de la poudre aux yeux pour s'introduire comme domestiques chez les paysans, et épouser nos filles et s'emparer de nos terres. Mais malheur à celui qui a accueilli dans sa maison un romanichel ! Le troll en lui ne perd jamais ses droits et apparaîtra un jour. Que le romanichel le veuille ou non, il finira par apporter le gaspillage et la ruine, et par entraîner dans la misère ceux qui ont cru en lui. »

Sigurd se remémorait ces paroles tout en attendant en silence la réponse de sa mère. Elle, de son côté, restait muette, tardant à répondre.

– Il vaudrait mieux, n'est-ce pas ? que vous donniez son congé à Jan aussitôt que possible insista-t-il.

La mère cessa brusquement son travail, leva la tête, et plongea ses yeux dans ceux de son fils.

– Il m'est indifférent de quelle race est Jan, dit-elle. Je compte l'épouser. Vendredi nous allons trouver le pasteur pour faire publier les bans.

Sigurd fut comme changé en statue de glace ; mais ce qui le froissait le plus, c'était le fait qu'on l'avait tenu en dehors de ce qui se tramait, que la mère avait pris une résolution aussi grave sans le consulter.

– Si vous avez déjà tout arrangé entre vous, il est évidemment inutile que je dise rien, répondit-il en se détournant pour sortir.

Mais en ouvrant la porte, il se trouva nez à nez avez le valet. Jan entra dans la pièce avec une expression effroyablement sombre. Son visage était empreint d'une douleur sans espoir.

– J’ai entendu que Sigurd veut que je m’en aille, puisque je suis un romanichel, dit-il en s’approchant de la maîtresse, la main tendue pour un adieu. Il ne me reste donc qu’à reprendre la vie des grandes routes.

– Ne t’occupe pas de Sigurd, répondit la maîtresse. Je lui ai dit que nous comptons faire publier les bans pour notre mariage.

– Il ne faut plus y songer, répondit le valet, et il se laissa aller sur un banc comme abimé de douleur ; les yeux obstinément fixés sur le sol, il resta assis, battant nerveusement sa main de son bonnet.

– Il est inutile d’essayer d’en sortir jamais, fit-il enfin. Quoi qu’on fasse, qu’on travaille jusqu’à rendre l’âme, on sera toujours repoussé. Celui qui appartient à une famille de paysans, ne saura jamais ce que cela veut dire de n’avoir d’autre héritage que l’infamie de la roulotte. Il n’y a pas de salut pour moi, je le savais bien : je suis condamné à reprendre ma vie de maquignon et d’étameur.

La maîtresse s’approcha de lui.

– J’ai vu tes efforts et ta bonne volonté, dit-elle. Je pense que Sigurd a dû les voir aussi. J’espère qu’il a l’esprit assez large pour t’en tenir compte.

– Non, non, ce serait trop demander.

– En tout cas, reprit vivement la fermière, c’est encore moi qui gouverne ici.

– Je ne resterai pas un jour contre la volonté de Sigurd, interrompit le valet. La ferme est son héritage, et je ne voudrais pas, en restant, être cause d’un désaccord entre vous et lui.

Un assez long silence suivit cette déclaration. Sigurd sentait que la mère attendait qu’il priât Jan de demeurer avec eux, et il était lui-même si touché des paroles du valet qu’il aurait

bien voulu pouvoir le faire. Mais l'avertissement de son père au sujet des romanichels, lui était présent à la mémoire. Il y eut en lui une telle lutte qu'il ne put proférer un mot. Il se demandait s'il ne pouvait pas y avoir, par exception, parmi les romanichels, un homme brave et honnête, et si Jan n'était pas cette exception.

Jan, pendant ce temps, ne bougeait pas. Il avait cessé d'agiter son bonnet et, regardait devant lui avec des yeux sombres qui semblaient parcourir des espaces infinis et désolés.

Ce fut la mère qui rompit le silence.

– Je sais quel homme tu serais devenu en restant ici parmi nous, dit-elle. Je ne veux pas que tu retombes dans la misère. Aussi je te suivrai si tu t'en vas.

– Je ne l'accepterai jamais, s'écria Jan. Après avoir vécu comme une paysanne, vous voudriez courir le pays comme femme de romanichel ! Cela jamais, jamais.

Sigurd se taisait toujours. Mais il avait honte de lui-même. Les deux autres étaient prêts à tous les beaux gestes, à tous les actes nobles, tandis que lui restait méfiant et dur.

Le romanichel se leva enfin, et alla vers Sigurd, la main tendue.

– Adieu, Sigurd ! dit-il. Crois bien que je ne t'en veux pas. Tu as entendu dire tant de mal de nous, que tu n'oses avoir confiance. Adieu.

Sigurd ne prit pas la main tendue et ne répondit pas. Il était si écrasé par la noblesse de Jan et par sa propre infériorité qu'il sentait les sanglots lui monter à la gorge. Pour cacher son émotion, il se précipita dehors ; avant d'arriver au vestibule il pleurait bruyamment.

Le lendemain, Sigurd était silencieux et déprimé. Il restait assis devant la maison, sur la planche de chêne qui servait de

banquette, sans s'occuper de rien. Jan vaquait à ses besognes dans la cour, et le jeune homme le suivait des yeux. Jan finit par l'appeler près de lui, et lui parla gentiment, en plaisantant comme à l'ordinaire. Sigurd en fut si heureux qu'il le suivit ensuite partout toute la journée. La mère se montra aussi très douce envers Sigurd, mais il n'y prêta pas grande attention : il était de ceux qui ne peuvent aimer qu'une personne à la fois, et tout l'amour qu'il avait jadis pour elle, il l'avait transporté sur Jan.

Il semblait entendu que Sigurd ne s'opposerait plus au mariage ; aussi les bans furent-ils publiés et les noces célébrées bientôt après. Ce fut d'ailleurs une noce très tranquille. On n'avait invité que les voisins les plus proches. Jan était grave, il ne se mêla pas à la jeunesse, mais resta à causer avec les gens raisonnables. Il produisait une très bonne impression, et plusieurs invités, sur le chemin de retour, émirent l'avis qu'il pourrait bien y avoir des hommes rangés et sérieux parmi les romanichels eux-mêmes.

*

*   *

Deux ou trois semaines après le mariage. Jan et Sigurd entreprirent de creuser un nouveau puits. En bêchant, ils rencontrèrent plusieurs sortes de terre : d'abord une mince couche d'humus, puis une couche de sable fin, enfin du gravier et de l'argile. Parfois ils trouvaient de vieilles lames de couteau et des clefs enfouies au cours des années. À mesure que le travail avançait, ils y prenaient de plus en plus d'intérêt. Ils bêchaient ardemment, plaisantant et riant, curieux de voir quelles nouvelles trouvailles ils feraient : peut-être serait-ce de l'or et de l'argent, disait Jan. Un peu plus bas, ils mirent au jour une seconde couche de sable marin, et sous cette couche une autre es-

pèce d'argile. En l'apercevant, Jan poussa un cri, se pencha et en ramassa une poignée qu'il pétrit entre ses doigts. À la fin il y goûta même.

– Qu'est-ce que je vous disais ? que nous trouverions de l'or, fit-il.

– Qu'est-ce que tu as trouvé ? demanda Sigurd intrigué.

– Je ne dirai rien avant d'être sûr de ce que j'avance, répondit le romanichel.

À ce moment la maîtresse appela Jan.

– Viens m'aider, Jan ! cria-t-elle.

Jan et Sigurd levèrent en même temps la tête, et regardèrent par-dessus les bords de la fosse : deux roulottes de forains étaient entrées dans la cour. Les hommes noirs aux visages grêlés de cicatrices et de coupures, les femmes laides et avachies, et les enfants criards et effrontés suivaient comme d'ordinaire les voitures. Sigurd se sentit inquiet, et il sembla bien aussi que la figure de Jan se rembrunissait.

– Tu vas les chasser, Jan ? fit la fermière d'une voix troublée.

– Comment veux-tu que je les chasse ? répondit Jan en riant. Mais c'est mon père et ma mère et mes frères et sœurs qui viennent voir ce que je deviens.

Il sauta hors du puits et courut au-devant de sa famille. Il y avait cependant comme une espèce d'hésitation dans son maintien, mais plus il s'approchait des siens, plus cette gêne disparaissait ; lorsqu'enfin il fut au milieu d'eux, il écarta violemment les bras, et poussa un cri strident comme un homme qui sort de prison.

Il était comme fou de joie : d'un bond il monta sur le dos d'un des chevaux, y fit quelques pirouettes, puis sauta à terre

pour se colleter avec son frère aîné ; il se roula par terre avec l'essaim des enfants sauvages qui hurlaient de plaisir.

Ce fut un festin ininterrompu durant toute la journée. Jan ne faisait que jouer du violon. On but copieusement, sauf Jan qui jouait toujours. Le soir, on dansa, Jan dansa aussi, mais sans cesser de jouer.

Sigurd restait au milieu d'eux. Il n'aimait pas davantage les romanichels pour les voir de près, mais il ne pouvait résister à l'envie de regarder Jan, et d'écouter son jeu. À mesure d'ailleurs qu'il l'écoutait, il se sentait le cœur plus léger, l'esprit plus insouciant. Pour la première fois de sa vie, il comprenait qu'il peut être bon de vivre. Au fond, il avait toujours vécu sous l'oppression d'une idée : la tâche lourde qu'il s'était imposée, de lutter contre le sable lui, comme ses aïeux, de ne pas laisser péricliter la ferme. Pourtant, ce n'était pas oublier la ferme que de se sentir joyeux pour une fois !

Un hasard bizarre voulut que Jan le romanichel ne continua jamais l'entreprise du nouveau puits. Le lendemain de la visite de ses parents, il dormait encore dans l'après-midi, quand un messager vint le trouver de la part du plus riche paysan de la commune : on suppliait Jan de vouloir bien rendre un grand service. Le paysan mariait sa fille, la maison était pleine de monde qui ne demandait qu'à danser ; or, le ménétrier retenu pour l'occasion avait mandé qu'il était malade ; Jan ne consentirait-il pas à venir jouer ? Jan consentit, et Sigurd l'accompagna. Les noces durèrent trois jours. Quand Jan et Sigurd se retrouvèrent à la maison, ils étaient trop las pour avoir envie de travailler ; Sigurd avait dansé et bu, joué et plaisanté ; il était comme mal éveillé, ne revenant pas de son étonnement que la vie pût offrir de pareilles délices.

Comme par un fait exprès, il devait toujours venir du monde quand enfin ils parlaient de reprendre le travail du puits. La plupart du temps, c'étaient des parents de Jan. Il paraissait apparenté à tous les romanichels de la province, et tous étaient

reçus par lui les bras ouverts. Ces réceptions faisaient une rude brèche dans les provisions de bouche et les greniers de la ferme, et quand Jan se trouvait seul avec sa femme et Sigurd, il se plaignait que sa famille les ruinait. Mais aussitôt que quelqu'un de sa race apparaissait, il n'hésitait pas à les traiter royalement. Parfois on jouait aux cartes, et une fois un romanichel réussit à lui faire perdre une vache. Jan prétendit bien qu'il la lui avait vendue, mais sa femme et Sigurd apprirent vite la vérité.

La vache était à Sigurd comme tout le domaine, et quand il sut que Jan l'avait perdue au jeu, il entra dans une violente colère. Cet incident sembla lui dessiller brusquement les yeux, et lui faire voir l'état de la maison.

La ferme de Brédané était déjà si pauvre qu'il fallait la plus sévère économie pour s'y maintenir. La pauvreté était allée en empirant sous le régime de Jan le romanichel. Sigurd eut l'impression d'avoir vécu toute la dernière année dans un rêve. Il n'avait pas vu combien les champs s'étaient ensablés. Au printemps, Jan avait semé à même le sable, et seuls quelques pauvres brins avaient levé. Le patrimoine de Sigurd semblait bien compromis.

Sigurd rentra à la maison pour parler sérieusement à Jan, mais Jan jouait et, ne voulant pas l'interrompre, Sigurd s'assit et l'écouta. Comme toujours, sous l'influence de cette musique, son esprit se calma. Il songea à la vie si dure, si morne, ai sévère, qu'on avait menée jusqu'à l'arrivée de Jan, et il en vint à se demander si réellement il voulait la recommencer.

Brusquement Jan interrompit son jeu.

– Dis-moi une chose, Sigurd, commença-t-il d'une voix très douce, veux-tu que je m'en aille et que je te laisse tranquille, toi et ce qui t'appartient ?

Sigurd fut tellement saisi, car il réfléchissait justement au moyen de se débarrasser de lui, qu'il ne sut que répondre.

– Tu n’as qu’un mot à dire si tu ne veux plus me voir, reprit Jan.

Le cœur de Sigurd se serra douloureusement à l’idée de se séparer de Jan.

– Non, je veux que tu restes, répondit-il enfin.

– Alors ne me rends jamais responsable du sort de ton patrimoine, dit solennellement Jan, car l’offre que je viens de te faire était sérieuse et réfléchie.

Le temps arriva d’ailleurs très vite, où Sigurd dut s’en aller courir le pays derrière la voiture classique des romanichels. Il ne restait plus rien dans le garde-manger, plus de domestique à la maison, plus de vache à l’étable. Il ne restait plus guère qu’une voiture et un cheval, que Jan n’avait pas permis de vendre. Un jour Jan attela résolument le cheval à la voiture, chargea celle-ci de marmites et de casseroles, de vieilles couvertures et de coussins, de leurs pauvres hardes et, enfin de ses outils d’étamage à lui. Finalement il appela sa femme. Elle sortit de la maison, un nourrisson dans les bras et prit place dans la voiture.

Sigurd n’avait pris aucune part aux préparatifs. Il regardait faire les autres sans bouger.

« Advienne que pourra, je ne quitterai pas la ferme, se disait-il. Dussé-je même mourir de faim ici, je reste. »

Jan et la mère de Sigurd semblaient d’ailleurs considérer comme une question résolue, qu’il resterait. Ni l’un ni l’autre ne disaient un mot pour le faire changer d’avis. Mais, à mesure que l’heure de la séparation approchait, le cœur de Sigurd battait de plus en plus douloureusement. Il leur fit cependant ses adieux, et les laissa partir sans quitter sa place devant la maison. Mais lorsque la voiture sortit de la cour, l’horreur de la solitude s’empara du jeune homme, et il dut se tenir des deux mains à la banquette pour ne pas courir derrière eux. À ce moment, Jan se retourna encore une fois et, regarda Sigurd. Sigurd se leva, et

voyant cela, Jan lui fit signe de venir. En deux ou trois longs bonds, Sigurd rattrapa la voiture et y monta.

Là-dessus, Sigurd suivit Jan pendant deux ans dans ses pérégrinations à travers le pays. En général, lui et Jan marchaient à côté de la voiture où la femme avec l'enfant était assise. Arrivés à proximité d'une ferme, ils s'arrêtaient au bord de la route. La femme entrait seule pour mendier, et pour demander si l'on avait des cuivres à étamer. Le plus dur était de trouver un logis pour la nuit. Souvent ils étaient forcés de dormir à la belle étoile, mais même à cela ils s'y faisaient. Partout où il y avait une foire, fut-ce au fin fond du Småland ou au loin en Scanie, ils s'y rendaient. On s'y rencontrait avec de véritables tribus du peuple ambulant, on vivait avec eux des jours de bombance. Jan buvait sec, et Sigurd prenait l'habitude de boire aussi. Vers Noël, quand les grands froids arrivaient, ils regagnaient Brédané pour y rester tant que duraient les provisions ramassées en mendiant. Les vivres épuisés, ils reprenaient la route.

C'était en somme l'existence nomade des romanichels depuis qu'ils étaient venus en Suède, et Jan ne demandait pas mieux que de la poursuivre toujours. Quel coup de folie l'avait poussé à vouloir se faire sédentaire ? Il avait besoin de se sentir libre, de pouvoir vagabonder au gré de ses caprices.

À les voir, on eût dit que Sigurd était content de sa nouvelle existence, et que l'amitié entre lui et Jan était toujours très vive. Cependant il y avait des indices d'une inquiétude intime qui rongeait Sigurd. Il buvait beaucoup, non pas comme une personne qui aime l'alcool pour lui-même, mais comme une personne qui boit pour noyer un chagrin. Il était aussi devenu fort irritable, et la moindre contrariété le jetait dans une violente colère.

Dans leurs vagabondages à travers le Halland, ils rencontraient souvent de vastes champs de sable, et cette vue rendait infailliblement Sigurd sombre et morose. Un jour qu'ils traversaient une de ces étendues stériles et nues, Jan dit :

– Il y avait ici autrefois de la forêt. Je l'ai entendu dire par mon père. On se demande comment ce pays a pu être ainsi dévasté.

– Ils sont sans doute partis, abandonnant tout, ceux qui auraient dû combattre le sable, répondit Sigurd amèrement.

– Tu crois ? fit Jan promptement. Eh bien, pourquoi ne rentres-tu pas déblayer tes champs à toi ? Personne ne te retient ici.

– Tu sais bien que je ne sais plus travailler, dit Sigurd. Je suis bien près d'être un aussi bon vagabond que toi et les autres romanichels. J'aime l'eau-de-vie et les cartes, et je ne veux rien faire. Je suis exactement comme tu as voulu que je sois.

Un autre jour, le hasard leur avait fait suivre un chemin qui bordait une grande plaine nue.

On y avait fait des essais pour lier le sable, en plantant des pins. Un jeune plant poussait au bord même de la route ; en passant, Jan s'amusa à le déraciner de quelques coups de pied.

– Qu'est-ce que tu fais ? s'écria Sigurd, d'une voix âpre, en fronçant les sourcils.

On aurait dit qu'il allait se jeter sur le romanichel.

– J'envoie promener ce misérable plant, et je voudrais pouvoir en faire autant de tous, répondit Jan.

– Quel mal ce pauvre pin t'a-t-il fait ? demanda Sigurd.

– Je ne saurais t'expliquer à quoi cela tient, dit Jan, mais nous autres romanichels, nous nous plaisons dans les pays où il y a de vastes landes et des espaces ouverts, tandis que là où le paysan plante et sème, nous ne pouvons y tenir à la longue.

– C'est possible, fit Sigurd, mais tu vas me faire le plaisir, de repiquer immédiatement ce pauvre pin.

Jan sembla ne pas comprendre ; il le regarda les yeux écarquillés.

– Replante-le, tu entends, sinon tu verras ce qui t'arrivera le jour où je serai majeur, cria Sigurd.

Jan se pencha sans riposter, et replanta le pin.

En se relevant, il jeta sur Sigurd un regard mauvais et sournois, toujours sans rien dire.

On s'étonnait beaucoup entre voisins que Sigurd, qui était d'une si bonne famille, pût rester parmi les romanichels, et on s'attendait à ce qu'il les quittât quand il aurait atteint sa majorité. S'il avait eu cette intention, il ne put la réaliser, car le jour même de ses vingt-et-un ans, il fut arrêté pour vol d'un cheval. Jan, la mère et lui étaient partis pour un de leurs vagabondages habituels et, ce matin-là, Jan avait réveillé Sigurd pour lui confier la conduite de la voiture, lui-même étant appelé pour jouer à une fête.

– Si tu ne vas pas trop vite, je vous rattraperai bien demain, avait-il dit en partant.

Sigurd réfléchissait à bien des choses ce jour-là, en conduisant et en marchant à côté de la voiture. Il avait toujours endormi ses scrupules en se promettant qu'une fois majeur, il retournerait définitivement à Brédané, reprendre l'œuvre de son père ; mais il se rendit compte ce matin-là, qu'il n'en avait ni le courage ni la force. Toute la propriété était ensablée, il ne restait pas un pied de terre cultivable, et autour de la maison, même contre les murs, le sable formait comme des monceaux de neige. Que ferait-il là-bas ? À quoi bon gaspiller ses efforts à une tâche désespérée ?

À peine Sigurd était-il arrivé à la conclusion qu'il valait mieux abandonner l'idée de se rétablir à Brédané, qu'il s'entendit appeler par deux hommes qui couraient derrière lui. Il arrêta la voiture ; les deux hommes se mirent à examiner son

cheval. C’était un cheval nouveau. Jan l’avait amené la veille au soir en disant qu’il l’avait acheté à un paysan de Frillesås. Or, il semblait que le cheval était volé, et Sigurd qui le conduisait fut arrêté comme voleur.

L’accusation n’inquiéta pas beaucoup Sigurd : il avait une foule de témoins pour témoigner qu’il n’avait point été à Frillesås la veille. Il se laissa conduire en prison très tranquillement, sûr qu’il serait acquitté dès que l’affaire viendrait devant le tribunal.

La première personne que Sigurd aperçut dans la salle d’audience fut Jan. Il se tenait au milieu d’un groupe de romanichels. « Jan les a amenés pour me tirer d’affaire », se dit-il, car tous ces hommes savaient où il était le jour du vol. Mais, lorsqu’on appela les témoins, il se trouva que l’un après l’autre l’avaient vu sur le chemin de Frillesås, voire même dans le village. Il y en avait qui l’avaient rencontré au milieu de la nuit avec le cheval volé.

Jan ne pouvant témoigner, Sigurd attendait impatiemment qu’il se levât pour mettre fin, d’une façon ou d’une autre, à tous ces mensonges. Mais Jan ne fit rien pour lui venir en aide, et à mesure que les choses se gâtaient pour Sigurd, son visage prenait un air de profond navrement. Une fois, leurs yeux se rencontrèrent, et Jan regarda alors Sigurd comme un bon père regarde un fils qui a mal tourné.

En rencontrant ce regard, Sigurd en fut d’abord comme pétrifié. Puis un sourire détendit ses lèvres. Il avait vu que tout ce qui se lisait sur le visage de Jan était faux. Il avait vu que Jan était content, que c’était Jan qui avait organisé le piège, et que Jan s’était arrangé pour le faire condamner.

Et, chose inexplicable, en se rendant compte de la trahison de Jan, une sensation rapide de joie parcourut Sigurd. Il s’en étonna lui-même. Il comprenait qu’il serait condamné aux tra-

vaux forcés pendant plusieurs années et, néanmoins il se sentait comme quelqu'un qui recouvre la liberté.

Quand on l'eut ramené dans sa cellule et qu'il s'y trouva seul, il reconnut qu'il était devenu un autre homme. Dans l'instant où son regard avait plongé dans l'âme de Jan le Romanichel, et y avait découvert qu'au tréfonds il était faux et méchant, Sigurd avait été comme délivré de son enchantement de plusieurs années. Il avait été au pouvoir du vagabond, et il y eut dans son âme une grande joie de redevenir libre. Mais en se réveillant ainsi à la réalité, il se vit aussi tel qu'il était devenu, et en fut effrayé.

Le lendemain, ramené devant le tribunal, il n'essaya guère de se disculper. Peu importe qu'il fût innocent et qu'on le crût coupable ! Il se sentait un grand criminel. Il était dans une disposition d'esprit où il aimait souffrir. En outre, il était content d'être ainsi violemment séparé du passé, de tout ce qui l'avait tenté et séduit.

Quand l'arrêt fut prononcé, Sigurd songea à peine à ce qu'il comportait, car à l'instant même il venait de se juger et de se condamner aux travaux forcés à perpétuité : c'était la lutte de ses pères qu'il décidait de reprendre, toute désespérée qu'elle semblât.

*

*   *

Un jour vint en effet où Sigurd rentra au foyer désert et, vaillamment se mit à l'œuvre. Il s'arrangea pour se faire embaucher l'hiver en Scanie, comme batteur en grange ; au printemps il regagna Brédané, ayant gagné de quoi y vivre jusqu'à l'automne suivant.

Il essaya de faire des plantations de pins, et de semer de l'avoine des dunes pour lier le sable : il travailla sans grand succès, mais opiniâtrement comme il s'était condamné à le faire.

Un jour, il pensa qu'il serait bon d'avoir un puits près de la maison ; il se mit à bêcher à l'endroit où Jean et lui avaient, jadis, commencé à en creuser un. Arrivé à une certaine profondeur, il rencontra une couche de marne. Or, en Scanie, il avait appris ce que vaut cette terre grasse, et, bien qu'il fût devenu un homme très sensé et très calme, il sauta de joie.

La voilà trouvée la façon, non seulement de se rendre maître du sable, mais de le rendre fertile. Finis les travaux forcés sans espoir ! Un travail plein de promesses et de joie s'ouvrait devant lui. Il se voyait déjà propriétaire d'une belle ferme riche et prospère.

Soudain, il se rappela qu'en bâchant pour creuser leur puits, Jan était tombé sur une motte d'argile qu'il avait examinée en disant qu'il venait de trouver de l'or.

« Il avait reconnu la marne, il en savait la valeur, il l'a su tout le temps ! » songeait Sigurd. « Et il a choisi de vagabonder et de mendier au lieu de rester à la ferme et de travailler et de nous rendre tous riches. »

Mais cette pensée n'éveilla en lui ni amertume ni haine, rien que de la pitié. Il comprenait que le romanichel n'avait pu raisonner ni agir comme lui. Il était d'une autre espèce, et forcé de vivre selon les lois de son espèce. Que cela attirât du bonheur ou du malheur sur lui-même et sur les autres, il ne pouvait qu'être tel que la nature l'avait fait.

COMMENT LE JEUNE VICAIRE ADJOINT OBTINT EN MARIAGE LA FILLE DU PASTEUR

La première fois que le vicaire déclara son amour à la fille du pasteur, elle le repoussa.

La fille du pasteur était jeune à ce moment-là. La nuit elle entortillait ses cheveux en papillotes, et le jour elle les portait en grosses boucles lourdes. Une longue perle blanche lui servait de pendentif d'oreilles, et elle était jolie.

La fille du pasteur était très fêtée et entourée de prétendants. Elle délibérait en ce moment avec elle-même pour savoir si elle épouserait le jeune baron qui venait d'entrer en possession de son patrimoine ou si elle ne ferait pas mieux de se contenter d'un cousin, qui allait sans doute passer conseiller municipal à Malmö. Tous les deux étaient de fort beaux hommes, alors que le vicaire était très laid. C'étaient surtout ses mains qui offusquaient la fille du pasteur : enfant, il avait parcouru les routes en mendiant, et ses mains se ressentaient toujours des engelures de ce temps-là : elles étaient restées rouges et gonflées.

Plus tard, en vieillissant et en grisonnant, le vicaire changea à son avantage ; mais jeune, sous une chevelure noire luxuriante, il avait un aspect sauvage et bizarre. Jamais il n'aurait eu de l'avancement si ses cheveux et ses sourcils n'avaient blanchi

d'assez bonne heure. Jusque-là il avait plutôt l'air d'un brigand des grandes routes que d'un pasteur.

La jeune fille racontait plus tard que lorsque le vicaire, envoyé au presbytère pour aider son père à tenir les registres et à prêcher, se présenta, à pied, les chaussures sur l'épaule au bout d'un bâton, sa mère faillit le prendre pour un romanichel et le chasser. Les premiers temps, la vieille dame ne pouvait réprimer un mouvement instinctif, craignant pour son argenterie, chaque fois que le vicaire apparaissait sur le seuil de la salle à manger ; et le vieux pasteur continuait de prêcher lui-même, dimanche sur dimanche, ne pouvant se résoudre à laisser cette espèce de sauvage monter en chaire.

La première chose que fit le vicaire en arrivant au presbytère, fut de s'éprendre de la fille de son chef, et dès le premier dîner. Rien d'étrange à cela d'ailleurs : la jeune fille avait de beaux cheveux blonds, souples et brillants, de tendres yeux gris et le teint clair et rose. L'ovale de son visage était exquis, la ligne de la gorge délicatement dessinée ; et chaque joue avait une fossette qui paraît encore aujourd'hui quand elle sourit. Ce fut avec une véritable terreur qu'elle découvrit l'amour du vicaire. Elle osait à peine se promener seule au jardin ou sur la route : un homme avec des yeux comme ceux du vicaire n'aurait-il pas l'idée de la guetter derrière une haie et de l'enlever ?

Le vieux pasteur écrivit en secret à l'évêque et au Consistoire pour demander qu'on lui donnât un autre vicaire : celui qu'on lui avait envoyé était un vrai sauvage qui ne pouvait lui être utile en rien. À table il se tenait comme un paysan et mettait les coudes sur la nappe. Il crachait par terre, il portait de grosses bottes qui laissaient des traces sur les tapis.

Pendant quatre grandes semaines le vicaire vécut au presbytère sans avoir rien à faire. Le vieux pasteur ne se décidait pas à lui confier les registres paroissiaux ni à le laisser monter en chaire. Le vicaire attendait en silence, n'exprimant ni surprise ni mécontentement.

Il était suffisamment occupé à suivre la fille du pasteur partout où elle allait. Elle avait coutume de monter travailler dans une petite pièce mansardée sous les combles, où elle avait installé son métier à tisser : le vicaire découvrit vite qu'en traversant un grenier à foin, puis les poutres et les planches disjointes d'un toit de hangar, puis un second grenier, il arrivait à une lucarne qui avait vue sur la mansarde. À cette lucarne le vicaire faisait des stations interminables, accroupi par terre, heureux de regarder la jeune fille qui, toute rose, les bras nus, faisait courir la navette dans la chaîne.

Il ne tarda pas non plus à découvrir au jardin son coin favori. Entouré de hautes haies vives, le jardin était clos comme une chambre, mais à un endroit, un petit portillon de bois ouvrait sur la campagne. La fille du pasteur y restait parfois des heures à regarder les champs onduler sous le blé. Le vicaire, caché dans le seigle, la dévorait des yeux.

Au bout de quelques semaines, le vieux pasteur reçut enfin une lettre de l'évêque, l'autorisant à chercher un autre vicaire.

Satisfait, il mit la lettre de l'évêque dans sa poche et se rendit aussitôt à la chambre du vicaire.

Le jeune homme écrivait : il rédigeait un sermon ; mais on l'aurait surpris en train de composer une lettre d'amour qu'il n'aurait pas été plus gêné. Il put à peine se décider à avouer son occupation quand le pasteur lui demanda ce qu'il cachait sous son buvard.

Le vieillard savait qu'il serait bientôt débarrassé de son vicaire ; cette certitude le rendit plus bienveillant vis-à-vis du jeune homme, auquel il témoigna pour la première fois un certain intérêt. Il commença à le questionner : comment était-il devenu ce qu'il était, et pourquoi s'était-il fait prêtre ?

Le vicaire raconta très simplement toute son histoire. Il avait toujours eu le désir de prêcher. Enfant, il faisait des ser-

mons pour les arbres le long des routes où il errait en mendiant avec sa mère. L'idée de devenir prêtre avait ainsi grandi en lui sans qu'il eût pu dire quand.

Le vieux pasteur s'étonna qu'il eût trouvé les moyens d'aller à l'école ; et le vicaire poursuivit son récit. Pendant toutes ses années d'études il avait, semblait-il, souffert du froid et de la faim, mais il avait tout supporté en songeant au moment où il élèverait la voix pour parler dans la maison du Seigneur.

À plusieurs reprises, le pasteur avait mis la main à la poche pour sortir la lettre de l'évêque. Mais la confession du jeune homme avait arrêté son mouvement. Il lui demanda au contraire la permission de lire le sermon commencé. Après l'avoir parcouru, il secoua la tête et s'en alla sans mot dire. Mais le dimanche suivant, le vicaire prêcha pour la première fois : il s'en tira assez convenablement.

Le vieux pasteur entreprit alors l'éducation de son vicaire : il lui enseigna à tenir les registres et lui donna des conseils pour ses sermons, mais bien des fois, dans la suite, il affirma n'avoir jamais fait de plus grand sacrifice que le jour où il avait renoncé à le renvoyer.

Ainsi un homme vieux et sage pouvait à grand'peine supporter le jeune vicaire ; à plus forte raison la fille du pasteur qui était gâtée et fêtée et n'avait que vingt ans.

*

* *

C'était un bel après-midi de dimanche. Le presbytère était plein d'invités, mais tout le monde était parti faire une promenade en voiture dans la forêt. La jeune fille resta pour garder la maison, car les domestiques étaient sortis. Le vicaire seul n'était

pas parti ; mais elle savait qu'il ne devait pas tarder à s'en aller : il célébrait l'office du soir à l'église annexe.

Or, avant de se mettre en route, le vicaire éprouva le besoin de se désaltérer. Sur la desserte de la salle à manger il savait trouver de la petite bière dans un hanap d'argent. Il entra donc dans la pièce et, s'y rencontrant seul avec la fille du pasteur, fit sur l'heure sa déclaration et lui demanda sa main.

Sans une seconde d'hésitation, elle l'éconduisit ; le vicaire n'insista pas et partit. La jeune fille, tout heureuse que le mauvais moment fût passé, entra au salon et se posta devant la glace. En se voyant si légère, si fine, si blonde, elle exécuta même quelques pas de danse devant son image. En même temps elle riait à l'idée du vilain vicaire, sombre et noir, qui avait pu s'imaginer un seul instant qu'elle serait à lui.

Mais soudain elle s'arrêta net, effrayée : quelqu'un était là. Elle prêta l'oreille, aux aguets : elle ne se trompait pas, on entendait pleurer dans l'autre pièce. Supposant que c'était un de leurs hôtes qui était rentré, elle ouvrit la porte. Les sanglots se distinguaient plus sûrement ; pourtant elle n'aperçut âme qui vive. La salle à manger était vaste mais n'offrait point de cachette : la jeune fille n'en fit pas moins l'inspection de tous les coins, regardant sous la table, dans le placard, derrière les portes.

Tout en cherchant et en se rendant bien compte qu'il n'y avait personne, elle entendait toujours quelqu'un pleurer. Les sanglots venaient, semblait-il, d'une place près de la fenêtre, à peu près à l'endroit où le vicaire lui avait demandé sa main.

La fille du pasteur essaya de se dire que c'était une imagination. Elle serra les dents et s'approcha courageusement de l'endroit, se disant qu'ainsi elle arriverait à faire cesser l'illusion dont elle était évidemment le jouet. Mais ce fut en vain : quelqu'un pleurait désespérément à deux pas d'elle. Les sanglots évoquaient un être au comble de la douleur, qui presse ses

mains violemment contre ses yeux et se jette à genoux pour pleurer, désirant la mort.

La jeune fille finit par être si effrayée qu'elle dut s'asseoir pour ne pas s'évanouir. Elle resta ainsi pendant un grand quart d'heure, écoutant sangloter l'être invisible. Elle ne pouvait bouger, ne pouvait s'enfuir, ne pouvait appeler. Pâle et défaite, les mains jointes, elle tremblait à chaque nouveau sanglot.

Une seule fois elle eut la force de se lever : l'idée lui était venue que peut-être quelqu'un pleurait sous la croisée. Elle ouvrit la fenêtre et se pencha en avant : la cour entière était vide et silencieuse. Alors elle se laissa retomber sur sa chaise.

Il lui semblait que les pleurs trahissaient une douleur qu'elle n'eût pu jamais imaginer. Pour la première fois de sa vie elle entrevoyait ce que peut être le désespoir. Douloureux et désolés, les sanglots semblaient venir d'un être exilé du ciel. Elle aurait pleuré elle-même si la terreur ne l'avait paralysée.

Ceci dura, nous l'avons dit, un quart d'heure, jusqu'à ce que, tout à coup, les cloches de l'église annexe se mirent à sonner : le sonneur avait donc aperçu le vicaire sur le sentier à travers les champs. La jeune fille s'avoua que, pour une fois, elle eût été contente si le vicaire avait été là et si elle avait pu l'appeler.

Or, presqu'en même temps que la sonnerie commença, les sanglots cessèrent. Mais alors ce fut au tour de la jeune fille de pleurer. Elle avait été si émue qu'elle continua à verser des larmes jusqu'au moment où sa famille et les invités rentrèrent de leur promenade.

« Dieu veuille que jamais personne n'ait à pleurer ainsi par ma faute, pensa-t-elle. Dieu veuille que je ne cause jamais un tel chagrin à personne ! »

En entendant les roues grincer sur le gravier, elle eut un premier mouvement pour s'élancer au-devant des siens et leur

raconter ce qui lui était arrivé. Mais ses lèvres se serrèrent, une voix en dedans d'elle lui disait : « C'est pour toi, toi seule ; et personne d'autre ne doit être témoin de cette douleur. »

Tout l'après-midi, elle allait et venait, absente comme si elle s'était trouvée dans un autre monde. Ce qu'on disait, ce qu'on faisait autour d'elle lui paraissait bizarrement étranger.

Soudain elle tressaillit et parut se réveiller. Elle se trouvait à la cuisine, et les bonnes parlaient du vicaire qui avait fait un merveilleux sermon. Tout le monde avait pleuré à l'église.

– De quoi parlait-il donc ?

– Il a parlé de l'angoisse des âmes damnées, bannies du paradis.

La jeune fille fut effrayée : il lui semblait qu'elle portait sur la conscience un grand péché qu'il fallait expier.

Après le souper, lorsque le vicaire se retira après avoir souhaité le bonsoir à la famille, elle le suivit dans le vestibule.

– Monsieur le vicaire, pour l'amour de Dieu, dites-moi la vérité, supplia-t-elle. Avez-vous pleuré cet après-midi en vous rendant à l'église ?

– Oui, dit-il, je n'ai pu m'en empêcher.

La fille du pasteur sut alors que c'étaient ses sanglots qu'elle avait entendus. Un sentiment étrange inonda son cœur : elle mesurait à la douleur du jeune homme la profondeur de son amour pour elle. Quoi de plus doux que d'être ainsi aimée ? Elle en oublia ses autres prétendants : il ne lui souvenait même pas que le vicaire était laid et pauvre.

– Je ne veux pas que vous soyez malheureux, dit-elle. Je tâcherai d'apprendre à vous aimer, Monsieur le Vicaire.

LE BROUILLARD

Un matin d'automne en 1914, dans la première année de la Grande Guerre, un épais brouillard envahit la contrée paisible, à peine touchée par les événements mondiaux, où l'homme pacifique avait établi sa demeure. Malgré sa densité, le brouillard permettait de voir le jardin et les communs ; mais il empêchait les regards d'aller au delà. On ne voyait pas de champs, pas de hauteurs, pas de forêt. Tout l'entourage ordinaire avait disparu. Notre homme aurait pu s'imaginer qu'il habitait un îlot perdu au milieu de l'océan.

Surpris par cet horizon restreint, si surpris qu'il se sentait les yeux oppressés, l'homme, faisant son tour de jardin matinal, éprouva un sentiment de gêne et d'inquiétude comme devant un danger menaçant.

Involontairement, il fronçait les sourcils et s'efforçait d'aiguiser son regard pour percer le mur de brouillard. Mais en vain : il dut se contenter de contempler ce qu'il avait immédiatement sous les yeux. Au début, d'assez mauvaise grâce, il admira quelques feuilles de sorbier d'un rouge vif auxquelles l'humidité donnait un éclat de vieux cuivre. Puis, il remarqua les toiles d'araignée éclaboussées de rosée qui étaient tendues au-dessus d'un plant de fraisiers mordus par les premières gelées. Il se disait que ces toiles étaient les voilettes de l'automne, et se demandait si jadis, dans les temps reculés, leur exemple n'avait pas appris aux femmes à dissimuler une beauté fanée derrière des voiles brodés de perles.

Cette idée le dérida, et sa mauvaise humeur cédant soudain, il regarda autour de lui avec un nouvel intérêt. Au premier plan se dressait un vieux pommier qui pliait sous les fruits : il s'étonna de trouver l'arbre très beau. Or, cet arbre avait en général le don de le mettre de mauvaise humeur quand il se promenait au jardin, tant il le trouvait laid et disgracieux. Il poussait bas et large. Les branches, grosses et raides, formaient avec le tronc des angles presque droits. Mais, en ce moment, qui était celui de la fructification, les branches, alourdies de fruits, ployaient en courbes gracieuses. Elles montraient qu'elles possédaient la force unie à la souplesse. Le spectateur comprit que cette charpente rude et grossière était nécessaire pour soutenir le fardeau qu'elles portaient.

Il commença à se sentir réconcilié avec le brouillard. C'était le brouillard qui, rétrécissant l'horizon, lui faisait remarquer des détails dont il avait négligé de se réjouir. « Pour bien voir et pour comprendre ce que l'on voit, se dit-il, il a été nécessaire de tout temps de regarder ce qu'on a sous les yeux. »

Cette expérience se trouva confirmée quelques pas plus loin : dans la verdure d'un prunier, il découvrit quelques belles reines-claudes bien mures, les dernières de l'année, qui jusque-là avaient échappé aux regards avides. Mais le brouillard lui avait, semblait-il, affiné la vue : il s'empara sur l'heure des petites boules vertes. À ce moment, pour la première fois de la matinée, un bruit du monde extérieur lui parvint. Une voix forte et rude criait dans le brouillard : « Seigneur Dieu, soyez miséricordieux et ayez pitié des combattants ! Seigneur, Seigneur, aidez les combattants ! »

L'homme pacifique s'arrêta pour écouter. Les paroles sortaient de la brume, mais personne n'apparaissait.

« Seigneur Dieu, ayez pitié des combattants ! Seigneur, soyez miséricordieux pour eux ! Le sang coule comme de l'eau dans les fossés ! Seigneur ! Seigneur ! »

L’homme, qui s’était plongé dans une rêverie agréable et paisible, fit un mouvement d’impatience. Quoi, encore la guerre ! Si l’on en détournait ses pensées un moment, la nature même prenait une voix pour rappeler à votre esprit l’affreuse calamité qui frappait l’humanité.

De nouveau, le cri retentit au milieu du brouillard :

« Le sang coule à flots. Les cadavres s’entassent dans les champs haut comme des meules. Seigneur, Seigneur, ayez pitié des combattants ! »

C’était évidemment la pauvre folle qui parcourait toujours le pays, priant et chantant, et qui s’était mise à implorer Dieu pour le compte des grandes puissances en guerre. Elle suivait sans doute, ce matin, le chemin qui longeait la lisière du bois et que le brouillard rendait invisible. Elle était certes touchante, mais l’homme pacifique ne put cependant réprimer un sourire : cette pauvre démente espérait-elle donc hâter la fin de la guerre mondiale par ses prières ?

« Aidez les combattants ! Et donnez-leur la paix ! clamait la folle. Le sang coule comme un ruisseau dans les fossés. »

Immobile, il écouta tant qu’elle fut à portée de la voix. Puis il soupira et reprit sa promenade.

En vérité, ces temps où l’on vivait étaient tels que tout le monde aurait pu avoir envie de courir les routes pour clamer son angoisse.

L’homme pacifique poussa un sourd gémissement à l’idée obsédante de cette lutte où la moitié de l’humanité était engagée et qui menaçait de ruine la terre entière. Si l’on avait eu affaire à un formidable raz de marée ou à une éruption volcanique, le désastre eût été équivalent, du moins on n’aurait pas eu l’humiliation de se dire qu’il était causé par des hommes. On n’aurait pas eu à se dire que, du moment que c’étaient des êtres doués de raison qui étaient saisis par la folie de la guerre, il de-

vait y avoir une parole ou une mesure capables d'y mettre fin. On n'aurait pas eu besoin à chaque heure du jour et de la nuit, en douleur et en angoisse, de chercher ce qui endiguerait la dévastation.

« Que pourrais-je donc faire ? se dit-il comme il le faisait si souvent. Ma parole n'aurait pas plus de portée que les cris de la pauvre démente. Et cependant… »

Il était arrivé en se promenant au bout du jardin. Quand il se retourna, pour remonter, un tableau charmant s'offrit à lui.

Le sol s'élevait en pente douce vers la maison. L'homme pacifique voyait devant lui toute sa vieille propriété avec ses maisons peintes en rouge et ses frondaisons que l'automne empourprait et dorait. Ce n'était peut-être au fond que ce qu'il voyait tous les jours ; mais l'aspect des choses lui paraissait tout autre parce que le brouillard les encadrait et les séparait du paysage environnant.

En voyant sa propriété ainsi isolée, il comprit pour la première fois combien la maison d'habitation rouge, en haut de la colline, s'harmonisait avec les cimes vertes et jaunes des grands arbres, avec les bâtiments moins élevés qui servaient d'ailes, avec le moutonnement des fourrés d'arbrisseaux et de buissons en contre-bas, et enfin avec la guirlande basse de jeunes arbres fruitiers nouvellement plantés qui ceignait le pied de la colline. L'ensemble n'avait jamais paru d'une plus belle ordonnance que ce matin où le brouillard qui servait de cadre remplissait également tous les vides. On n'aurait pu rien ôter ni rien ajouter, tout était à sa place. Ainsi enfouie dans la brume et la verdure, sa maison lui parut plus attrayante que jamais. Elle rayonnait de bien-être et de sécurité. Il se sentit apaisé et heureux rien qu'à la regarder.

Soudain, il eut une idée bizarre. Il se vit retranché du monde dans sa petite propriété. Il se figurait la maison et lui-même vivant leur propre existence, paisible et modeste, pen-

dant que le brouillard les enclosait de ses murs de ouate et les cachait au monde. Le brouillard montait la garde autour d'eux, si dense et si opaque que les passants, qui suivaient le chemin longeant les bois, ne soupçonnaient même pas leur existence si proche.

Le facteur rural avec sa botte noire renoncerait à chercher la maison, égaré par la brume. Pas d'hôtes, aucun étranger ne s'engagerait dans l'allée montant à la maison. Rien du monde extérieur n'en trouverait le chemin, rien de la maison ne trouverait le chemin du monde extérieur.

L'hiver succéderait à l'automne, l'été suivrait le printemps en une lente alternance. La neige tomberait, puis fondrait ; les champs et les arbres se couvriraient de verdure, la verdure se flétrirait et disparaîtrait ; le froid et la chaleur les baigneraient tour à tour ; mais le brouillard demeurerait.

Ils vivraient une vie de rêve, la maison et lui. Les besognes formeraient une succession paisible et régulière : après la moisson viendraient les semailles ; après la cuisson du pain, le brassage de la bière. On trairait les vaches, on tondrait les moutons, on filerait la laine et le lin ; du beau damas à reflets d'argent s'enroulerait sur le métier à tisser. On serait forcé de vivre du travail de ses propres mains : rien ne serait importé d'ailleurs, rien exporté. Le chagrin dont ils souffriraient serait leur chagrin à eux. Ils ne pourraient se fier qu'à eux-mêmes. Ils seraient un îlot perdu de l'océan où n'aborderait aucun vaisseau.

Et, suprême bonheur, on échapperait ainsi à l'horreur de la Grande Guerre. L'homme pacifique étendit les bras en un geste de soulagement et s'adressa au brouillard :

« Reste, ô brume reste ! Ce sont des temps effroyables qui approchent. Épargne-moi l'épouvante de les vivre ! Enclos ma demeure de tes murailles blanches ! Laisse-moi couler des jours paisibles dans l'antique maison de mes pères, sans rien savoir de ce qui se passe ailleurs, des crimes sanglants et des effusions

de sang ! Laisse-nous, moi et mes gens, vaquer tranquilles à nos besognes quotidiennes sans que vienne nous troubler le bruit des malheurs qui accablent des hommes étrangers !

« Des oiseaux, perçant le brouillard, viendront parfois nous rendre visite ; nous les accueillerons sans chercher à savoir s'ils portent un message sous leur aile. Le matin, il nous arrivera d'entendre les cris de la pauvre folle passant sur la route ; mais nous ne prêterons pas l'oreille pour savoir si elle prie encore pour les combattants.

« Une fois la tourmente passée, les hommes ayant enfin cessé de s'entre-tuer, tu pourras te dissiper et disparaître, brouillard. Alors, ignorants des terribles choses qui se sont déroulées sur la scène de la guerre, nous sortirons heureux de notre refuge, pour nous réjouir de la fête éternelle de la vie. Nos âmes n'auront pas été empoisonnées par des récits de violence et de cruauté. Nos cœurs n'auront pas perdu tout espoir à force d'entendre parler de malheurs que nous aurions été impuissants à secourir. Nous aurons gardé la foi dans la bonté des hommes et dans leur amour des travaux de la paix. Nous serons pareils aux sept dormeurs de la légende, ravis par le sommeil aux périls de la démence humaine, pour trouver au réveil la tranquillité et la joie humaine, et pour voir que la souffrance et la misère ne sont pas les seules choses que la terre offre à ses malheureux enfants. »

À peine l'homme pacifique eut-il prononcé ces paroles que son oreille perçut deux bruits distincts. Un souffle de vent fendit le brouillard avec un sifflement de serpent. C'était l'un. L'autre était l'écho affaibli des cris de la pauvre femme errante : « Secourez les combattants, Seigneur ! Donnez-leur la paix ! Pitié ! » Cela venait de loin. On eût dit un avertissement suprême. Mais l'homme n'en eut cure.

« Laisse-moi vivre dans mon jardin, ô brume ! reprit-il, et découvrir de nouvelles beautés ! Apprends-moi à attacher mes regards à ce qui est proche et présent ! Laisse-moi faire œuvre

utile de la manière qui m'est propre, m'occuper de choses que je sais mener à bonne fin. Épargne-moi l'obligation de parcourir le pays comme un fou pour chercher le moyen de remédier à ce que je serais impuissant à modifier ! »

Après ces paroles, un nouveau murmure se fit entendre au sein du brouillard. L'homme crut saisir un : « Qu'il soit fait selon ta volonté ! »

Ce ne pouvait évidemment être qu'une illusion des sens, car, presque simultanément, un souffle frais et vif accourut : il déchira le brouillard en lambeaux qu'il jeta de tous côtés. Le paysage reprit son aspect habituel, et l'homme sourit des fantaisies que le brouillard avait fait naître en lui.

Or, des souhaits comme les siens sont dangereux à formuler. Les puissances de la nature se font parfois un malin plaisir d'accéder à nos plus folles lubies.

Depuis ce jour, l'homme pacifique remarqua que les bruits de la guerre avaient beau croître en horreur, ils ne l'affectaient plus comme avant. Ce qui se passait paraissait lointain et étranger, et, en quelque sorte, ne le concernait pas. Il faisait son travail quotidien sans être troublé par l'angoisse.

Il ne comprenait pas que le génie du brouillard avait exaucé sa prière en enveloppant de ouate son âme, et il se félicita d'avoir acquis l'équilibre moral et la sagesse.

Il voyait d'autres hommes qui n'étaient pas plus qualifiés que lui pour élever la voix ; mais on ne constatait jamais qu'ils avaient rien gagné par leur parole. Il les comparait à la malheureuse errante qu'il avait entendue implorer Dieu dans ce matin brumeux. Il estimait que leurs esprits devaient être égarés, puisqu'ils s'immisçaient dans ce qui ne les regardait pas et ce qu'ils étaient impuissants à changer.

Mais, au tréfonds de son âme, il avait suivi leurs actes avec une inquiétude cuisante. Dans les belles nuits sereines et étoi-

lées, le brouillard perdait de son pouvoir ; et il imaginait avec angoisse le moment où, quittant la terre, il se trouverait en face du Juge. Il savait qu'il s'y trouverait en même temps que la femme qui priait sur les chemins. Et le Juge suprême lui dirait : « J'ai déchaîné une tempête sur la terre. Comment la pensée est-elle venue à ton cœur de te soustraire à l'orage ? »

L'homme pacifique se défendrait et dirait : « Ce que tu me demandais était surhumain. Je me suis tu parce que je ne voyais point d'issue. Comment, moi, aurais-je pu apaiser ta tempête ? »

Et le Juge dirait : « Je sais que je ne t'avais pas donné le pouvoir d'apaiser la tempête. Mais je t'avais donné des forces suffisantes pour montrer de la pitié et pour exercer la charité. »

L'homme pacifique montrerait alors la femme qui se tenait à côté de lui devant le trône de Dieu : « Voilà une femme qui n'a pas cessé de parler et de prier, dirait-il, et à quoi cela a-t-il servi ? »

– « Ses cris n'ont certes pas servi à fléchir le cœur des puissants de la terre, répondrait Celui qui règne sur l'univers. Mais ils lui auront ouvert mes bras et l'accès de mon ciel. »

L'homme pacifique saurait alors qu'il n'y aurait plus d'espoir pour lui, et il s'enfoncerait dans les espaces où tout est froid, ténèbres, silence, et brumes opaques.

LE CHEMIN ENTRE LE CIEL ET LA TERRE

Le vieux colonel Beerencreutz avait, pendant des années, vécu à Ekeby avec les « cavaliers »[1].

La capitaine morte et la joyeuse vie des « cavaliers » terminée, le colonel avait trouvé à se loger dans une ferme de paysans de la commune de Kil, située à la pointe méridionale du lac de Lœwen. Il y disposait de deux pièces à l'étage supérieur, une grande où l'on entrait d'abord pour ensuite pénétrer dans l'autre, plus petite. Les fermiers habitaient au rez-de-chaussée, Beerencreutz seul logeait en haut.

Il vécut là pendant longtemps, jusqu'à ce qu'il eût atteint ses soixante-quinze ans. Il demeurait seul, sans même un domestique pour le servir. Il faisait lui-même son ménage et sa cuisine, tant bien que mal, et soignait son cheval. Il prétendait aimer à tout faire lui-même pour tuer le temps ; mais peut-être n'était-ce pas le véritable motif de cette activité : peut-être était-il trop pauvre pour payer un aide. Quoi qu'il en fût, les occupations ne lui manquaient jamais. Il ne pouvait même pas arriver à bout de tout ce qu'il avait en train.

Il y avait d'abord son tapis.

Dans la grande pièce, le colonel travaillait à cette fameuse tapisserie dont on parlait dans toute la commune de Kil. Il ne la tissait pas sur un métier ; il en avait tendu les fils de la chaîne

---

[1] Allusion à la *Légende de Gösta Berling,* où est décrite la vie des cavalier », hôtes de la « capitaine » à Ekeby.

d'un mur à l'autre, et quiconque entrait inopinément dans cette salle croyait se trouver pris dans une gigantesque toile d'araignée. Le colonel passait le plus clair de son temps à faire la navette, rampant sous la chaîne, introduisant un bout de laine par-ci, un bout de laine par-là, hésitant et choisissant pour trouver la teinte voulue. S'il avait eu le temps d'achever son œuvre, le tapis aurait sans doute pu rivaliser de beauté avec ceux de Boukhara et de Kandahar ; mais sa méthode de travail était trop lente ; on dit qu'il ne termina jamais qu'un petit carré ou deux.

Le colonel dormait dans l'étroite pièce contiguë. Il couchait sur un petit lit de camp qui avait fait avec lui toute la campagne d'Allemagne contre Napoléon. Les autres meubles de la chambre étaient grands et beaux : il y avait un long canapé en acajou, un vieux guéridon aux pieds d'ébène, un secrétaire aux appliques de cuivre et une superbe glace au cadre de verre, délicatement doré. Ces meubles, qui provenaient de son foyer familial, témoignaient qu'en dépit de sa pauvreté actuelle, il avait grandi dans une maison riche et noble.

Une nuit d'été qu'il dormait dans cette chambre, le colonel fut réveillé par des pas lourds qui montaient l'escalier. Le visiteur nocturne posait les pieds sur les marches avec un bruit qui résonnait dans toute la maison. On aurait dit la démarche assurée et ferme d'un vieux soldat.

Lorsque le colonel ouvrit les yeux, l'obscurité l'enveloppait ; c'était la pleine nuit, mais peu profonde, car on était à l'époque des nuits claires ; et, comme le colonel habitait au premier et n'avait pas de voisins, il ne fermait pas les volets et ne tirait pas les rideaux.

« C'est curieux que ces paysans n'apprennent jamais à fermer les portes », grommela le colonel. Étant lui-même un homme ordonné, il se disputait souvent avec ses propriétaires à ce sujet, car ils dormaient fréquemment sans pousser les ver-

rous. C'était sans doute ce qu'ils avaient fait ce soir encore : aussi quelqu'un avait pénétré dans la maison.

Ce ne pouvait être un voleur, car il n'aurait pas marché aussi bruyamment, ni un ivrogne en quête d'un coin où dormir : c'était certainement un intrus, car le colonel savait qu'aucun des gens de la maison n'avait cette démarche cadencée.

Le colonel attendait que l'étranger continuât jusqu'au grenier, mais il se trompait. Les pas lourds, parvenus à la dernière marche de l'escalier, se dirigèrent délibérément vers sa porte, et il crut même entendre une clef tourner dans la serrure.

« Vas-y toujours, mon vieux », gronda le colonel qui savait que la veille au soir, comme tous les soirs avant de se coucher, il avait bien fermé sa porte à double tour. La grande porte d'entrée restant si souvent ouverte, le colonel se barricadait toujours chez lui très soigneusement.

Or, voilà qu'à sa profonde stupéfaction, il entendait le visiteur nocturne ouvrir la porte avec une aisance extraordinaire et pénétrer dans la grande pièce. C'était là qu'était tendue la chaîne de la grande tapisserie et dans la pénombre de la nuit, il ne serait pas facile de la traverser sans encombre.

« Cette canaille va s'empêtrer dans les fils, me les embrouiller et les arracher », pensa le colonel en s'apprêtant à sauter hors de son lit pour arrêter l'inconnu. Mais celui-ci traversa la salle jusqu'à la porte de la chambre à coucher du même pas égal et sûr ; on aurait dit qu'il marchait à la mesure d'une marche militaire du camp de Trossnœs ; ni la chaîne ni la trame du tapis ne le gênaient.

Les regards du colonel se fixèrent sur la porte. La clarté indécise de la nuit lui permettait de voir que le verrou était bien poussé.

« Cette fois, tu en seras pour ta peine, butor !... »

Il s'interrompit net, car la porte venait de s'ouvrir toute grande, battant même contre le mur, comme poussée par un violent coup de vent.

Le colonel se dressa sur son séant et de son ancienne voix tonnante de commandement jeta un : « Qui vive ? » à ébranler les vitres. Il était sur le point de bondir hors de son lit, mais la stupeur le cloua sur place : personne n'apparaissait dans l'encadrement de la porte. De sa place, le colonel voyait toute la grande pièce dont les fenêtres étaient en face : pas trace de forme humaine !

Pourtant il y avait quelqu'un dans la chambre. Il avait entendu les pas jusqu'au delà du seuil.

Et voilà : il reconnaissait les bruits familiers de quelqu'un qui présente les armes : talons qui s'entre-choquent, cliquetis du sabre tiré, froissement du ceinturon, et, enfin, une voix répondit à son « qui vive ».

– C'est la Mort, mon colonel.

C'était une voix étrange qui parlait, une voix qui, pour n'être pas humaine, n'avait cependant rien de sinistre ni d'effrayant. Il semblait au colonel que les paroles auraient pu venir d'un orgue ou d'un autre grand instrument. Elles sonnaient graves et sévères, mais si harmonieuses qu'elles éveillaient la nostalgie du pays d'où venaient ces sonorités.

– Achève-moi alors d'un coup ! s'écria le colonel en ouvrant sa chemise comme pour présenter son cœur à l'épée.

Mais l'inconnu n'obtempéra pas à cette prière.

– Je repasserai avant le prochain minuit, mon colonel ! fit la voix.

Les talons s'entre-choquèrent de nouveau, le sabre rentra dans son fourreau avec un fort cliquetis d'armes ; l'inconnu fit

demi-tour ; les pas lourds et sûrs s'éloignèrent ; la porte se referma toute seule ; tout reprit son air accoutumé.

Dans son saisissement, le colonel était retombé sur ses oreillers. Immobile, il écoutait les pas pesants, les suivait descendant l'escalier, traversant le vestibule d'en bas et sortant par la grande porte.

Au moment où le visiteur devait être sur le point de quitter la maison et de s'engager dans la cour où il faisait très clair par cette nuit d'été, le colonel se précipita vers la fenêtre ; il allait enfin apercevoir l'étranger. Il pressa son visage contre les carreaux et regarda. Il voyait toute la cour, les sentiers entre les maisons, le puits avec son seau, des charrettes dételées et des piles de bois ; mais rien ne bougeait. Les pieds du visiteur nocturne martelaient le sol avec une telle vigueur que le colonel aurait pu indiquer l'endroit précis où il passait ; mais ses yeux ne le découvraient nulle part.

Le colonel haussa les épaules ; il avait su dès le début qu'il en serait ainsi. Il avait fait un vain effort pour se persuader que ce n'était qu'une farce de quelques jeunes gens qui auraient voulu l'effrayer : au fond de lui-même, il savait bien qu'il n'en était rien. La voix qu'il venait d'entendre n'avait rien d'humain.

Il n'eut donc aucun doute sur ce que le lendemain allait lui apporter, et bien qu'il prit cette nouvelle avec le calme qui sied à un vieux soldat, il n'eut plus envie de dormir cette nuit-là. Il s'habilla, déployant pour sa toilette autant de soin que s'il s'était agi d'une revue. Il peigna ses cheveux blancs qui brillaient comme de l'argent, et se rasa les joues et le menton. Il se disait que, sous peu, ce ne serait plus lui, mais des étrangers qui s'occuperaient de sa pauvre enveloppe terrestre ; et il entendait qu'ils la trouvassent dans un état convenable.

Cela fait, il tira un fauteuil devant la fenêtre chercha la vieille Bible de sa mère, et s'installa le livre sur les genoux, attendant qu'il fît assez clair pour lire. Il n'attendit d'ailleurs pas

longtemps : quelques petits nuages rouges apparurent bientôt à l'Est, et la pénombre céda la place au grand jour, bien que le soleil ne se montrât pas encore.

Le colonel ajusta ses lunettes sur son nez et lut quelques pages. Mais bientôt il leva la tête et se plongea dans ses réflexions. N'ayant pas de prêtre près de lui qui pût le guider, il essaya dans sa solitude d'entrer en composition avec le Seigneur.

Pendant sa longue vie, le colonel avait pris part à une foule de choses, pas très agréables à se rappeler en ce moment. En lisant la Bible, il y rencontrait de fortes paroles de menaces, proférées par ce Dieu qui hait le péché ; et des souvenirs gênants émergeaient, les uns après les autres, dans sa mémoire.

Il y avait de grandes choses et de petites. Il y en avait qu'on pouvait aisément juger et classer ; mais il y en avait aussi de plus délicates. Dans quelle colonne du livre de compte marquer, par exemple, ce qui avait entraîné de mauvais effets, alors que, au début, il n'avait pas eu de mauvaises intentions ? Ou les actes exécutés par ordre ? Ou encore toutes ces choses que, lui, il n'avait jamais considérées comme des péchés, mais qui semblaient bien devoir être appelées ainsi d'après ce livre ?

Il y avait bien aussi sans doute quelques petites choses à marquer sur la page en face, celle de l'avoir ; mais là aussi il fallait distinguer. Plus il y réfléchissait, moins il se sentait sûr de ce qu'il pouvait inscrire à son crédit. Il ne voyait pas la possibilité de mettre ses comptes à jour. Et comme le colonel était un homme fier et probe, il gémit sous la honte d'avoir à se présenter devant son Seigneur comme un intendant infidèle et de n'avoir pas ses comptes nets.

Il s'assombrit et se désespéra de plus en plus en poursuivant son examen de conscience. Un grand flot noir et glacial de péché et de misère l'envahit et le submergea. Il allait perdre

courage ; et c'était la dernière chose à perdre un jour comme celui-là.

Pendant ce temps, le ciel s'était illuminé de plus en plus, et soudain, les premiers rayons du soleil jaillirent, dorant les lettres noires de la Bible.

Alors le vieillard leva la tête et regarda vers l'Est où le vaste globe du soleil montait, majestueux, pour prendre possession du monde.

Devant ce spectacle, le colonel sembla se rendre compte qu'il allait sous peu se trouver devant un être d'une splendeur si indicible que sa pensée se refusait à le comprendre. Comment imaginer que celui qui roulait le soleil à travers le firmament compterait comme nous comptons et mesurerait comme nous mesurons ? Il était inutile et vain de s'immobiliser dans la crainte et l'effroi. Rien ne tiendrait la mesure devant celui qui était toute force, toute lumière, toute richesse, toute grâce, toute joie et merveille.

Le colonel ferma la Bible, se leva et frappa du poing : « Je ne puis arriver à rien avec toi, dit-il en s'adressant au livre. Peut-être arrangerai-je mieux mon affaire en dernière instance devant le roi que devant le simple tribunal. »

L'équilibre moral rétabli, le colonel alla s'asseoir à son bureau et se mit en devoir d'écrire quelques indications sur son enterrement. Il n'oublia pas non plus de demander qu'on achevât d'un coup de fusil son vieux cheval ; celui qui lui rendrait ce service devait en récompense recevoir un petit gobelet d'argent.

Puis il fit ses comptes notant soigneusement ce qu'il possédait et ce qu'il devait, décidant à qui iraient ses meubles et ustensiles de ménage. Il en légua la plus grande part à une petite fille, la plus jeune enfant de ses propriétaires. La petite aimait beaucoup le colonel et restait souvent de longues heures près de

lui, le regardant travailler à son tapis. Le colonel voulait reconnaître ce dévouement.

Lorsque enfin tout fut réglé et inscrit, il était près de huit heures, et le colonel avait ses occupations coutumières qui le réclamaient. Il fit son ménage, soigna son cheval et déjeuna. Mais vers dix heures, tout étant terminé, il était libre ; il devait décider quel usage il ferait de son dernier jour.

Il fallait, certes, qu'il le célébrât d'une façon solennelle. On ne pouvait laisser passer un tel jour comme tous les autres. Il resta longtemps à réfléchir, assis sur un banc devant la maison. « Non, décidément, je n'ai aucune envie de me mettre à entrelacer des fils dans la chaîne de mon tapis, décida-t-il. Ce tapis ne sera tout de même pas prêt. Non, je vais atteler et aller quelque part. Mon dernier jour ! Il ne sied point à une personne comme moi, qui ai mené la vie que j'ai menée, de le passer dans une ferme de paysans, au milieu de gens qui ignorent quel homme j'ai été. »

La joie de vivre se ralluma dans son cœur avec toute son ancienne force. Il sentit qu'il voulait rendre ce jour riche et lumineux. Il voulait se mêler au monde, jouir encore une fois des plaisirs de la vie. Il ne pouvait certes pas les goûter tous, mais quelques-uns, les meilleurs, les plus doux.

Le colonel se leva brusquement, alla atteler son cheval, monta chercher sa vieille capote militaire qui existait encore malgré un service de toute une vie, la plaça derrière lui dans la charrette, fit claquer son fouet et partit.

Il suivit la grande route jusqu'à un carrefour où aboutissaient cinq chemins.

Là, il arrêta son cheval : force lui était de décider enfin quel genre de plaisir il voulait s'offrir pour son dernier jour. Ces cinq chemins menaient à tout ce qui possédait encore quelque attrait pour lui.

En continuant tout droit par la route nationale, il serait à Karlstad en deux heures. Dans cette ville, il lui restait encore quelques vieux amis des anciens temps. Il pourrait les réunir à l'hôtel et organiser une fête. On plaisanterait, on raconterait des histoires d'autrefois, on boirait un vin noble et généreux, on chanterait du Bellman. Et pour clore dignement la soirée, on ferait une partie de cartes. Sa main ne tremblait-elle pas de désir à l'idée de sentir une dernière fois les cartons lisses et glacés entre les doigts ? N'avait-il pas été jadis « ce fou de Beerencreutz », l'incorrigible joueur, capable de risquer sur une carte une fortune ? Au fond, l'excitation du jeu, n'est-ce pas ce qu'il avait regretté le plus de tout ce dont il avait dû se priver pendant les années de sa pauvre vieillesse ?

Le colonel resta immobile, sans engager son cheval sur le chemin de la ville. Il avait en lui un vague et étrange désir ce jour-là : il aurait voulu suivre un chemin qui ne menât pas à un but précis et qu'il connût déjà. Il aurait voulu arriver à quelque chose d'inconnu, de nouveau. Il aurait voulu suivre un chemin qui menât à l'infini. C'était une aspiration indécise et bizarre, mais qui le fit se détourner du chemin de la ville.

À droite courait une autre route qui le conduirait au camp de Trossnœs où, en ce moment, les chasseurs de Vermland étaient assemblés en manœuvres. Le colonel savait que s'il y allait, le régiment recevrait, aligné à la parade, son ancien chef. Les visages rayonnants de ses chers chasseurs verts lui souriraient, car les soldats n'ignoraient pas son renom de bravoure ; la musique jouerait, les tambours battraient, et le drapeau aimé se déploierait dans l'air au-dessus de sa tête. Il retrouverait de vieux officiers qui étaient entrés au régiment de son temps, et avec eux il revivrait ses jours de gloire et entendrait vanter ses exploits. Le colonel n'aimerait-il pas, en ce dernier jour, qu'on ranimât le souvenir du temps où son cœur battait du désir de mourir pour la patrie ? N'aimerait-il pas se trouver encore une fois en face de ces rangs que, jadis, il avait conduits à une lutte sanglante et à une victoire glorieuse ? Y aurait-il une manière de

mourir plus fière pour un soldat que d'attendre la mort là-bas au milieu de ceux qui auraient pu témoigner de son courage et de sa valeur ?

Un instant, le colonel sembla diriger son cheval vers Trossnœs, mais cette étrange aspiration vers quelque chose d'inconnu, vers un chemin qui conduirait à quelque chose d'infiniment lointain, le contraignit encore à chercher un autre but.

À gauche de la grande route de Karlstad, une allée de vieux arbres mènerait Beerencreutz vers le plus beau domaine du pays. Au château régnait encore la belle, la dangereuse, l'irrésistible grande dame que le colonel avait aimée au temps jadis. Elle n'était plus jeune, mais de plusieurs années sa cadette, elle restait une femme séduisante.

Beerencreutz savait que si, après ces longues années de séparation volontaire, il venait la trouver dans ce dernier jour de sa vie, elle en ferait un paradis pour lui. Comme au temps de sa jeunesse, il se promènerait dans de grandes salles, sur des parquets de marqueterie. La richesse et l'abondance l'entoureraient. Pour ce dernier jour, il quitterait la misère et la solitude de sa vieillesse pauvre. N'aimerait-il pas retrouver des gens aux belles manières, aux voix douces et harmonieuses richement vêtus, courtois et distingués ? N'aimerait-il pas retrouver des gens de son monde ? N'aimerait-il pas revivre l'unique et bref rêve d'amour de sa jeunesse et de son âge mûr ?

Résolument, Beerencreutz ressaisit les guides et tourna son cheval dans cette direction. Cependant, c'était encore un chemin qui menait à un but précis, un chemin dont il voyait le terme. Il ne menait pas à ce grand inconnu dont il avait un avant-goût aux lèvres bien qu'il ne pût dire où il le trouverait.

Un autre chemin montait vers le nord-ouest. En le suivant, le colonel arriverait à cette maison qu'il avait tant aimée, la plus importante forge de Vermland, à l'Ekeby des cavaliers. Per-

sonne ne l'habitait en ce moment, mais les portes s'ouvriraient toutes grandes devant le célèbre « cavalier », l'un des derniers survivants de ceux qui avaient fait de cette maison la demeure de la joie et du chant, de la danse et de l'aventure. L'aile des cavaliers l'accueillerait avec un monde de souvenirs. Le fier torrent bruissait toujours devant une forge que Beerencreutz avait contribué à bâtir. Le colonel n'aimerait-il pas revoir le charme d'Ekeby et la splendeur de la nature autour du long lac de Lœwen ? N'aimerait-il pas sentir ses yeux se mouiller de larmes à la mémoire de ceux qui avaient rendu sa vie si riche et ses journées si brèves ? N'aimerait-il pas par-dessus tout évoquer leurs images : la noble capitaine, la belle Marianne, le grand charmeur de Gösta Berling ?

Beerencreutz secoua la tête : « J'aurais dû y aller une fois, dit-il. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, il me faudrait aller à un endroit, où je pusse étancher cette soif de quelque chose de nouveau, de difficile à atteindre. »

Il tourna les yeux vers le dernier chemin. S'il le choisissait, il arriverait vers la fin du jour à une petite propriété qui s'appelait Lœwdala et qui était habitée par Liliécrona, le grand violoniste. C'était une petite maison humble et modeste. Tout ce qu'elle pouvait lui offrir était un peu de musique.

Mais en regardant ce chemin, le colonel sentit que c'était là qu'il devait aller. Cette aspiration nostalgique qui le dominait depuis le matin l'y poussait.

Le colonel s'étonnait lui-même de son choix ; mais il n'hésita pas.

Il arriva à Lœwdala assez tard dans la soirée et y fut reçu à bras ouverts. Liliécrona se réjouit de revoir un compagnon des heureux jours d'Ekeby, et comme toujours, lorsqu'il se sentait animé, il prit son violon et se mit à jouer.

Mais Liliécrona était devenu vieux lui aussi, et ne maniait plus l'archet comme dans sa jeunesse. On eût dit que son jeu cherchait, hésitait, tâtonnait… Le joueur semblait poursuivre une énigme que sa pensée se refusait à résoudre, que les paroles ne suffisaient pas à expliquer.

Les gens prétendaient que la musique de Liliécrona n'était plus ce qu'elle était autrefois ; et le colonel l'avait entendu dire. Mais en écoutant jouer son ami, il sentit de nouveau aux lèvres l'avant-goût de quelque chose d'indiciblement doux et d'attirant. Lui qui allait mourir dans peu d'heures comprenait que Liliécrona jalonnait une voie qui n'aboutissait à aucun terme, une voie dont il poursuivrait la construction jusque dans l'infini.

En écoutant cette musique qui se frayait un chemin au travers des doutes et des obstacles, pour mener plus loin que la pensée, que le pressentiment même, son âme s'amollit, et il se prit à confier à son hôte la visite qu'il avait eue dans la nuit et sa certitude que ce jour était son dernier.

Liliécrona en fut ému.

– Et c'est parce que vous savez cela que vous êtes venu me voir, colonel ? dit-il.

– Je ne suis pas venu pour vous, répondit Beerencreutz, – et ses yeux eurent un regard étrangement vide. Je crois que je suis venu à Lœwdala pour vous entendre jouer. En vous écoutant, j'ai compris que c'était cela et pas autre chose que je désirais entendre un jour comme celui-ci. La musique, voyez-vous, c'est une joie sans seconde.

– Certes, fit Liliécrona. Rien ne l'égale.

– C'est peut-être, reprit le colonel, que la musique n'appartient pas tout à fait à la terre. Mon Dieu, frère Liliécrona, qu'est-ce au fond que la musique quand on y pense ? Elle n'est rien de palpable, et elle parle une langue que nous ne compre-

nons pas. Ne pensez-vous pas que ce soit la langue qu'on parle là-haut – il montra du doigt le ciel – bien que ce ne soit qu'un faible écho qui nous en revienne ?

Liliécrona ne répondit pas : il ne trouvait pas facilement les mots lorsqu'il s'agissait de questions auxquelles son violon aurait pu répondre.

– Je veux dire qu'elle appartient au ciel et à la terre, poursuivit Beerencreutz. Je la crois destinée à nous servir de chemin de l'un à l'autre. Et maintenant, frère Liliécrona, faites-moi le plaisir de pousser plus loin encore ce chemin pour que je le suive de nouveau vers ce qui n'a pas de limite.

Liliécrona reprit son violon. Il jouait sa propre incertitude, les questions angoissées de son propre cœur ; et dans la douce soirée d'été le vieux colonel l'écoutait. Soudain il s'affaissa dans son fauteuil.

Liliécrona accourut. On releva le vieillard et on l'étendit sur un lit. Il avait toute sa connaissance.

– Ça va bien, dit-il. Je marche sur le chemin entre le ciel et la terre. Merci et au revoir, vieux frère !

Il ne parla plus. Deux heures après, il était mort.

RENCONTRE DE MONARQUES

Ceci se passe entre 1880 et 1885. Le roi est attendu à une station de chemin de fer du Vermland. La gare, pavoisée, est ornée de guirlandes de fleurs et de verdure ; des drapeaux flottent partout et toute la population est accourue de plusieurs lieues à la ronde.

En attendant le train royal, tout ce monde, joyeux et heureux, se répétait comment on allait recevoir Sa Majesté. On l'acclamerait avec des hourrahs, on lui offrirait des fleurs, on chanterait. Le roi de Suède serait reçu à la gare de Kil comme nulle part ailleurs !

Au moment où le train, sifflant et grinçant, s'engouffrait dans la gare, il y eut une grande agitation ; tout le monde voulait s'approcher le plus près possible du wagon royal. C'était le moment de crier hourrah ! et Vive le Roi ! Mais forcés de se bousculer et de jouer des coudes, les gens oubliaient les acclamations.

Une seule personne ne courait ni ne se poussait en avant. Un homme tenait, levée pour battre la mesure, une canne à pomme d'argent ; il criait hourrah de toute la force de ses poumons.

C'était un petit homme, la tête coiffée d'une espèce de haut képi vert et la poitrine constellée d'étoiles d'or et d'argent en carton.

Le roi et son entourage ne pouvaient pas ne pas remarquer cet homme, le seul sensé parmi cette foule qui se démenait comme folle.

Il n'y eut pas de chant non plus : les élèves des écoles qui devaient chanter avaient été dispersés dans tous les sens ; et il n'y eut pas de bouquets de fleurs offerts au roi ; celles qui devaient les présenter étaient comme pétrifiées par la timidité et ne faisaient aucun effort pour l'approcher.

Un seul homme ne perdait pas la tête ; et, quand le roi fut descendu du train sur le quai, déçu de ce mauvais accueil, cet homme se fraya un passage jusqu'à lui.

– Bonjour, mon bon Oscar II ! dit-il cordialement en se découvrant et en tendant la main au Roi.

Le roi parut content. Sans doute voyait-il avec plaisir quelqu'un qui savait comment se comporter.

– Bonjour, mon ami ! répondit le roi. Qui es-tu ?

L'homme répondit simplement :

– Je suis l'empereur Johannes du Portugal.

En déclinant ses titres, il parlait d'une voix douce et déférente, car peut-être le roi, qui avait l'habitude d'être le premier dans le pays, n'aimerait pas rencontrer une autre personne du même rang.

Les gens qui entouraient le groupe devaient se le dire aussi ; sinon pourquoi l'auraient-ils tiré par le pan de sa veste pour l'éloigner du roi ? Mais celui-ci montra bien qu'il n'était pas jaloux de la supériorité de l'homme : il leur fit signe de le laisser tranquille.

– Quelle bonne rencontre ! fit-il, et sa voix sonna très gaie. C'est donc un collègue que j'ai devant moi !

– Oui, nous avons à porter le même fardeau, répondit l’empereur du Portugal, d’une voix très humble, en homme qui ne songeait pas à faire étalage de son titre et à se vanter d’un rang plus élevé.

– Je vois que tu as la véritable conception du métier, dit le roi. Ceux qui ne l’ont pas essayé s’imaginent souvent qu’un roi n’a pas autre chose à faire que de rester assis sur son trône, couronne en tête et sceptre en main. Qu’ils prennent donc pour un jour sa place, et ils verront ! Ainsi donc la charge semble lourde, même pour un empereur du Portugal ! conclut-il avec un soupir.

– La charge n’a pas été trop lourde jusqu’ici, répondit l’empereur qui ne voulait pas – cela se comprend – honnir son pays. Nous avons pu garder la paix ; voilà sans contredit le bien suprême.

Le roi paru ravi de la réponse.

– Tu sais ce que c’est que de gouverner, dit-il. Sauvegarder la paix : c’est le commencement et la fin du métier. La paix est pour le pays ce que la santé est pour le corps.

L’empereur ne put s’empêcher de se retourner et de regarder autour de lui. La foule, silencieuse, formait un cercle et, immobile, ne perdait pas un mot de la conversation. Quel dommage de n’avoir pas amené Catherine, sa femme ! Si, du moins, il y avait eu quelques gens de son village de Svartsjœ pour le voir causer avec le roi ! Mais tout en regardant autour de lui, il écoutait attentivement ce que disait le roi, et avait la réponse prête.

– Oui, certes, concéda-t-il, la paix est une chose importante. Mais on ne peut savoir combien de temps on pourra la garder, car dimanche dernier en rentrant de l’église de Svartsjœ, je me suis trouvé en compagnie de deux personnes étrangères. L’une était la Guerre, l’autre la Mort.

Ces rencontres bizarres, l'empereur du Portugal les faisait fréquemment ; il ne pensait pas un instant qu'autour de lui on pût y voir une vantardise ; mais sans doute le faisait-on, car de toutes parts on essayait de le tirer discrètement en arrière. Le roi, lui, avait bien compris que, pour un personnage comme son collègue du Portugal, une pareille rencontre n'avait rien d'extraordinaire ; aussi fit-il signe aux gens d'alentour de se tenir tranquilles.

– Qu'est-ce que tu dis ? demanda-t-il. Tu t'es promené avec la Guerre et la Mort ? Comment étaient-elles ?

– Elles ressemblaient assez à de pauvres bûcherons, répondit l'empereur, car elles portaient sur l'épaule de grosses haches. Quand j'eus appris qui elles étaient, je leur ai demandé bien entendu quel était le but de leur promenade ; elles me répondirent qu'elles étaient en train de ramasser du bois pour allumer de grands bûchers. Elles allaient, disaient-elles, de pays en pays, et dès que ce serait prêt, elles mettraient le feu au monde entier.

– Elles ne devaient pas songer, je pense, à élever des bûchers, dans notre pays, dit le roi, toujours souriant.

– Elles avaient peur, en effet, de ne pas faire leurs affaires ici, répondit l'empereur. Mais elles comptaient bien tenter un essai sur la frontière ouest. Car là elles avaient l'espoir de trouver les matières d'un bon bûcher.

À peine l'empereur eût-il parlé de la frontière occidentale, le roi se redressa et prit un air grave :

– Non, dit-il brusquement en élevant la voix pour se faire entendre par la foule entière accourue à la gare de Kil. Non, elles ne réussiront pas. Il n'y aura pas de travail pour la Guerre et la Mort de ce côté-là tant que je vivrai. Crois-tu que je voudrais gouverner un peuple qu'il me faudrait subjuguer par la force et la violence ? Je sais qu'il est malaisé de sauvegarder la

paix ; mais je sacrifierais plutôt la couronne que de déchaîner le feu et le pillage sur des villes et des villages paisibles, de voir des champs piétinés, des hommes morts et mutilés. Mes deux pays ont progressé sous mon gouvernement, ajouta-t-il, en jetant autour de lui un beau regard clair. Jamais je ne participerai à la ruine de ce que j'ai vu prospérer pour mon plus grand bonheur.

Le visage du roi était comme illuminé, et sa voix eut un tremblement qui témoignait de la sincérité de ses paroles. L'empereur ne s'était attendu à rien de moins ; il posa sa main sur le bras du roi d'un geste apaisant :

– Mon bon Oscar II ! Mon bon Oscar II !

– Qu'on me mette à l'épreuve, reprit le roi d'un air fier.

Tout autour la foule trouva si belles les paroles du roi qu'on en eut les larmes aux yeux ; et soudain il y eut quelqu'un qui lança un hourrah retentissant.

Alors la foule entière reprit l'acclamation ; les chapeaux et les mouchoirs s'agitèrent ; le chant éclata ; les jeunes filles offrirent leurs fleurs ; personne n'était plus intimidé : le roi les avait réconfortés.

Tandis que le roi de Suède était l'objet de toutes ces ovations, l'empereur du Portugal demeura un moment immobile, regardant son interlocuteur de tous ses yeux. Puis, silencieux, il se retira doucement dans la foule.

Il n'était nullement mécontent d'avoir fait la connaissance d'un véritable roi ; mais il n'en paraissait pas moins pauvre et petit et déchu quand il reprit la route de Svartsjœ.

*

*   *

Beaucoup de gens avaient entendu avec joie les paroles du roi à la gare de Kil, mais personne ne croyait guère qu'il fallût les prendre à la lettre.

C'est seulement plusieurs années plus tard, en voyant la tournure des événements en Norvège, qu'on se rappela cette conversation et que l'on comprit que le roi avait tenu parole.

Ce qu'avait dit l'empereur du Portugal des deux compagnons qui ramassaient du bois pour le grand bûcher de la guerre mondiale n'était pas moins vrai : nous l'avons vu aussi.

Mais quand viendra le prince de la paix qui ne saura voir souffrir les hommes, brûler les villages, dévaster les champs ? Quand viendra-t-il, celui qui sacrifiera l'éclat et la gloire de la couronne pour donner la paix au monde angoissé ?

L’ÉCLIPSE DE SOLEIL

C’étaient Stina de la Montagne aux pâturages, et Lina de la ferme des Oiseaux, et Kaïsa du Petit Marais, et Maïa de la Grande Hauteur, et Beda des Ténèbres Finnoises, et Elin, la jeune femme qui habitait l’ancienne maison du soldat ; et trois ou quatre autres bonnes femmes.

Elles demeuraient tout au bout de la commune, au pied de la Grande Hauteur, dans une contrée si pierreuse et si peu fertile qu’aucun des gros propriétaires du pays ne s’était soucié de l’accaparer. La maison de l’une était bâtie sur un palier dénudé de la montagne, à même le granit ; celle d’une autre s’élevait au bord d’une tourbière ; une troisième habitait en haut d’une colline si escarpée qu’on s’essoufflait pour y parvenir. Et si, par extraordinaire, l’une d’elles possédait un terrain moins stérile, par contre l’emplacement de sa cabane, que la montagne surplombait, était tel qu’on n’y voyait pas le soleil depuis la foire d’automne jusqu’à l’Annonciation.

Toutes avaient défriché un lopin de champ près de leur maison pour les pommes de terre. Et ce travail avait coûté beaucoup de peine. Il y avait certes là, comme ailleurs, du terrain plus ou moins maigre ; mais toutes avaient du mal à le rendre fertile. Tantôt il avait fallu enlever du petit carré cultivé des pierres qui eussent suffi pour construire une étable de château, tantôt il avait été nécessaire de creuser des fossés profonds comme des tombes ; l’une d’elles avait dû apporter le terreau sac par sac et l’étendre sur la montagne nue. Celles enfin qui

avaient une bonne terre devaient lutter inlassablement contre le laiteron et le chardon qui semblaient pousser avec la conviction que le champ était labouré et fumé exprès pour eux.

Toutes les femmes étaient très seules la journée durant, même celles qui avaient un mari, car il travaillait comme journalier dans les fermes, en bas, dans le pays ; et les enfants, s'il y en avait, allaient en classe. Quelques-unes étaient de vieilles bonnes femmes avec de grands enfants qui étaient partis pour l'Amérique. Les jeunes avaient des bébés : ceux là restaient bien à la maison mais ne constituaient guère une société.

Solitaires comme elles l'étaient, c'était un besoin pour elles de se voir de temps à autre devant une tasse de café. Ce n'est pas qu'elles eussent l'une pour l'autre une sympathie particulière ni qu'elles fussent toujours d'accord mais certaines d'entre elles aimaient savoir ce que faisaient les autres, ou devenaient mélancoliques sous les arbres de la montagne si elles ne voyaient personne ; et d'autres éprouvaient le besoin de se détendre en causant de la dernière lettre d'Amérique ; enfin, une ou deux étaient bavardes et gaies et soupiraient après l'occasion de faire usage de ces précieux dons du bon Dieu.

Il n'était pas difficile non plus d'organiser une petite réception. Toutes possédaient un filtre à café et des tasses ; on trouvait à acheter de la crème au domaine du maître de forges si l'on n'avait pas de vache soi-même ; pour les petits gâteaux, la voiture du laitier pouvait en rapporter du chef-lieu, et les épiciers qui vendaient du café et du sucre ne manquaient pas. Offrir une tasse de café, c'était la chose du monde la plus simple ; mais enfin, il fallait trouver une occasion.

Car toutes, Stina et Lina et Kaïsa du Petit Marais et Beda et Elin et les trois ou quatre autres bonnes femmes, toutes étaient bien d'accord qu'on ne pouvait raisonnablement se réunir un jour de semaine ordinaire. Si l'on se montrait si gaspilleuse du temps, qui est la chose précieuse entre toutes et qui ne revient pas, on se ferait une mauvaise réputation.

Elles étaient également d'accord qu'il n'était pas possible d'offrir du café le dimanche et les jours de fête. Les unes avaient ce jour-là le mari et les enfants à la maison et ne manquaient donc pas de société ; les autres voulaient aller à l'église ou en visite chez des parents, ou bien exigeaient pour toute la journée un silence et un calme de mort afin de bien sentir que c'était dimanche.

Il fallait donc veiller à ne pas laisser s'échapper les occasions qui se présentaient dans la semaine. La plupart choisissaient pour ces réunions leur propre fête anniversaire ; on célébrait aussi les grands événements de la vie familiale, comme par exemple quand le petit dernier avait sa première dent, ou quand, à force de patience, on le voyait enfin faire ses premiers pas. Celles qui recevaient des lettres d'Amérique avec de l'argent y trouvaient une bonne raison pour inviter les voisines ; on pouvait également leur demander de venir aider à piquer une couverture ou à monter un métier à tisser.

Néanmoins les occasions n'étaient pas aussi nombreuses qu'on l'aurait voulu ; et une année, une des pauvres femmes se trouva bien embarrassée. C'était son tour, elle le savait, de réunir les autres, et elle ne demandait pas mieux que de remplir ce devoir ; mais elle avait beau réfléchir, elle ne voyait rien à célébrer.

Elle ne pouvait inviter personne pour sa propre fête, attendu qu'elle s'appelait Beda et que ce nom ne figure pas dans le calendrier, ni pour la fête de personne de sa famille, car elle avait tous les siens au cimetière. Elle était très vieille ; la couverture piquée qui la couvrait durerait jusqu'à la fin de sa vie, et elle ne recevait jamais de lettres. Elle vivait seule avec un chat, et elle l'aimait, il est vrai, beaucoup, et il est vrai aussi qu'il buvait du café tout comme elle, mais elle ne pouvait cependant pas fêter un chat.

Tout en réfléchissant, elle relisait attentivement son calendrier : elle aurait dû, semblait-il, y trouver un bon conseil. Elle

le parcourut à plusieurs reprises du commencement à la fin, depuis la Maison Royale et l'Explication des Signes et des Abréviations jusqu'aux Foires de 1912 et aux Renseignements postaux. Arrivée à la dernière ligne, elle recommença, comme si elle avait senti que c'était de là que lui viendrait le secours.

Elle le relisait pour la sixième fois, quand ses regards s'arrêtèrent sur la rubrique Éclipses. Elle y apprit qu'au cours de cette année, qui était la mille neuf cent et douzième après la naissance du Christ, il y aurait une éclipse de soleil le 17 avril. Cette éclipse devait commencera douze heures vingt de l'après-midi et se terminer à quatorze heures quarante et embrasser neuf douzièmes du diamètre solaire.

Elle avait lu ce renseignement plusieurs fois sans y attacher d'importance ; mais soudain une grande clarté se fit en elle : c'était la réponse à ce qu'elle cherchait.

Cette première certitude ne dura pas. Elle repoussa l'idée comme trop hardie. Les voisines ne se moqueraient-elles pas d'elle ? Mais les jours suivants elle y pensa de plus en plus ; et en fin de compte elle résolut de courir les risques de l'entreprise.

En y réfléchissant bien, quel meilleur ami avait-elle au monde que le soleil ? Comme la cabane était située au pied de la montagne, le soleil n'y entrait pas de tout l'hiver. Aussi comptait-elle les jours jusqu'à ce qu'il réapparût au printemps. Le soleil était l'unique objet de ses soupirs ; le soleil était toujours doux et compatissant : elle n'en avait jamais assez. Elle se sentait vieille, et elle était vieille. Ses mains tremblaient comme si elle avait toujours la fièvre quarte. En regardant dans la glace, elle se voyait pâle et décolorée comme une toile qu'on a tendue à blanchir. C'était seulement lorsque des flots de soleil coulaient, abondants et chauds, autour d'elle, qu'elle se sentait vivante et non plus pareille à un cadavre animé.

Plus elle y pensait, plus elle reconnaissait qu'il n'y avait pas de jour de l'année qu'elle désirât célébrer comme celui où son ami le soleil, après une âpre lutte avec les ténèbres et une éclatante victoire, poursuivrait sa course avec une nouvelle splendeur et une puissance nouvelle.

On n'était pas loin du dix-sept avril, mais elle avait tout son temps pour arranger la fête. Le jour de l'Éclipse venu, elles se trouvèrent toutes réunies, Stina et Lina et Kaïsa du Petit Marais et Maïa et les autres, chez Beda dans sa petite maisonnette des Ténèbres Finnoises.

Elles prirent une première tasse de café, et une seconde, et une troisième petite goulette, causèrent de choses et d'autres et finirent par constater qu'elles ignoraient encore en l'honneur de quoi ou de qui Beda les avait invitées.

Pendant ce temps, l'éclipse se poursuivait sans qu'elles y prêtassent grande attention. Un court moment, l'éclipse fut à son apogée : le ciel devenait gris ardoisé ; toute la nature semblait couverte de cendres ; un vent froid se levait en sifflant avec le bruit des trompettes du jugement dernier et de gémissements de la fin du monde ; alors elles se sentirent mal à l'aise, mais une suprême tasse de café supplémentaire, eut vite fait de les remettre d'aplomb.

Lorsque tout fut terminé et que le soleil, sorti victorieusement de la lutte, trôna de nouveau au ciel, si brillant et si joyeux qu'on ne lui avait point vu autant d'éclat et de puissance de tout l'hiver, la vieille Beda s'approcha de la fenêtre, les mains jointes. Ses yeux suivaient la pente ensoleillée devant sa maison, elle entonna le cantique : « Ton beau soleil se lève encore ; je t'en bénis, mon Dieu. Avec force et courage et espoir renouvelés, j'élève ma voix joyeuse. »

Elle se tenait devant la fenêtre, mince et diaphane : Pendant qu'elle chantait, les rayons du soleil jouaient autour d'elle

comme désireux de lui communiquer un peu de leur vie, de leur couleur, de leur force.

Quand elle eut fini le verset, elle se tourna vers ses invitées et dit comme en s'excusant :

Voyez-vous, je n'ai pas de meilleur ami que le soleil, c'est pourquoi j'ai voulu arranger cette petite fête le jour de l'éclipse. Je voulais que nous fussions réunies pour le recevoir quand il sortirait de ses ténèbres.

Elles comprirent toutes ce que la vieille femme voulait dire ; et, un peu touchées, elles se mirent à louer le soleil : il était aussi bon envers les pauvres qu'envers les riches ; l'hiver, quand il pénétrait dans les maisons, il faisait autant de bien qu'une flambée ; et, dès qu'il brillait, il faisait bon vivre quelles que fussent les peines qu'on eut à porter.

En rentrant chacune chez soi, elles étaient toutes contentes et joyeuses. Elles se sentaient plus riches, plus en sécurité depuis qu'elles avaient compris quel bon et fidèle ami elles avaient en le soleil.

*
* *

Comme c'était une grande éclipse, puisque les neuf dixièmes du disque solaire étaient obscurcis, ce phénomène attira beaucoup l'attention partout où il fut visible. Les savants s'étaient mobilisés avec leurs instruments pour mesurer et calculer. Les gens ordinaires préparaient des verres enfumés et des lunettes pour contempler à leur aise. Les élèves des écoles avaient la permission de quitter la classe pour se repaître de ce spectacle. Les journaux remplirent leurs colonnes de la descrip-

tion du ciel qui changeait de couleur, des oiseaux qui cessaient de chanter et de l'obscurité envahissante qui était tombée.

Mais si grand cas qu'on fit de l'éclipse, je ne pense pas que personne ait eu l'idée de célébrer par une fête la victoire du soleil, sauf la vieille Beda des Ténèbres Finnoises.

LA PRINCESSE DE BABYLONE

C'est une soirée d'hiver sombre, dans la petite chaumière de Skrolycka. Kattrinna filait au rouet, et le chat couché sur ses genoux ronronnait. Le mari, Jan Andersson, se chauffait, le dos au feu. Il avait travaillé comme bûcheron toute la journée dans la forêt d'Erik à Falla : on ne pouvait donc pas équitablement demander qu'il se mit au travail une fois rentré. Kattrinna elle-même trouvait naturel qu'il s'amusât avec leur petite fille qui, cet hiver-là, entrait dans sa cinquième année.

Kattrinna, plongée dans ses pensées, ne prêtait qu'une oreille distraite aux propos de son mari et de sa fille. En général elle les surveillait, ne voulant pas que Jan racontât à la petite qu'elle était jolie et intelligente et merveilleuse comme il avait une tendance fâcheuse à le faire. Car si Klara Gulla, dès l'enfance, commençait à s'en croire, Kattrinna savait bien qu'elle ne deviendrait jamais une femme raisonnable.

Jan était incorrigible : que n'inventait-il pas pour tourner la tête à sa fille ? Mais ce soir, Kattrinna se sentit rassurée, car il était en train de raconter à la petite des histoires de la Bible. Il avait commencé par la création du monde et il était arrivé au récit de la tour de Babel. On pouvait donc espérer qu'il ne dirait pas de bêtises.

– Les hommes apportèrent du plâtre, raconta Jan, éteignirent de la chaux, préparèrent des briques et dressèrent des échafaudages ; et la tour montait tous les jours davantage. Ils

savaient bien que leur œuvre ne plaisait pas au Seigneur, mais ils ne s'en occupaient pas, car ils s'étaient mis en tête d'atteindre le ciel pour voir comment il était fait.

– Écoutez-moi, bonnes gens ! leur dit le bon Dieu. Je vous le dis pour la dernière fois : si vous ne cessez pas ce travail, je serai forcé de précipiter sur vous un malheur. Et ce sera alors un malheur tel que vous en souffrirez toujours, car il n'y aura pas de remède. »

Mais les gens pensaient que le Seigneur serait indulgent comme à l'ordinaire. Aussi continuèrent-ils à bâtir comme si de rien n'était ; et la tour s'élevait toujours plus haut.

Alors le bon Dieu brouilla leur langue. Jusque-là, ils avaient tous parlé de la même façon ; tout-à-coup ils ne se comprenaient plus. Le maître-maçon voulant dire : « Donnez-moi du plâtre ! » disait : « Colvi, colva. » Et quand les apprentis lui redemandaient ce qu'il voulait, ils disaient : « Erbi, derbi, mirbi, marbé. » Alors tu comprends qu'ils ne s'entendaient plus. Les maîtres, furieux, s'imaginaient que les apprentis se moquaient d'eux, et les réprimandaient sévèrement ; mais au lieu de dire :

« Parlez qu'on vous comprenne ! » ils disaient : « Ullen dullen dorf ! » Les apprentis, stupéfaits et interdits, ne surent articuler que : « Abracadabra. » Et ainsi de suite. Aussi, de fil en aiguille, ils se fâchèrent tant et si bien qu'ils finirent par se prendre aux cheveux.

Depuis ce jour-là l'amitié entre les hommes n'exista plus ; ils ne songèrent plus à la tour mais se dispersèrent allant chacun de son côté…

Arrivé là de son récit, Jan glissa un coup d'œil vers Kattrinna. Le rouet s'était arrêté ; la femme et le chat paraissaient dormir tous les deux. Jan reprit son histoire mais en baissant un peu la voix :

« Parmi les gens qui avaient travaillé ou fait travailler à l'édification de la tour, il y avait aussi un roi et une reine qui avaient une petite princesse. Et voilà-t-il pas que cette petite fille se mit soudain à parler si drôlement que personne ne comprenait un mot de ce qu'elle disait. Le roi et la reine ne voulurent plus d'elle au château : ils la chassèrent. Et la petite princesse s'en alla toute seule par le vaste monde.

« Elle était très malheureuse et très inquiète. Elle avait peur de rencontrer des ours ou des loups qui l'auraient dévorée toute vive s'ils l'avaient aperçue.

« Mais, toute petite et toute mignonne qu'elle fût, personne ne lui fit aucun mal. Au contraire : tous les gens qui la rencontrèrent l'abordèrent, lui tendirent la main et lui demandèrent où elle allait. Seulement ils ne pouvaient pas comprendre ce qu'elle répondait, et ils passèrent leur chemin sans plus s'occuper d'elle.

« Jolie et mignonne, elle n'avait qu'à se présenter devant les châteaux pour que les portes s'ouvrissent toutes grandes devant elle. Mais partout c'était la même chose : à peine avait-elle ouvert la bouche qu'on se désintéressait d'elle à cause de cette drôle de langue qu'elle parlait.

« Enfin, après avoir passé par tous les royaumes, elle arriva tard, un soir, à une grande forêt, et quand elle l'eut traversée, elle se trouva devant une petite chaumière, si basse qu'elle put à peine se tenir droite sous la porte. Elle y entra pourtant et dit : Bonsoir !

« Dans la maison, devant la cheminée, la femme filait la laine et le mari se chauffait au feu. Quand ils virent venir la petite princesse, ils dirent aussi : Bonsoir !

« La petite princesse fut très heureuse d'entendre que, dans cette maisonnette, on parlait comme elle. Mais, prudente, elle ne leur raconta pas tout de suite son histoire.

– Comment s’appelle cette maison ? dit-elle pour les éprouver.

– Elle s’appelle Skrolycka, répondirent les habitants.

Elle vit donc qu’on la comprenait bien.

« Elle fut hors d’elle de joie, mais, elle voulut encore une fois les mettre à l’épreuve :

– Comment s’appelle la langue que vous parlez dans cette maison ? demanda-t-elle.

– Mais c’est la langue du Vermland, répondirent le mari et la femme.

« Alors la petite princesse s’approcha d’eux et les pria de la garder auprès d’eux, car elle avait enfin trouvé l’unique endroit où on la comprenait.

« Mais quand elle entra dans le cercle de clarté du feu, les gens de la maison virent bien que c’était une petite princesse égarée et lui dirent qu’elle se trompait de maison. Elle ne pourrait se plaire chez eux. La langue du Vermland était celle qu’on parlait partout dans le pays : elle pouvait donc choisir où s’installer. La petite princesse ne voulut rien entendre : – Non, dit-elle, je vois bien que je ne me suis pas trompée. C’est ici que je veux rester, car ici je pourrai me rendre utile et donner de la joie. »

La petite Klara Gulla était restée immobile sur les genoux de son père pendant tout le récit, l’écoutant avec des yeux qui s’arrondissaient d’étonnement. Quand Jan eut terminé, elle garda encore un moment le silence, puis elle se mit à tourner la tête et à regarder autour d’elle comme si elle voyait la maison pour la première fois.

– Eh bien, dit-elle enfin après un moment de réflexion, maintenant ça restera encore quelque temps comme ça. Mais, quand je serai grande, je m’en retournerai d’où je suis venue.

La figure de Jan s'allongea. Et pour comble de malheur, Kattrinna qui s'était réveillée avait entendu la fin de la conversation.

– C'est bien fait pour toi, dit-elle. Voilà ce que c'est que de faire croire à cette petite qu'elle est si extraordinaire !

LA LÉGENDE DE LA SAINTE-LUCIE

Il y a des centaines d'années vivait dans le sud du Vermland une vieille femme, riche et avare, dame Rangela. Elle possédait un château – ou plutôt une ferme fortifiée – situé sur un promontoire au bord d'un golfe long et étroit où le Vener pénètre profondément dans les terres. On y accédait par un pont-levis. Madame Rangela y entretenait une forte garde qui abaissait le pont lorsque les voyageurs consentaient à acquitter les droits de péage qu'elle exigeait. Ceux qui, à cause de leur pauvreté ou pour toute autre raison, refusaient de payer se voyaient forcés, puisqu'il n'existait aucun bac, de faire un détour de plusieurs lieues pour doubler le golfe.

Ce péage arbitraire excitait beaucoup de colère et de rancune contre Madame Rangela ; il est probable que les âpres paysans, ses voisins, l'eussent bien forcée de leur accorder le libre passage si elle n'avait possédé un puissant ami et protecteur dans la personne de sire Eskil de Bœrtsholm, dont le domaine touchait à celui de Madame Rangela. Ce sire Eskil habitait un vrai château ceint de remparts et de donjons ; il était si riche que ses terres réunies auraient constitué une province ; il chevauchait accompagné d'une soixantaine de valets armés et il était l'un des conseillers intimes du roi. Sire Eskil n'était pas seulement un ami pour Madame Rangela : elle avait su se l'attacher par des liens d'alliance en lui faisant épouser sa fille. Aussi comprend-on que personne n'osait s'opposer aux faits et gestes de la dame cupide et rapace.

Depuis des années, Madame Rangela continuait de rançonner les passants, lorsque survint un événement qui lui causa une grande inquiétude. Sa fille mourut soudain ; Madame Rangela comprit qu'un homme comme sire Eskil, demeuré seul avec huit enfants en bas âge et à la tête d'un train de maison comparable à celui d'un roitelet, ne tarderait guère à conclure un nouveau mariage, d'autant qu'il n'était pas âgé. Si la nouvelle femme était hostile à Madame Rangela, celle-ci pourrait en éprouver bien des ennuis. Il était en réalité presque plus nécessaire d'être bien avec la noble dame de Bœrtsholm qu'avec sire Eskil, car celui-ci, souvent absent, toujours occupé de tant d'affaires importantes, laissait forcément à sa femme le soin de la maison, voire du domaine entier.

Madame Rangela, ayant longuement délibéré, se rendit un jour, peu de temps après l'enterrement, à Bœrtsholm. Elle trouva sire Eskil dans son cabinet secret. Elle engagea la conversation, parla des huit orphelins qu'il fallait élever ; de la nombreuse valetaille qui demandait de la surveillance ; des grands banquets où sire Eskil n'hésitait pas à convier des rois et des princes ; du revenu des terres, des troupeaux, des chasses, des abeilles, des houblonnières, des pêches ; des moissons qu'il fallait engranger et savoir conserver et utiliser ; bref de tout ce qui constituait l'occupation d'une maîtresse de maison. Elle fit un tableau très sombre des difficultés où il allait se débattre par suite du décès de sa femme.

Sire Eskil écoutait avec le respect dû à une belle-mère mais, non sans une certaine inquiétude. Ce discours ne préluderait-il pas à la proposition de venir elle-même s'installer à Bœrtsholm comme gouvernante ? Il ne pouvait se dissimuler que cette vieille femme au double menton, au profil d'épervier, avec sa voix rude et ses manières rustiques, ne serait pas une compagne bien agréable.

– Mon cher sire Eskil ! continua madame Rangela, qui n'était pas sans se douter de l'effet produit et des appréhensions

de son interlocuteur, je n'ignore pas qu'il s'offre à vous des occasions de mariages superbes ; mais je sais aussi que vous êtes assez fortuné pour envisager bien plus le bonheur de vos enfants que les dots et héritages, aussi suis-je venue pour vous proposer de choisir comme remplaçante à ma fille une jeune cousine germaine.

La figure de sire Eskil s'éclaira visiblement en apprenant que c'était une jeune parente qu'on lui proposait. Voyant la bonne impression produite par ses paroles, madame Rangela précisa son idée et essaya de le convaincre qu'il ne pourrait rien faire de mieux que d'épouser Lucie, la fille de son frère, le bailli Sten Folkesson, laquelle aurait ses dix-huit ans accomplis au cours de l'hiver, le jour de la Sainte-Lucie. Elle était élevée par les pieuses dames religieuses du couvent de Riseberga. Elle y avait appris non seulement les bonnes mœurs et une sévère piété, mais aussi, à force de participer aux occupations domestiques du couvent, les moyens de gérer et diriger un grand train de maison. « Si sa jeunesse et sa pauvreté ne sont pas des obstacles à vos yeux, sire Eskil, je vous aurais conseillé de la choisir, conclut Madame Rangela. Je sais que ma défunte fille lui aurait, le cœur léger, confié le soin de ses enfants. Elle n'aurait pas besoin de se lever du tombeau pour veiller sur ses petits comme madame Dyrit d'Œrehus, si vous leur donnez sa cousine Lucie pour belle-mère. »

Sire Eskil, qui n'avait guère de temps pour s'occuper de ses propres affaires, fut rempli d'une grande gratitude vis-à-vis de Madame Rangela qui lui proposait un si bon arrangement. Il demanda une quinzaine de jours pour réfléchir ; mais, dès le lendemain, il donna pleins pouvoirs à Madame Rangela pour entamer des pourparlers en son nom. Dès que le permirent les convenances, la confection du trousseau et les préparatifs du mariage, les noces eurent lieu, de sorte que la jeune femme fit son entrée à Bœrtsholm vers la fin de l'hiver, peu de temps par conséquent après avoir accompli ses dix-huit ans.

En supputant la gratitude que sa nièce lui devait pour lui avoir trouvé un établissement aussi considérable, Madame Rangela arrivait à se dire qu'elle en avait plus de sécurité même que du temps où sa propre fille régnait en maîtresse à Bœrtsholm ; dans sa joie, elle augmenta de quelques liards le droit de péage et défendit sévèrement aux habitants de la rive de faire traverser le golfe en bateau aux voyageurs qui se présenteraient.

Or il advint un beau jour de printemps, quelques mois après l'arrivée de Madame Lucia à Bœrtsholm, qu'une procession de pèlerins malades en route pour la source de la Sainte-de Trinité Sœtra en Västmanland demanda le libre passage du pont. Ces pauvres gens, partis pour retrouver la santé, étaient habitués à ce que les habitants du pays où ils passaient fissent tout leur possible pour faciliter leur voyage ; et il leur arrivait certes plus souvent de recevoir de l'argent que d'avoir à en dépenser. Mais les gardes du pont avaient des ordres formels et sévères : ils ne devaient montrer aucune indulgence, surtout pour cette espèce de voyageurs que dame Rangela soupçonnait d'être moins malades qu'ils ne le prétendaient dans leur désir de courir le pays, et de n'être bons à rien.

Lorsque les pèlerins se virent refuser le passage, ils éclatèrent en lamentations. Les pauvres infirmes montraient leurs membres perclus et atrophiés et demandaient s'il était possible qu'on voulût prolonger leur supplice de toute une journée de route supplémentaire. Les aveugles s'agenouillaient aux pieds des gardiens, essayant de leur baiser les mains, tandis que les parents et amis des malades qui les accompagnaient retournaient leurs sacs et leurs bourses devant les soldats et leur montraient qu'ils n'avaient pas le sou.

Les gardiens cependant restèrent inexorables, et le désespoir des pèlerins était sans bornes, lorsque, par bonheur, la jeune dame de Bœrtsholm approcha en barque avec ses beaux-

enfants. Dès qu'elle eut accosté et qu'elle eut appris la cause de ce désordre, elle s'écria :

– Mais c'est la chose du monde la plus facile à arranger ! Les enfants débarquent pour faire une visite à leur grand'mère, Madame Rangela ; pendant ce temps je ferai passer les pèlerins dans mon bateau.

Les enfants aussi bien que les gardiens, qui connaissaient l'âpreté de Madame Rangela lorsque le péage était en jeu, cherchèrent par des signes et des clignements d'yeux à dissuader la jeune femme de son entreprise, mais elle ne remarqua rien ou ne voulut rien remarquer. Car cette jeune femme ne ressemblait en rien à sa parente. Dès sa petite enfance, elle avait aimé et chéri la vierge sicilienne Sainte Lucia, qui était sa patronne, et elle la portait toujours dans son cœur comme un exemple à imiter. En récompense, la sainte avait infusé dans tout son être de la chaleur et de la lumière, ainsi qu'on le voyait à son extérieur qui était d'une transparence et d'une délicatesse qu'on craignait presque de froisser en la touchant.

Avec force bonnes et douces paroles, elle fit traverser aux pèlerins le détroit ; et enfin le dernier malade débarqué, elle les quitta comblée de bénédictions. Si celles-ci avaient été aussi pesantes que précieuses, son embarcation aurait coulé avant qu'elle eût gagné le rivage.

Bénédictions et bons souhaits, elle en eut bientôt grandement besoin ; car dès ce moment sa parente Madame Rangela commença à soupçonner qu'elle s'était grossièrement trompée sur ce qu'elle devait attendre de cette jeune femme et à regretter d'en avoir fait l'épouse de sire Eskil. Elle qui avec tant de facilité avait élevé si haut la jeune parente pauvre, prit la résolution de l'arracher de sa grande situation avant qu'elle eût pu lui nuire davantage.

Pour arriver à ses fins, elle dissimula soigneusement ses mauvais desseins et lui rendit de fréquentes visites à

Bœrtsholm. Elle essaya d'abord de semer la discorde entre les gens de la maison et la jeune maîtresse. Mais à son étonnement elle échoua : ou Madame Lucia malgré sa jeunesse, connaissait l'art difficile de bien gouverner, ou encore, et principalement, les domestiques comme les enfants s'étaient rendu compte que la nouvelle maîtresse jouissait d'un puissant appui céleste toujours prêt à punir ses adversaires ou à favoriser ceux qui la servaient fidèlement et de bon cœur.

Voyant qu'elle n'obtenait rien de cette façon, Madame Rangela résolut d'entreprendre sire Eskil lui-même. Par malheur il était rarement à la maison cet été-là, retenu auprès du roi par des délibérations longues et délicates. Si parfois il venait passer un ou deux jours à Bœrtsholm, son temps était pris par ses intendants et ses garde-chasses. Il ne prêtait qu'une attention distraite à la gent féminine du château, et, lorsque Madame Rangela venait, souvent il ne se montrait pas, et ne lui donnait ainsi aucune occasion de conversation en tête à tête.

Un beau jour d'été, comme sire Eskil délibérait avec son maître-écuyer, des cris violents interrompirent soudain leur conversation : ils sortirent.

Sire Eskil trouva sa belle-mère, Madame Rangela à cheval devant la porte du château, qui hululait comme un hibou.

– Ce sont vos pauvres enfants, sire Eskil, cria-t-elle. Ils sont en danger sur le lac. Ils sont venus en bateau me faire une visite ce matin, mais je suppose que la barque a fait eau au retour. Je viens de les apercevoir et je suis venue bride abattue vous en avertir. Vraiment, bien que ce soit la fille de mon propre frère, je dis que votre femme n'aurait pas dû laisser partir les enfants seuls dans une si mauvaise embarcation. Ce n'est pas le fait d'une mère, mais le tour d'une marâtre.

Sire Eskil demanda bien vite de quel côté se trouvaient les enfants ; puis il se précipita, suivi du maître-écuyer, vers l'abri des bateaux. Au bout de quelques pas, ils aperçurent Madame

Lucia au milieu du groupe des enfants qui montait la pente raide conduisant du lac à Bœrtsholm.

La jeune femme n'avait pas accompagné les enfants ce jour-là, ayant fort à faire dans son ménage. Mais il semblait qu'elle eût reçu un avertissement d'en haut, de la puissance céleste qui veillait sur elle, car elle était sortie brusquement pour jeter un coup d'œil sur le lac. Elle avait aperçu les enfants qui agitaient les bras et appelaient au secours. Sans tarder elle avait sauté dans sa propre petite barque et elle était arrivée à temps pour les prendre avec elle pendant que leur bateau coulait.

En montant le sentier entourée des enfants, Madame Lucia était si occupée à les questionner pour savoir comment l'accident était arrivé et les enfants si occupés à raconter leur aventure qu'ils ne virent point sire Eskil qui venait à leur rencontre. Surpris de l'allusion de Madame Rangela à un « tour de marâtre » il fit signe au maître-écuyer de se cacher derrière un des fourrés de rosiers sauvages qui, superbes et luxuriants, couvraient presque toute la montagne où était situé Bœrtsholm.

Il entendit alors les enfants raconter à Madame Lucia comment ils étaient partis le matin dans une bonne barque ; pendant leur visite chez Madame Rangela, cette barque avait été sans doute changée contre une autre qui lui ressemblait mais qui était à demi pourrie. Ils ne s'étaient aperçus de la substitution qu'au milieu du lac quand l'eau entrait de toutes parts. Ils ajoutaient qu'ils auraient certainement péri si leur mère ne s'était rendu compte du danger où ils étaient.

Madame Lucia eut-elle l'intuition de ce que signifiait cet échange de bateaux ? Toujours est-il qu'elle s'arrêta à mi-côte, pâle comme une morte, les yeux pleins de larmes et les mains serrées contre son cœur. Les enfants se pressèrent autour d'elle pour la consoler : il n'y avait pas lieu de pleurer puisqu'ils n'avaient aucun mal. Mais elle demeura blanche et sans force.

Alors les deux aînés des enfants, deux vigoureux adolescents de quatorze et quinze ans se donnèrent les mains pour former comme une civière et la portèrent jusqu'en haut de la côte pendant que les six autres suivaient en chantant et en battant des mains.

Tandis que le petit cortège s'acheminait vers Bœrtsholm entre les haies d'églantiers en fleur, sire Eskil restait immobile, plongé dans ses réflexions, regardant longuement sa femme et ses enfants. La jeune femme lui avait paru douce et singulièrement rayonnante quand elle était passée devant lui portée par les deux garçons ; peut-être eut-il souhaité que son âge et sa dignité lui eussent permis de la prendre dans ses bras et de la porter lui-même dans son château. Peut-être songea-t-il aussi au piètre bonheur et à l'ample moisson, d'ennuis et de peines qu'il récoltait au service des souverains, alors que la paix et la joie l'attendaient à son propre foyer. Ce jour-là du moins, il ne s'enferma plus dans son cabinet, mais il resta au milieu des siens à causer avec sa femme et à regarder le jeu des enfants.

Madame Rangela s'en aperçut avec un grand déplaisir et se hâta de quitter Bœrtsholm aussitôt que les convenances le permirent. Mais, comme personne n'osait sérieusement la soupçonner d'avoir risqué la vie de ses petits-enfants pour discréditer Madame Lucia aux yeux de son époux, les rapports amicaux ne furent point troublés, et Madame Rangela put continuer à ourdir ses complots contre la jeune femme.

Pendant longtemps il sembla que la vieille femme en serait pour ses frais, car la bonté de Madame Lucia et sa conduite irréprochable, jointes à la protection de sa patronne céleste, la rendaient invulnérable. Mais, à l'automne, Madame Rangela eut la joie de voir sa nièce se lancer dans une entreprise qui ne pourrait manquer de déplaire à sire Eskil.

Cette année-là, la récolte avait été si belle à Bœrtsholm qu'elle dépassait de beaucoup celle de l'année précédente, oui, même celles des années antérieures aussi loin qu'on pouvait

remonter. La chasse et la pêche avaient également donné deux fois plus que d'ordinaire. Les ruches avaient abondé en miel et en cire, les houblonnières en houblon. Les vaches n'avaient jamais eu autant de lait ; la laine des moutons poussait touffue et longue comme une herbe ; les porcs engraissaient au point de ne pouvoir plus bouger. Tous les habitants du château se rendaient compte de cette bénédiction du ciel et se sentaient persuadés qu'elle descendait sur le domaine à cause de la piété de la jeune Madame Lucia.

Or, pendant qu'à Bœrtsholm on travaillait ferme pour engranger et utiliser les richesses de l'année, on voyait apparaître tous les jours des malheureux qui venaient des pays de la rive Est et Nord-est du grand lac de Vener. Avec des pleurs et des lamentations ils racontaient que la contrée d'où ils venaient avait été ravagée par une armée ennemie qui avait traversé le pays en incendiant, pillant et égorgeant. Les guerriers avaient poussé la méchanceté jusqu'à mettre le feu au blé mûr qui attendait la faux et avaient emmené tout le bétail. Les pauvres habitants, qui avaient eu la vie sauve, voyaient venir l'hiver sans abri et sans nourriture. D'aucuns parcouraient les pays voisins en mendiant, d'autres se cachaient au fond des bois, d'autres encore erraient sur l'emplacement de leurs pauvres fermes, ne pouvant faire aucun travail, mais incapables de s'arracher à ce triste coin de terre et aux ruines de ce qui avait été leur foyer.

Madame Lucia, au récit de toutes ces misères, souffrait de voir les provisions de toutes sortes qui s'amassaient à Bœrtsholm. La pensée des malheureux qui mouraient de faim au delà du lac finit par l'obséder au point qu'elle ne pouvait sans remords porter à ses lèvres une seule bouchée de nourriture.

Et tous les jours elle se rappelait les histoires dont elle avait entendu faire la lecture au couvent, et qui parlaient de saints hommes et de saintes femmes qui s'étaient privés du nécessaire pour venir en aide aux pauvres. Surtout le souvenir de sa propre patronne, la sainte Lucie de Syracuse, ne la quittait pas : sainte

Lucie, miséricordieuse à un jeune homme païen qui l'aimait pour ses beaux yeux, les avait arrachés de leurs orbites et les lui avait offerts sanglants et éteints afin de le guérir de son amour pour elle, vierge chrétienne, qui ne pourrait jamais lui appartenir. La jeune femme souffrait profondément à ces souvenirs ; elle se méprisait elle-même d'entendre parler de tant de misères sans rien tenter pour les soulager.

Pendant qu'elle roulait ces pensées dans sa tête, une mission lui parvint de sire Eskil où il lui mandait que, forcé de faire un voyage en Norvège pour le compte du roi, il ne serait à Bœrtsholm qu'à la Noël. Il reviendrait alors accompagné non seulement de sa petite troupe de soixante hommes, mais d'une foule d'amis et de parents. Madame Lucia devait préparer de belles et longues fêtes avec force banquets !

Le jour même où Madame Lucia apprit que son mari ne rentrerait pas de l'automne, elle s'apprêta à alléger l'inquiétude qui l'accablait. Elle donna l'ordre à ses gens de porter à la rive toutes les provisions de vivres déjà préparées pour l'hiver. On les chargea ensuite sur les bateaux et les chalands de Bœrtsholm.

Les magasins de provisions et les caves vidés, madame Lucia s'embarqua avec les enfants et ses gens sur un navire armé. Ne laissant à Bœrtsholm que quelques vieux gardiens, elle partit avec tous ses biens, à la cadence des rames, pour traverser le grand lac qui s'étendait devant elle sans rive, comme une mer.

Sur cette expédition de Madame Lucia, les légendes et les notices, abondent. Il est dit que la partie de la province que l'ennemi avait le plus dévastée, était, à l'arrivée de Madame Lucia, presque entièrement abandonnée de ses habitants. La jeune femme avait ordonné à ses rameurs de longer lentement la côte pour épier quelque signe de vie ; découragée, elle avait dû constater que nulle part on ne voyait de fumée s'élever vers le ciel ; on n'entendait chanter aucun coq ni mugir aucune vache.

Cependant un vieux prêtre, appelé sire Kolbiœrn, vivait non loin du lac. Il n'avait pas voulu suivre ses paroissiens fuyant leurs foyers en ruines, car la cure aussi bien que l'église étaient remplies de blessés. Il était resté pour soigner leurs plaies, et il leur avait distribué le peu qu'il possédait. Les privations et les veilles l'avaient tellement épuisé qu'il sentait sa mort proche. Et un jour, un de ces jours sombres de l'automne, où des nuages lourds traînaient très bas sur le lac, où l'eau roulait des vagues noires et où la tristesse de la nature augmentait le sentiment de désespoir et de misère, le pauvre curé, trop faible même pour célébrer une messe, s'était accroché de ses dernières forces à la corde de sa cloche pour appeler la bénédiction divine sur ses moribonds. Et miracle ! À peine les notes eurent-elles cessé de sonner, qu'une petite flottille de barques et de chalands apparut, se dirigeant vers la rive. D'un des navires descendit une belle jeune femme avec un visage où transparaissait de la lumière. Devant elle marchaient huit nobles enfants, et elle était suivie d'un cortège de domestiques portant des vivres de toutes sortes : des veaux et des agneaux cuits en entier, de longs bâtons où s'enfilaient des couronnes de pain, des tonnelets de bière et des sacs de farine. Le secours sembla miraculeux.

Non loin de l'église de sire Kolbiœrn, sur un isthme étroit appelé Saxudde, il y avait eu depuis des temps immémoriaux une ferme de paysans. Elle avait été pillée et incendiée ; mais le propriétaire, un vieillard de soixante-dix ans, était si attaché à sa vieille maison qu'il avait refusé de quitter le terrain brûlé. Sa femme, avec un petit-fils et une petite-fille, était demeurée auprès de lui. Ils s'étaient nourris de leur pêche ; mais une nuit la tempête avait emporté et détruit leurs filets ; depuis ce moment, assis dans les décombres de leur foyer, ils attendaient la mort. Couché entre eux, leur chien dépérissait lentement. Le paysan voulut le chasser pour qu'il employât ses dernières forces à courir chercher sa pitance ailleurs. Au coup qu'il lui porta, le chien poussa un hurlement et se sauva. Mais toute la nuit il continua à courir autour de la ferme en hurlant à la mort. On l'entendait au

loin sur le lac, et avant même la pointe du jour, Madame Lucia vint au secours de cette détresse.

Plus loin, dans les prairies, se dressait une petite maison entourée de hautes clôtures. Elle était habitée par quelques saintes femmes qui avaient fait vœu à Dieu de ne jamais en sortir. Pour ces pieuses sœurs, les soldats avaient eu quelques égards : ils ne leur avaient fait aucun mal ni à elles ni à leur maison, mais ils leur avaient volé toutes leurs provisions d'hiver et leurs bêtes sauf les pigeons. Les pauvres femmes avaient tué et mangé les oiseaux l'un après l'autre. Il ne leur restait plus qu'une seule bête, colombe blanche très apprivoisée et qu'elles aimaient beaucoup. Ne voulant pas la manger, elles lui rendirent la liberté. La colombe s'élança d'abord comme une flèche vers le ciel, mais elle revint ensuite se poser sur le faîte de la maison. En ramant le long de la rive, Madame Lucia aperçut l'oiseau et comprit que là où il vivait devaient se trouver des gens. Elle débarqua et distribua à ces saintes femmes ce qu'il leur fallait de vivres pour passer l'hiver.

Plus loin, vers le sud, il y avait eu un petit bourg ; mais il avait été entièrement rasé. Seuls les longs ponts et les quais en pilotis où les navires abordaient jadis étaient demeurés. Sous ces ponts, un homme, connu sous le nom de Lasse le marchand, s'était réfugié avec sa femme et pendant que le tumulte du combat faisait rage au-dessus d'eux, elle avait mis au monde un enfant. Trop malade après ses couches pour fuir, elle, avait dû rester là, et le mari n'avait pas voulu la quitter malgré ses objurgations. Leur misère était très grande ; et une nuit, dans son désespoir, la femme résolut de se noyer avec son enfant, en pensant que son mari fuirait et sauverait ainsi sa vie. Mais l'enfant cria au contact de l'eau froide. Le mari se réveilla et réussit à les tirer hors du lac ; or, l'enfant effrayé ne cessa de crier pendant toute la nuit. Les cris, portés par l'eau, amenèrent les sauveurs qui, en épiant et en écoutant, exploraient la rive.

Tant qu'il lui resta des vivres à distribuer, Madame Lucia continua de longer les rives du Vener ; et jamais son cœur n'avait été plus léger ni plus joyeux que pendant ce voyage. De même qu'il n'y a pire supplice que de rester spectateur inactif devant les grands malheurs d'autrui, un doux sentiment de quiétude et un vif bonheur sont la récompense de ceux qui s'efforcent tant soit peu de les soulager. La même allégresse, sans aucun mauvais pressentiment, l'animait encore lorsque, la veille de la Ste-Lucie, dans la soirée, elle rentra à Bœrtsholm. Au souper, qui ne consistait qu'en pain et en quelques verres de lait, elle causa avec ses compagnons de voyage de la belle expédition qu'ils avaient faite, et tous étaient d'accord pour déclarer qu'ils n'avaient jamais vécu de plus beaux jours.

– Mais, maintenant, nous avons devant nous des jours de grand travail, continua-t-elle. Demain il ne nous est pas loisible de célébrer le jour de Sainte Lucie par une fête et des banquets comme les autres années. Nous avons à brasser de la bière, à abattre du bétail et à cuire du pain afin d'avoir fini nos préparatifs de Noël pour bien recevoir sire Eskil.

La jeune femme parlait sans la moindre inquiétude : elle savait que l'étable et la bergerie, les granges et les magasins regorgeaient de richesses de toute espèce, bien que rien ne fût encore prêt à servir de nourriture pour les hommes.

Si heureux qu'eût été le voyage, tout le monde tombait cependant de fatigue et on se coucha de bonne heure. À peine Madame Lucia eût-elle fermé les yeux, qu'un grand bruit la réveilla. On entendait un cliquetis d'armes, des sabots de chevaux sur le pont-levis précipitamment baissé et des voix qui lançaient des appels. Puis la grande porte du château grinça sur ses gonds, des pas pressés sonnèrent contre les pavés de la cour. Madame Lucia comprit que sire Eskil était de retour avec ses cavaliers.

Madame Lucia sauta promptement hors de son lit pour aller à sa rencontre. Sa toilette hâtivement achevée, elle gagna

l'escalier pour descendre dans la cour mais elle n'eut même pas le temps de s'y engager : sire Eskil avait déjà gravi la moitié des marches.

Un porteur de torches le précédait. À la lueur dansante des flammes, Madame Lucia crut voir que le visage de son époux était bouleversé par une violente colère. Elle espéra seconde que c'était le feu rouge et enfumé des brandons qui rendait ses traits aussi sombres et aussi sinistres ; mais à l'air effraye et aux regards baissés des enfants et des serviteurs qui s'écartaient devant lui, elle reconnut que son mari était rentré, fort en colère, prêt à prononcer des arrêts et à distribuer des punitions.

Tandis que, du haut du palier, Madame Lucia le regardait monter, il leva les yeux et l'aperçut à son tour ; avec une anxiété grandissante elle remarquait que sa figure se contractait en un sourire forcé.

– Vous venez sans doute au-devant de moi pour m'offrir un repas de bienvenue ? ricana-t-il. Vous vous êtes dérangée en vain cette fois, car mes hommes et moi nous avons soupé chez votre parente, Madame Rangela. Mais demain, ajouta-t-il, – et la colère lui monta si fort à la tête qu'il abattit violemment son poing sur la balustrade de l'escalier, – demain, nous nous attendons à ce que, en l'honneur de votre patronne sainte Lucie vous nous offriez un repas digne de la maison. Je vous prierai également de ne pas oublier de me faire apporter ma boisson du matin au premier chant du coq.

La jeune femme ne put prononcer une parole. Comme l'été passé, lorsqu'elle avait compris par le récit des enfants que Madame Rangela lui en voulait à mort et complotait contre elle, elle resta les mains pressées contre son cœur, les yeux remplis de larmes. Il ne lui était guère possible de ne pas voir que Madame Rangela avait rappelé sire Eskil et qu'elle l'avait monté contre elle en lui racontant comment sa femme, en son absence, avait soigné ses biens.

Cependant sire Eskil fit encore un pas ou deux dans l'escalier ; sans se laisser apitoyer par l'inquiétude de sa femme, il se haussa vers elle et poursuivit d'une voix effrayante :

– Par la croix de Notre-Seigneur, Madame Lucia, rappelez-vous que si ce déjeuner ne me convient pas, il vous en cuira votre vie durant.

Puis il posa lourdement sa main sur l'épaule de la jeune femme et la poussa devant lui vers la chambre à coucher.

Pendant le trajet il sembla à Madame Lucia que soudain une chose lui apparaissait qui lui avait échappé. Elle comprit qu'elle avait eu tort d'agir de sa seule autorité et que sire Eskil pouvait bien avoir raison de se fâcher contre elle. N'avait-elle pas sans lui demander son avis disposé de ses biens ? Aussi essaya-t-elle, dès qu'ils se trouvèrent seuls, de lui demander pardon de cet acte irréfléchi dû à sa jeunesse ; mais il ne la laissa pas parler.

– Couchez-vous, Madame Lucia, dit-il, et ne vous avisez pas de vous lever avant l'heure accoutumée ! Si demain la façon dont vous nous traiterez, mes hommes et moi, ne me convient pas, vous aurez certainement besoin de toutes vos forces pour le chemin que vous aurez à parcourir.

Terrifiée, la jeune femme n'osa pas insister, et on ne s'étonnera pas qu'elle ne fermât pas l'œil de la nuit. Elle agitait dans son esprit les paroles de son mari et les menaces qu'elles contenaient.

Il avait évidemment résolu de ne la condamner qu'après avoir par lui-même jugé de la véracité des accusations de Madame Rangela. Et comme le lendemain elle ne serait certainement pas en état de le traiter selon son désir, une punition très sévère l'attendait. Le moins qui pût lui arriver était qu'il la déclarerait indigne d'être son épouse et la renverrait chez ses parents ; mais dans les dernières paroles qu'il avait prononcées

elle croyait discerner une menace bien plus terrible : elles semblaient impliquer qu'il la traiterait en simple voleuse chassée à coups de bâtons par ses valets.

Elle se rendait compte que Madame Rangela avait su inspirer à sire Eskil une colère folle à son égard ; aussi commença-t-elle à trembler et à claquer des dents de terreur, se sentant près de la mort. Elle se disait qu'elle devrait employer les lueurs de la nuit à chercher un moyen de salut ; mais la frayeur la paralysait.

« Comment me serait-il possible demain d'offrir un banquet à mon mari et à ses soixante hommes ? se disait-elle désespérée. Que pourrais-je bien tenter ? Il vaut autant rester immobile à attendre le malheur et le déshonneur. » La seule chose qu'elle pût faire pour son salut était d'adresser des prières ferventes à sainte Lucie de Syracuse. « Ô Sainte Lucie, ma très chère patronne, demain c'est le jour où tu souffris le martyre et gagnas le paradis céleste. Rappelle toi combien la vie sur la terre est sombre et froide et dure ! Viens à moi cette nuit et emmène-moi loin d'ici ! Viens fermer mes yeux dans le sommeil de la mort ! Tu sais que ce serait l'unique moyen pour moi d'éviter la honte et l'opprobre. »

Les heures de la nuit passèrent ainsi et le matin tant redouté approchait. Plus tôt même qu'elle l'aurait cru, le premier chant du coq retentit ; bientôt après, les valets chargés des soins du bétail traversèrent la cour, et les chevaux firent du bruit dans l'écurie.

« Sire Eskil ne tardera pas à s'éveiller, se disait-elle. Il me donnera bientôt l'ordre de faire apporter sa boisson du matin, et alors je serai forcée d'avouer que j'ai agi si inconsidérément que je ne possède ni bière, ni hydromel pour le désaltérer. »

À cette heure du plus grand danger pour la jeune femme, son amie céleste, sainte Lucie, ne put résister au désir de la secourir. Sa protégée n'avait en somme péché que par excès de charité. Le corps terrestre de la sainte qui, depuis des centaines

d'années, reposait dans l'étroit caveau des catacombes de Syracuse, retrouva un souffle vivant, reprit son ancienne beauté et l'usage de ses membres, revêtit une robe tissée avec les rayons des étoiles et ressortit dans le monde où il avait jadis souffert et aimé.

Et quelques instants après, le guetteur effrayé de la tour de Bœrtsholm vit un étrange phénomène : un globe de feu se leva à l'horizon du Sud. Il traversa l'espace nocturne si vite que l'œil ne pouvait suivre son trajet ; se dirigeait droit sur Bœrtsholm, frôla le veilleur et disparût. Sur cette boule de feu – tel fut du moins le récit du guetteur – se tenait, la touchant à peine de la pointe des pieds, comme en dansant et les bras levés, une jeune femme.

Presque au même moment, Madame Lucia qui veillait en angoisse, vit une raie de lumière pénétrer par une fente de la porte. Celle-ci s'ouvrit immédiatement après, et à la grande stupéfaction de Madame Lucia, une belle jeune femme apparut, habillée de vêtements blancs comme la lumière des astres.

Ses longs cheveux noirs et flottants étaient maintenus par un lien de verdure qui ne portait point de fleurs mais de petites étoiles scintillantes. Ces étoiles illuminèrent toute la chambre, et pourtant il sembla à Madame Lucia qu'elles n'étaient rien comparées aux yeux de la douce étrangère : ceux-ci non seulement brillaient du plus pur éclat mais rayonnaient d'amour céleste et de miséricorde.

À la main, la vierge étrangère portait un grand hanap de cuivre d'où émanait le fin parfum du jus très noble de la vigne. Elle traversa comme en volant la pièce, s'approcha de sire Eskil remplit de vin une coupe qu'elle lui tendit.

Sire Eskil, qui avait bien dormi, s'éveilla lorsque la lumière tomba sur ses paupières et porta la coupe à ses lèvres. Dans l'état demi-lucide du réveil il ne se douta point du miracle : il

constata seulement que le vin qu'on lui offrait était très bon et parfumé, et il vida la coupe sans rien laisser.

Mais ce vin qui n'était certainement autre que le noble malvoisie, gloire du Midi et perle des vins, était si soporifique qu'à peine la coupe vidée, sire Eskil s'affaissa de nouveau sur les coussins et s'endormit. La Sainte avait disparu, laissant Madame Lucia dans un état de surprise tremblante et d'espoir frémissant.

Sa radieuse protectrice ne se borna pas à traiter sire Eskil. Dans la froide et sombre matinée d'hiver, elle parcourut les salles basses et obscures du château suédois, et à chacun des soldats endormis elle offrit un gobelet du vin généreux du Sud.

Tous ceux qui en burent crurent goûter un breuvage céleste. Ils tombèrent immédiatement en un sommeil rempli de rêves où ils se promenaient dans des pays de printemps éternel et d'éternel soleil.

Mais Madame Lucia vit à peine disparaître la vision lumineuse que l'angoisse et l'inertie de la nuit se dispersèrent comme par enchantement. Elle s'habilla rapidement et appela tous ses gens au travail. Et dans la longue matinée d'hiver ils se mirent tous avec ardeur et entrain à préparer le festin de retour pour sire Eskil et pour ses hommes. De jeunes veaux, des cochons, des oies et des poulets perdirent la vie ; des pâtes furent pétries, les feux s'allumaient sous les broches et dans les fours à pain ; on faisait revenir du chou, on épluchait des raves, on préparait des gâteaux au miel pour le dessert.

Dans la salle de fête, les tables se couvraient de nappes ; les cierges coûteux sortaient des coffres profonds et sur les bancs s'étalaient les coussins de plumes et les tapisseries.

Pendant tous ces apprêts, le châtelain et ses hommes continuaient à dormir. Lorsque enfin sire Eskil rouvrit les yeux, il vit au soleil que midi avait sonné. Il s'étonna de son long som-

meil, mais plus encore de ne plus ressentir le courroux qui l'avait animé la veille au soir. Dans les rêves du matin, sa femme lui était apparue en grande douceur, et il ne comprenait même plus qu'il eût voulu la condamnera une punition ignominieuse.

« Peut-être, en somme, les choses ne sont-elles pas aussi graves que Madame Rangela se l'est imaginé, pensa-t-il. Certes, je ne pourrai la garder comme femme si elle a gaspillé mes biens, mais il suffira peut-être de la renvoyer chez ses parents. »

En sortant de sa chambre, il fut reçu par ses huit enfants qui le conduisirent à la salle des banquets. Les hommes s'y trouvaient déjà attablés, attendant impatiemment son arrivée pour s'attaquer aux mets somptueux sous lesquels la table semblait ployer.

Madame Lucia prit place aux côtés de son mari sans montrer aucune inquiétude. Elle n'en était pourtant pas exempte, car, si elle avait su faire préparer en hâte une nourriture abondante et variée, elle n'avait pu brasser de la bière ni de l'hydromel, et elle craignait bien que sire Eskil ne fût que médiocrement content d'un repas où la boisson manquait.

Alors elle aperçut devant elle sur la table le grand pot de cuivre qu'avait apporté la sainte. Il était là, bien en place, rempli jusqu'au bord d'un vin parfumé. De nouveau elle se sentit le cœur gonflé de gratitude à l'égard de sainte Lucie dont la protection veillait sur elle. Heureuse, elle servit à sire Eskil le vin miraculeux ; mais elle lui en révéla la provenance, et ce fut un récit qu'il écouta avec la plus grande surprise.

Lorsque sire Eskil eût vidé son gobelet de vin qui, cette fois, n'avait aucun effet assoupissant mais était vivifiant et excitant, Madame Lucia eut le courage de lui raconter son expédition aux contrées dévastées. Sire Eskil prit d'abord un air très grave ; mais comme elle mentionnait qu'elle avait secouru le prêtre, sire Kolbiœrn, il s'écria : « Sire Kolbiœrn est un ancien et fidèle

ami à moi, Madame Lucia ; je suis bien aise d'apprendre que vous avez pu lui être utile. »

Au cours du récit, il apparut que le paysan de Saxudde avait été le compagnon de sire Eskil en plusieurs campagnes ; que, parmi les saintes femmes du couvent, il y avait une parente de sire Eskil, et que Lasse, le marchand du bourg, était son fournisseur d'armes et de draperies qu'il faisait venir pour lui de l'étranger. Avant même que Madame Lucia eût terminé son histoire, sire Eskil était prêt non seulement à l'excuser, mais à la remercier.

Cependant l'angoisse par laquelle Madame Lucia avait passé dans la nuit lui remonta soudain au cœur, et ce fut la voix voilée de larmes qu'elle ajouta :

– Et maintenant, il me paraît à moi-même, mon cher Seigneur, que j'ai très mal agi en faisant, sans votre autorisation, largesse de vos biens. Et je vous prierai, par égard pour ma jeunesse et ma très grande inexpérience, de me pardonner mon action irréfléchie.

En entendant ces dernières paroles et en songeant que sa femme avait tant de piété qu'un des habitants du ciel avait, pour lui venir en aide, repris sa forme terrestre, il dut s'avouer que lui, qui avait la prétention d'être un homme sage et perspicace, s'était laissé prévenir contre elle, et il en éprouva une grande humiliation ; il baissa les yeux et fut incapable de répondre.

Madame Lucia, se méprenant sur ce silence et sur cette attitude, sentit revenir sa frayeur et aurait voulu se lever de table pour fuir en pleurant. Mais à ce moment, la miséricordieuse sainte Lucie entra dans la salle du banquet – cette fois invisible à tous – se glissa près de la jeune femme et lui murmura à l'oreille les paroles qu'elle devait dire. Ces paroles étaient justement celles que Madame Lucia aurait souhaité prononcer ; mais, sans l'exhortation céleste, sa timidité les aurait toujours retenues sur ses lèvres.

– Il y a encore une chose que j'aurais sollicitée de vous, mon cher seigneur et maître, poursuivit-elle : c'est que vous restiez si possible davantage dans votre foyer. Je n'aurais alors jamais la tentation d'agir contre votre volonté, et je pourrais ainsi vous mieux prouver tout l'amour que je vous porte sans que personne se glissât entre vous et moi.

Sire Eskil goûta visiblement ces paroles. Il releva la tête et, sa grande joie chassant sa honte, il se préparait à répondre, lorsqu'un des intendants de Madame Rangela se précipita dans la salle. Il raconta tout essoufflé que Madame Rangela était partie de chez elle de bon matin pour se rendre à Bœrtsholm, sans doute pour assister au châtiment de Madame Lucia. En route elle avait rencontré quelques paysans qui depuis longtemps la haïssaient à cause du péage. La surprenant dans l'obscurité de la nuit, seule avec un unique serviteur, ils avaient jeté Madame Rangela à bas de son cheval, et, après avoir mis en fuite le valet, ils l'avaient impitoyablement assassinée.

L'intendant poursuivait en ce moment les meurtriers, et il était venu pour demander que sire Eskil lui prêtât main-forte.

Alors sire Eskil se leva et, d'une voix fort sévère, il dit :

– Je devais d'abord une réponse à ma femme et à ses prières, mais auparavant j'aimerais en finir avec Madame Rangela. Je dirai donc, bien qu'elle soit ma parente par alliance, que je la laisserai sans vengeance, n'étant certes pas enclin à envoyer mes gens exercer des représailles sanglantes à cause d'elle, car j'estime eu conscience qu'elle est tombée victime de ses actes.

Après ces mots, il se tourna vers Madame Lucia, et sa voix se fit si douce qu'on n'aurait jamais cru son gosier capable de notes pareilles.

– Je répondrai maintenant à ma chère femme que je lui pardonne de grand cœur, et j'espère qu'elle, de son côté, excusera ma violence. Et puisqu'elle le désire, je demanderai au roi de

choisir un autre conseiller, car j'entre dès aujourd'hui au service de deux nobles dames : l'une est ma femme, l'autre Sainte Lucie de Syracuse, à qui je fais vœu d'élever des autels dans toutes les églises et les chapelles de mes domaines, la priant de maintenir brûlante, chez nous que glace le froid du Nord, cette flamme et cette étoile conductrice de l'âme qui s'appelle la charité.

*

* *

Le treize décembre, à l'heure matutinale où le pays du Vermland est plongé dans le froid et les ténèbres, Sainte Lucie faisait encore dans mon enfance son entrée dans tous les foyers épars entre les fiœlls de Norvège et le fleuve de Gullspång. Elle portait encore – du moins à mes yeux d'enfant – une robe faite de la clarté blanche des étoiles ; autour de sa tête s'enroulait une guirlande de verdure où brûlaient des fleurs de lumière, et elle éveillait toujours les dormeurs en leur présentant un pot rempli d'une boisson chaude et parfumée.

Jamais je ne vis plus belle vision que la sienne quand la porte s'ouvrait et qu'elle apparaissait éblouissante dans le noir de ma chambrette. Et je forme le souhait qu'elle ne cesse pas de visiter les maisons du Vermland. Car elle est la lumière qui dompte les ténèbres ; elle est la légende qui défie l'oubli ; elle est la chaleur du cœur qui rend les pays glacés attrayants et ensoleillés en dépit de l'hiver.

Ce livre numérique :

a été édité par :

l'Association Les Bourlapapey,

bibliothèque numérique romande

http://www.ebooks-bnr.com/

en novembre 2012

– **Élaboration** :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Jane, Françoise.

– **Sources** :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Selma Lagerlöf, *Le Monde des Trolls*, traduit par Thekla Hammar, Paris, Perrin, 1924, XVI-291 p. « Collection d'auteurs étrangers ». La photo de première page est tirée de Wikimédia : elle est adaptée d'une œuvre de Anne Anderson, *The Miller's Daughter*.
(http://www.artsycraftsy.com/anderson_prints.html)

– **Qualité** :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

– **Autres sites de livres numériques** :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Vous pouvez télécharger des livres numériques gratuits auprès des http://www.ebooksgratuits.com et partenaires :
http://beq.ebooksgratuits.com,
http://efele.net,
http://bibliotheque-russe-et-slave.com,
http://www.echosdumaquis.com,
http://fr.wikisource.org,
http://www.gutenberg.org.